
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01658589 5





THEATRE

DE MESSIEURS

DE BRUEYS,

ET

DE PALAPRAT.

TOME TROISIÉME.

TOME TROISIÉME.

PAR M. DE BRUEYS.

LES EMPIRIQUES, Comédie.

PATELIN, Comédie.

L'IMPORTANT, Comédie.

OEUVRES
DE
THEATRE
DE MESSIEURS
DE BRUEYS,
ET
DE PALAPRAT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTE'E.

TOME TROISIÉME.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

LES
EMPIRIQUES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES,

Repréſentée pour la premiere fois
le 1698.

PREFACE
OU
AVERTISSEMENT
De M. Palaprat, sur les Empiriques. *

IL n'eſt point d'Empire, ni plus généralement, ni plûtôt établi, que celui de la nouveauté ; en naiſſant elle regne ; l'âge ſeul diminuë ſes forces, & elle n'eſt jamais ſi ſouveraine que dans ſa minorité : mais il y a toute apparence que cette minorité durera long-tems, ſur-tout à l'égard de la Médecine. Que l'on affiche un Elixir, une Quinteſſence, un Opiate avec un nom magnifique, & une nouvelle maniere de s'en ſervir, tout le monde y court : en effet, n'eſt-ce pas une choſe bien gênante & bien triſte, que d'être gouverné par des gens ſages, d'autant plus circonſpects, qu'ils ſont devenus ſçavans par une longue pratique, mais que pluſieurs expériences heureuſes n'ont pas rendu plus téméraires ? Vivent, au contraire, ces gens hardis, qui flattent & enchantent par de belles promeſſes ; ils commencent par aſſurer de l'efficacité de leur reméde ; ils mettent l'eſprit du malade en repos, en lui parlant affirmativement de ſa guériſon, & finiſſent ſouvent par l'expédier promptement, mais

* Extrait d'une Lettre de M. Palaprat à M. Boudin, Premier Médecin de Madame la Dauphine.

en lui répondant toujours de ſa vie ſur leur propre tête. Ils ôtent au moins par-là toutes les horreurs de la mort, & y font arriver leurs malades ſans la prévenir ni la craindre. Eſpèce d'aſſaſſinat qu'il ſeroit aiſé de prouver être le plus cruel de tous !

Il y a plus de 1500 ans que l'on ſaigne & que l'on purge ; il y en a autant que l'on ſe ſert pour cela de la Caſſe, de la Mane, du Sené, & de la Rhubarbe ; mais tout cela eſt uſé, tout cela eſt vieux. Les régimes, la diéte ſont à charge : on veut, pour ainſi dire, vivre pour manger. Cette façon de penſer eſt devenuë ſi générale, que les Médecins eux-mêmes ont été contraints de céder au dégoût que l'on a pris pour les médicamens ſimples & communs, en introduiſant des remédes, dont ils ſe ſont réſervé la connoiſſance, & à rétablir par des moyens prompts & violens, les déſordres que cauſent la bonne chere & les veilles ; à peine encore le deſir que les malades ont de guérir promptement, leur permet-il d'en attendre l'effet. De-là vient la prodigieuſe quantité de Charlatans, dont la façon de traiter flatte en même-tems l'eſprit & l'impatience des hommes : c'eſt ce ridicule-là que mon ami jouë dans cette Comédie d'une maniere tout-à-fait agréable. La raiſon trouva en lui de grandes diſpoſitions à prendre le parti de la Médecine, puiſqu'il eſt beau-frere du grand Barbeirac, & oncle de Meſſieurs Sidobre & Carquet, célébres Médecins de la Faculté de Montpellier. Mille

gens qui ne se donnent gueres la peine d'approfondir le sens des plaisanteries, ont crû qu'il étoit du bel esprit de se mocquer de la Médecine, parce que Moliere a joué les Médecins : quiconque raisonne de la sorte, conclut que Moliere a déclaré la guerre à toutes les personnes de condition & à tous les gens de bien, parce qu'il a joué les Marquis ridicules, & les hypocrites. Il n'est point de plus grand panégyrique pour la vertu, que de démasquer ceux qui la falsifient ; & rien ne releve davantage l'excellence d'un art aussi nécessaire que celui de la conservation des hommes, que d'exposer à la risée publique, l'impudence des ignorans qui en abusent. Ainsi Moliere n'a joué ni la Médecine, ni les Médecins, mais seulement ceux qui embrassent cette profession sans esprit, sans connoissance, & sans lumiére.

Je ne sçaurois me vanter d'avoir quelque part dans cette Comédie, pas même celle que je me suis donnée dans l'Important, en vertu de la maxime du Droit Civil, (*Si quis in alieno solo.*) Mon ami ne logeoit plus chez moi quand il la composa ; il étoit à Montpellier. Ce fut là qu'il me la montra, quand je passai en Languedoc en 1697. Il est inutile que je parle ici du mérite de cette Comédie, & du plaisir qu'elle m'a fait toutes les fois que je l'ai lûë, (car je ne l'ai jamais vû jouer ;) je sçai seulement qu'elle eut le succès qu'elle méritoit ; c'est-à-dire, qu'elle réussit fort.

ACTEURS.

LE BARON, Pere de Mariane.

ARISTE, Frere du Baron.

MARIANE, Fille du Baron.

ERASTE, Amant de Mariane.

M. DE ROMARIN, } Empiriques.
M. DE PAQUINOY, }

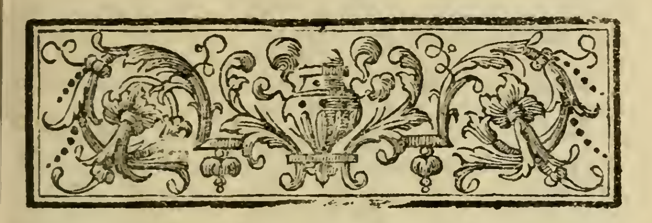
MARTON, Suivante de Mariane.

PASQUIN, Valet d'Erafte.

FRIBOURG, Suiffe du Baron.

LAQUAIS.

La Scene eft à Paris, dans la Maifon du Baron.



LES EMPIRIQUES, *COMÉDIE.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, PASQUIN.

ERASTE *à part.*

OUI, parbleu, cet homme-là eſt fou, ou il ſe moque de moi.

PASQUIN *à part.*

Oüais, il y a ici quelque choſe qui va mal.

ERASTE.

Avec tant d'amour être traité de la ſorte !

PASQUIN *à part.*

Eſt-ce infidélité, ou manquement de parole ?

ERASTE.

Encore de nouveaux délais!

PASQUIN *à part.*

C'eſt quelque choſe de moins. Monſieur, vous m'avez commandé de me rendre ici. . . .

ERASTE.

Je croyois avoir beſoin de toi; mais va m'attendre au logis.

PASQUIN.

Vous n'êtes pas content, Monſieur; vous aurois-je porté malheur le premier jour que je rentre à votre ſervice?

ERASTE.

Non, Paſquin, non; mais va m'attendre, te dis-je; je ſuis bien-aiſe que perſonne ne te connoiſſe encore céans: cela pourra peut-être me ſervir dans la ſuite.

PASQUIN.

Je m'apperçois, Monſieur, que vous n'avez pas oublié mes petits talens; & je dois vous dire que depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, je me ſuis perfectionné auprès d'un fameux Opérateur.

ERASTE.

C'eſt aſſez, Paſquin. J'attens ici cette Marton dont tu m'as oüi parler, qui ſert Mariane. Je veux m'informer d'elle . . . mais la voici. Va-t-en, & ne dis céans à perſonne que tu ſois à moi.

PASQUIN *s'en allant.*

Je comprens à peu près que Paſquin ne ſera pas aujourd'hui ſans occupation.

SCENE II.

ERASTE, MARTON.

ERASTE.

HE' bien, Marton, tu l'as oüi toi-même. Que dis-tu du pere de ta maîtreſſe, & de la maniere dont il me traite?

MARTON.

Moi, Monsieur? je dis qu'il faut prendre patience.

ERASTE.

Mais n'y a-t-il pas là de quoi enrager?

MARTON.

Oh! pour cela non.

ERASTE.

Non!

MARTON.

Non, Monsieur. Vous êtes jeune, amoureux, & homme d'épée, je ne m'étonne pas si vous êtes impatient.

ERASTE.

Ah! je suis impatient!

MARTON.

Oüi, vous l'êtes. Monsieur le Baron ne vous a-t-il pas promis que vous épouserez sa fille quand il se portera bien?

ERASTE.

Eh! ne vois-tu pas qu'il me dit la même chose depuis trois mois, & que je pars dans huit jours pour ma garnison?

MARTON.

Et bien avant ce tems-là, il se portera bien, peut-être.

ERASTE.

Peut-être! Oh! je ne puis plus attendre, & il faut absolument qu'avant mon départ je le fasse guérir. Dis-moi, qui sont ses Médecins?

MARTON.

Ses Médecins, Monsieur? il n'en a point.

ERASTE.

Comment? un homme de sa qualité, malade dans Paris, sans Médecins?

MARTON.

On voit bien, Monsieur, que vous avez toujours demeuré en Flandres, ou en Allemagne, & que vous ne connoissez plus Paris. Ici, Monsieur, on ne se sert plus de Médecins.

ERASTE.

On ne s'en sert plus?

MARTON.

Eh! non, Monsieur, la Médecine est au billon.

ERASTE.

Et de qui donc se sert-on?

MARTON.

On se sert des Empiriques.

ERASTE.

Des Emplriques! quels animaux sont-ce là?

MARTON.

Ce sont des animaux qui ne sont ni Médecins, ni Chirurgiens, ni Apoticaires.

ERASTE.

Il n'y a pourtant que les gens de ces professions-là en qui l'on doive se confier quand on est malade.

MARTON.

Aujourd'hui, Monsieur, c'est tout le contraire; les gens les plus éloignés de ces professions-là sont ceux en qui on a le plus de confiance.

ERASTE.

J'ai de la peine à croire....

MARTON.

Oh! Monsieur, cela est si vrai, qu'à l'heure que je vous parle, on ne voit dans Paris que gens à secrets, Souffleurs, Chimistes, Charlatans de toutes nations, de toutes espèces: les coins des ruës sont accablés de leurs affiches; chaque matin on y voit éclorre quelque nouveau guérisseur: & le pere de ma maîtresse est entre les mains de ces Messieurs-là, qui font durer sa maladie, & retardent votre mariage.

ERASTE.

Mais, enfin, quel mal a-t-il?

MARTON.

Vous ne le devineriez jamais.

ERASTE.

Comment?

MARTON.

Vous voyez qu'il n'est point d'homme dans Paris plus

haut en couleur, & plus rouge de visage que lui.

ERASTE.

Cela est vrai. Hé bien?

MARTON.

Il a la jaunisse, Monsieur, à ce qu'il dit.

ERASTE.

La jaunisse? cela ne peut être.

MARTON.

Oh! Monsieur, depuis une maladie qu'il eut, causée, dit-on, par un excès de bile qui venoit de trop manger, il veut avoir la jaunisse en dépit de tout le monde.

ERASTE.

C'est une foiblesse dont il est aisé de le guérir.

MARTON.

Oüi, si c'étoit un homme fait comme les autres; mais jugez du personnage. A présent il ne veut presque ni manger, ni boire, & c'est ce qui entretient sa mélancolie.

ERASTE.

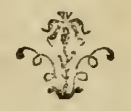
Je ne m'étonne pas si l'on me cachoit son mal.

MARTON.

On n'ose le dire à personne.

ERASTE.

Oh! bien, je vois qu'il ne faut que jouer d'adresse pour le guérir, & je m'avise d'un expédient. J'ai pris ce matin un valet qui m'avoit servi autrefois, & que personne ne connoît céans: c'est un drôle des plus adroits, & qui a servi long-tems un Opérateur; il faut que.... Mais j'entens Monsieur le Baron, adieu.



SCÈNE III.

LE BARON, M. ROMARIN, ARISTE, MARTON.

LE BARON.

J'Aime à changer de lieu. Venez, Monſieur de Romarin, paſſons dans ma ſalle; je veux y attendre un homme célebre de votre profeſſion, que j'ai fait appeller, & qui me doit venir voir : vous ne trouverez pas mauvais que je le conſulte.

ROMARIN.

Pourvû que ce ne ſoit pas un Médecin.

LE BARON.

Un Médecin? j'aimerois mieux crever.

ROMARIN.

Vous feriez fort bien.

LE BARON.

Et vous, mon frere, ne vous aviſez plus, je vous prie, de me conteſter des choſes que je ſçai mieux que vous.

ARISTE.

Cependant, mon frere, il eſt bien certain qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux, pour voir que vous n'avez pas au moins la jauniſſe.

LE BARON.

J'ai ce que j'ai. Vous ſçavez qu'on ne doit pas diſputer du goût; je prétens qu'on ne doit pas auſſi diſputer de la vûë. Vous me trouvez rouge, n'eſt-ce pas? & moi je me trouve jaune.

ROMARIN.

C'eſt une eſpèce de jauniſſe que tout le monde ne connoît pas.

MARTON.

Il faut avoir de bons yeux pour s'en appercevoir.

LE BARON.

Paix. Un ſiége, Marton, vîte un ſiége, *après s'être*

assis. Je souffre beaucoup, Monsieur, quand je marche, d'où vient cela ?

ROMARIN.

C'est un effet de la bile en mouvement.

LE BARON.

Oüi, en mouvement. Maudite bile! non, il faut que je me leve; la bile me suffoque quand je suis assis.

ROMARIN.

C'est un effet de la bile en repos.

LE BARON.

En repos.

ARISTE.

De bonne foi, mon frere, je ne conçois pas....

LE BARON.

Monsieur mon frere, tous vos raisonnemens.... Ne vient-il pas un vent coulis de ce côté-là ?

MARTON.

Je n'en vois point.

LE BARON.

J'y sens un froid qui me glace.

ROMARIN.

C'est la bile qui se refroidit.

LE BARON *portant la main à l'autre côté de sa tête.*

Ay! ay! n'a-t-on pas laissé la cuisine ouverte ?

MARTON.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Je sens de ce côté-là une chaleur qui me brûle.

ROMARIN.

C'est la bile qui s'échauffe.

MARTON.

Voilà une bile qui jouë bien des personnages.

ARISTE.

Eh! mon frere, ôtez-vous cela de l'esprit, & songez à tenir à Eraste la parole que vous lui avez donnée, vous verrez que dans la réjouissance des nôces cette imagination se dissipera.

LE BARON.

Ah! je vous entens. Vous prétendez donc que je suis

un visionnaire, & que mon mal n'est qu'une chanson? Mais vous qui raisonnez si bien, dites-moi, s'il vous plaît, d'où vient donc qu'à présent je sens un grand froid de ce cô ... non, de ce cô.... De quel côté, Monsieur, ai-je dit que j'avois froid?

ARISTE.

Ah, ah, ah, ah.

LE BARON.

Bon, riez, riez.

ARISTE.

Qui ne riroit, de voir que vous doutez de quel côté vous avez froid?

MARTON.

C'est un effet de la bile qui doute.

LE BARON.

Oüi, la bile fait en moi des choses inconcevables.

ROMARIN.

Assurément.

ARISTE.

Mais d'où vient que vous ne l'avez pas guéri, depuis un mois que vous le traitez?

ROMARIN.

C'est que la nature est affoiblie en Monsieur par les saignées qu'on lui a faites autrefois.

LE BARON.

Vous ne m'aviez pas encore dit cela. Quoi, vous m'auriez guéri, si je n'avois jamais été saigné?

ROMARIN.

Très-infailliblement.

LE BARON.

Et il n'y a que cela qui empêche vos remedes d'agir?

ROMARIN.

Il ne peut y avoir d'autre cause dans toute la nature.

LE BARON *riant.*

Je ne sçai donc pas comment cela se fait; car il est bien certain que de ma vie je n'ai été saigné.

MARTON *à Romarin.*

Allons, Monsieur, peu de chose vous embarrasse; ayez recours à la bile.

ARISTE *riant*.

Ah, ah, ah.

ROMARIN.

Il ne faut pas tant rire, je soutiens ce que j'ai avancé,

ARISTE.

Et mon frere n'a jamais été saigné.

ROMARIN.

Et qu'importe? la vie est dans le sang; celui dont il tient la vie a été saigné, c'est comme s'il l'avoit été lui-même.

LE BARON.

Oh, non, non, j'ai oüi dire à mon pere qu'il n'avoit jamais été saigné.

MARTON.

Et qu'importe? la vie est dans le sang; & si vous pressez Monsieur, il ira quereller la saignée jusqu'à la trentiéme génération.

ROMARIN.

Langue de vipére, tu auras quelque jour besoin de moi.

MARTON.

De vous? ah! si vous me tuez jamais, je vous le pardonne.

LE BARON.

Paix. Je songe, Monsieur, qu'il est près de six heures. Marton, va dans ma chambre, ouvre les fenêtres qui regardent le nord, & ferme celles qui regardent le septentrion, n'est-ce pas, Monsieur?

ROMARIN.

Le nord & le septentrion, Monsieur, c'est la même chose. Je vous ai dit que le soir il faut ouvrir au midi, & fermer au septentrion; mais rien ne presse encore. Je vais cependant faire un tour à mes fourneaux.

SCENE IV.

LE BARON, ARISTE, MARTON.

ARISTE.

EST-il possible, mon frere, que vous vous laissiez mener par le nez à un homme comme celui-là ?

LE BARON.

Oüi.

MARTON.

A un vilain Souffleur, que je soupçonne de travailler à autre chose qu'à des remédes.

LE BARON.

Tant mieux.

MARTON.

Qui brûle céans tout le charbon de la Gréve, & qui quelque jour nous grillera.

LE BARON.

J'aime la grillade.

ARISTE.

Je suis assuré que si vous pouviez vous résoudre à manger & à boire un peu plus que vous ne faites. . . .

LE BARON.

Oh ! j'enrage ; ne sçavez-vous pas que tout ce que je mange se change en bile, & que ma jaunisse redouble ?

ARISTE.

Mais, là, mon frere, informez-vous un peu de vos meilleurs amis, si on a jamais vû jaunisse de la couleur de la vôtre.

LE BARON.

Je vous dis, moi, que la couleur n'y fait rien, qu'il n'y a que la diéte qui puisse me guérir : & Monsieur Romarin soutient que si je pouvois entierement m'abstenir de boire & de manger, seulement quinze jours, je serois tout-à-fait hors d'affaires.

MARTON.

Oh ! pour cela, je vous en répons.

SCENE V.

ROMARIN, LE BARON, ARISTE, MARTON.

ROMARIN.

IL y a plaisir à voir petiller les flammes de ces fourneaux.

LE BARON.

Tenez, Monsieur, voilà mon frere qui me soutient toujours.....

ARISTE.

Non, mon frere, je ne conteste plus contre Monsieur; mais puisqu'il n'a pû encore vous guérir, que ne faites-vous appeller des Médecins?

ROMARIN.

Eh! Monsieur, des Médecins! A quels gens l'adressez-vous là pour guérir un malade?

MARTON.

Eh! fy donc, Monsieur, des Médecins! Ne sçavez-vous pas que cela est aujourd'hui contre les régles du bon sens?

LE BARON.

En effet, *clisterizam donare, seignare, purgare*. Allez voir un peu ce que dit Moliere de vos Médecins.

ARISTE.

Je sçai bien, mon frere, que vous êtes de ceux qui ont pris au pied de la lettre les railleries ingénieuses de ce charmant Auteur: mais, en bonne foi, parce qu'il a joué le ridicule des Médecins, comme il a joué celui de presque toutes les professions, faut-il se priver du secours qu'on peut tirer de leur art?

LE BARON.

Ah! vous faites le Docteur. Tenez, je ne veux que Marton pour vous confondre; elle a bon sens, comme vous sçavez. Te sers-tu de Médecins?

MARTON.

Moi, Monsieur ? le Ciel m'en préserve.

LE BARON.

Et pourquoi ne t'en sers-tu pas ?

MARTON.

C'est, Monsieur ... que je me porte bien.

LE BARON.

Mais si tu étois malade ?

MARTON.

Pour moi, Monsieur, en toutes choses je crois que mal ou bien, il faut toujours tenir le grand chemin battu : quand je veux des souliers, je vais aux Cordonniers ; des habits, aux Tailleurs ; des étoffes, aux Marchands ; des conseils, aux Avocats ; & quand je voudrai des remédes, j'irai aux Médecins.

LE BARON.

Elle veut plaisanter.

ARISTE.

Elle parle de fort bon sens.

SCENE VI.

FRIBOURG, MARTON, LE BARON, ROMARIN, ARISTE.

Fribourg vient très-lentement par derriere, cherchant son maître des yeux.

ARISTE.

Mais voilà votre Suisse qui vous cherche.

LE BARON.

Il vient, sans doute, me donner des nouvelles de cet homme célèbre que j'attens. Approche, Fribourg, approche donc ; qu'est-ce ?

FRIBOURG.

Monsir....

LE BARON.

Parle, qu'as-tu à me dire?

FRIBOURG.

Monsir, moi....

LE BARON.

Parle donc.

FRIBOURG.

Moi, vien fitement vous dire ...

LE BARON.

Oh! dis donc. La lenteur de cet animal-là met ma bile dans un mouvement terrible.

ROMARIN.

C'est le propre de la nation Helvétique d'être phlegmatique.

MARTON.

Parleras-tu?

LE BARON.

Mais voyez la tranquillité de ce bourreau-là; plus on le presse, moins il se hâte.

FRIBOURG.

Moi fien fous dire....

MARTON.

Oh! garde-le pour demain, ce que tu as à dire.

ARISTE.

Dis donc ce qu'il y a, & retire-toi.

FRIBOURG.

Si moi parlir, fous prendre tout pitêtre ein grand fâchiment?

LE BARON.

Non, on ne se fâchera point, parle.

FRIBOURG.

Si moi parlir, fous point fâchir?

LE BARON.

Et non, moi point fâchir: parle, parle, parle.

FRIBOURG.

Eh pien, moi, fien fitement vous dire le feu être bravement à la maison.

LE BARON.

Le feu est au logis?

FRIBOURG.

Oüi, Monſir, fort pien.

LE BARON.

Ah! quel malheur! que ferons-nous?

FRIBOURG.

J'affre pien dit, fous fâchir; auſſi moi ne fouloir point parlir. Moi, va fitement aider à ly éteindre.

SCENE VII.

MARIANE, LE BARON, ARISTE, MARTON, ROMARIN.

MARIANE.

NE vous allarmez pas, mon pere, le danger eſt preſque paſſé.

LE BARON.

Et qui eſt l'étourdi, le coquin, le traître, qui avoit mis le feu au logis?

MARTON.

Gage que c'eſt Monſieur avec ſes maudits fourneaux.

MARIANE.

Il eſt vrai que le feu a commencé à ſa chambre, & on a jetté même ſes hardes par la fenêtre.

ROMARIN *ſort en courant.*

Mes hardes!

MARTON.

Ne courez pas ſi vîte, il n'y a pas grand'choſe à brûler.

LE BARON.

Allons tous voir vîte ce que c'eſt. Oh! paſſez devant. Il pourroit y avoir encore quelque danger, & il eſt bon. ... Mais quel homme eſt-ceci?

SCENE VIII.

PAQUINOY, LE BARON.

PAQUINOY.

AH ! bon, le voilà seul. Il m'a fait appeller, profitons de l'occasion. Monsieur...,

LE BARON.

Qu'est-ce ? Je suis pressé, le feu est au logis.

PAQUINOY.

A ce que je vois, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

LE BARON.

Non ; mais à présent il faut que j'aille....

PAQUINOY *arrêtant le Baron.*

Quand vous sçaurez qui je suis....

LE BARON.

Eh bien, je laisserai brûler ma maison ?

PAQUINOY.

Je suis le célèbre Monsieur Paquinoy.

LE BARON.

Nous vous verrons une autre fois : serviteur.

PAQUINOY *l'arrêtant & le retenant par force.*

J'ai, Monsieur, ce reméde merveilleux, qu'on appelle les gouttes d'Angleterre.

LE BARON.

Je n'en ai que faire à présent, &... :

PAQUINOY. *Il l'arrête.*

Si vous sçaviez la vertu de ces gouttes-là....

LE BARON.

J'enrage. Serviteur....

PAQUINOY *le reprenant:*

Peut-être avez-vous le ventre dur ?

LE BARON.

Ah ! le bourreau !

PAQUINOY *le retenant.*

Je vous donnerois la médecine noire, qui purge par la vûë, pourvû qu'on avale en même-tems trois grands verres de tisanne laxative.

LE BARON.

Il faut être bien endiablé, pour....

PAQUINOY *le reprenant toujours.*

Ah! Monsieur, si par bonheur vous aviez une violente colique....

LE BARON.

Ah! le traître!

PAQUINOY.

Je vous ferois prendre mon eau pacifique, ou mon essence tranquillisante....

LE BARON.

Eh! Monsieur de Paquinoy, je vous conjure, laissez-moi aller donner ordre au feu, & revenez ce soir.

PAQUINOY.

Eh! que ne le disiez-vous plûtôt? suis-je homme à importuner les gens?

LE BARON.

Eh bien, serviteur.

PAQUINOY *le reprenant.*

Vous voulez donc que je revienne ce soir?

LE BARON.

Eh, oüi, de par tous les diables, ce soir.

PAQUINOY.

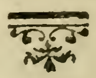
Voilà qui est bien. *Il revient.* Et à quelle heure, Monsieur, s'il vous plaît?

LE BARON.

Oh! à l'heure qu'il te plaira.

PAQUINOY.

Serviteur. *Il l'arrête encore pour lui dire* : Cela suffit.



SCENE IX.

MARIANE, MARTON, LE BARON.

LE BARON.

AH! je n'en puis plus: me voilà rebuté pour toute ma vie de ce bourreau-là.

MARTON.

Vous voilà encore allarmé, Monſieur? nous venons vous dire que le feu eſt éteint.

LE BARON.

C'eſt bien pis, que le feu.

MARIANE.

Et qu'eſt-ce donc, mon pere?

LE BARON.

Un enragé qui m'a retenu ici par force. Marton, ſi un homme qu'on appelle Monſieur de Paquinoy, revient ici ce ſoir, fais-le chaſſer du logis.

SCENE X.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

MOnſieur de Paquinoy! c'eſt juſtement celui, qui la ſemaine derniere tua une femme de qualité dans notre voiſinage.

MARIANE.

De qui ſçais-tu cela?

MARTON.

De notre Fribourg, qui étoit alors au ſervice de cette Dame-là.

MARIANE.

Eh bien, ma pauvre Marton, que t'a dit Erafte du procédé de mon pere ?

MARTON.

Il enrage auffi bien que vous.

MARIANE.

Qu'a-t-il réfolu de faire ?

MARTON.

Il a un deffein, qu'il va faire exécuter par fon valet : je vous le dirai tantôt. Suivons Monfieur votre pere, pour le préparer à ce que veut faire Erafte.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

ERaste ne vient point.

MARTON.

Il m'a dit qu'il viendroit avec ce feint Empirique, ce valet que nous ne connoissons point : il le doit amener lui-même.

MARIANE.

J'ai de la peine à croire que ce qu'il a dessein de faire puisse réussir.

MARTON.

Pourquoi non ? Pour guérir Monsieur votre pere, il ne faut que trouver adroitement le moyen de le faire manger & boire, & Eraste m'a assuré que ce valet trouvera quelque expédient.

MARIANE.

Les Empiriques qui viennent céans l'embarrasseront.

MARTON.

Pour Monsieur de Romarin, l'accident du feu a fait tomber entre mes mains une cassette, qui me servira quand je voudrai, à le chasser de céans ; & pour Monsieur de Paquinoy, s'il ose y revenir, il ne sera pas mal reçu, je l'ai recommandé à Fribourg.

MARIANE.

Pourquoi à Fribourg ?

MARTON.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit au service d'une Dame, que cet Empirique tua l'autre jour ?

SCENE II.

PASQUIN, MARIANE, MARTON.

PASQUIN *à part, en Empirique.*

OH, oh, mon maître devoit être ici pour me présenter.

MARTON.

Voilà un homme qui n'ose entrer.

PASQUIN *à part.*

Il m'avoit dit qu'il y seroit avant moi : attendons.

MARIANE.

Marton, ne seroit-ce pas le valet d'Eraste ?

MARTON.

Non, Madame, Eraste doit l'amener lui-même : je gage plûtôt que c'est Monsieur de Paquinoy.

PASQUIN.

Voilà des Dames que je ne connois point. Ne faisons pas ici de qui pro quo.

MARIANE.

Sçache qui c'est

MARTON.

Qui êtes-vous, Monsieur, s'il vous plaît ? qui demandez-vous ? qui cherchez-vous ?

PASQUIN.

Mesdames, je suis ... je cherche ... j'attens ... je demande... Monsieur le Baron.

MARTON.

à Mariane. Je ne me trompe point. *à Pasquin.* Vous êtes, sans doute, Monsieur de Paquinoy ?

PASQUIN.

C'est à peu prés le nom de votre très-humble serviteur.

MARTON *d'un ton flatteur.*

Eh bien, Monsieur, faites-nous, s'il vous plaît, la grace, *d'un ton rude*, de déloger d'ici tout-à-l'heure.

PASQUIN.

Oh ! oh ! peut-être ignorez-vous qui je suis ?

MARTON.

On vous connoît mieux que vous ne pensez ; mais vous, à qui croyez-vous parler ?

PASQUIN.

Moi ? je ne sçai.

MARTON.

Voilà la sœur de cette Dame que vous tuates l'autre jour, & moi je suis sa cousine.

PASQUIN *à part.*

Que diantre me vient-elle conter ?

MARTON.

Il a peur. Croyez-moi, délogez de céans, il ne fait pas bon ici pour vous.

PASQUIN.

Oüais ! permettez au moins que j'attende ici. . . .

MARTON.

O ! que de raisons. *à part.* Je m'en vais bien te faire détaler, moi. *à Mariane.* Retirons-nous. Hola, Fribourg, hola.

PASQUIN.

Tubieu, on me prend ici pour un autre : le plus sûr est de decamper, & d'aller attendre mon maître dans la ruë.

MARTON *dans une aîle du Théâtre.*

Voilà cet empoisonneur que tu connois, chasse-le d'ici.

FRIBOURG *sans être vû.*

Mon camerate, à moi, à moi.

Mariane & Marton sortent d'un côté, Pasquin s'en va de l'autre, & Paquinoy entre en même-tems par le milieu du Théâtre.



SCENE III.

PAQUINOY *seul.*

PUisque Monsieur le Baron m'a dit de revenir ce soir, j'espere que je serai bien reçu : il n'est rien de tel, que de bien prendre son tems. Ne faisons pas comme tantôt ; mais attendons que quelqu'un paroisse pour me présenter à lui. Bon, voici à propos deux de ses gens. Il y a pourtant là un drôle que j'ai vû ailleurs.

SCENE IV.

FRIBOURG, UN LAQUAIS, PAQUINOY.

PAQUINOY.

VOus êtes sans doute....

FRIBOURG *au Laquais.*

Prendre, toi, sti bâton ; prendre, moi, sti l'autre.

Fribourg jette un bâton au Laquais, il en prend un autre ; ils placent M. de Paquinoy au milieu ; ils essayent si les bâtons sont bien en main, & demeurent ainsi quelque tems.

PAQUINOY.

Que veut dire ceci ? à qui en voulez-vous ?

FRIBOURG.

Allons, gagnir toi fitement li chimin de li ruë.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

PAQUINOY.

Moi, mes enfans ?

FRIBOURG.

Nous n'être point les enfans d'un Liperique. Si toi n'entre dehors, moi caffir ton tête : toi afre tué mon mitreffe, moi point fouffrir toi tuir mon maître. Entre dehors.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

Ils haussent leurs bâtons.

PAQUINOY.

Attendez, attendez. *à part-foi.* C'eft une piéce que me veut faire le Souffleur qui loge céans. Il en aura le démenti. *Il tire une bourse, & ils rabaissent leurs bâtons.* C'eft par l'ordre de votre maître que je viens ici. Faites-moi parler à lui, voilà un louis que je vous donne.

Fribourg prend le louis.

LE LAQUAIS.

Et moi, n'aurai-je rien ?

FRIBOURG.

Vous donnir donc encore quelque chofe à mon camerate, pour ly afoir foulu prendre la peine de tonner à fous de coups de bâton.

PAQUINOY.

Tiens, voilà un écu pour toi.... Oh, çà, faites-moi parler à Monfieur le Baron.

FRIBOURG.

Monfir Baron n'afre point loifir de mourir de fti jour ; quelqu'autre demain vous pourra fenir ly tuer.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

Ils le frappent.

FRIBOURG.

Entri dehors.

PAQUINOY.

Au fecours, au fecours, au fecours.



SCENE V.

ARISTE, ERASTE, PASQUIN, PAQUINOY, FRIBOURG, LE LAQUAIS.

ERASTE.

QU'eſt-ce ci ?

PAQUINOY.

Eh ! Meſſieurs ! voilà deux coquins qui me vouloient inſulter.

FRIBOURG.

Ly être menteur, Monſir : moi, parce qu'il avre tué mon maîtreſſe, ly avre ſeulement pour rire tout doucement avec ſti bâtonne donné comme cela.

Il le frappe.

LE LAQUAIS.

Et moi, comme ceci.

Il le frappe.

ARISTE.

Marauts ! retirez-vous. Je vous aſſure, Monſieur, que mon frere n'a point de part à cette violence, & qu'on les fera châtier très-ſévérement.

PASQUIN *à Paquinoy.*

Pour moi, Monſieur, je vous remercie de tout mon cœur.

PAQUINOY.

Et de quoi, Monſieur ?

ARISTE.

Vous avez, ſans doute, guéri quelqu'un de ſes amis.

PASQUIN

Oüi, Monſieur, la perſonne du monde qui m'eſt la plus chere étoit dans un grand péril, dont vous l'avez tirée fort à propos.

PAQUINOY.

Cela m'eſt aſſez ordinaire.

PASQUIN.

Je le crois, Monsieur, & je souhaite que pareille chose vous arrive souvent.

ERASTE *à Paquinoy.*

Oh! çà, Monsieur, Monsieur le Baron n'auroit pas à présent le tems de vous consulter : nous venons ici pour une affaire de consequence, prenez la peine de revenir demain matin.

PAQUINOY.

Pourvû que je n'y retrouve pas ces deux coquins.

ARISTE.

On va les faire mettre en prison au logis.

PAQUINOY.

Soit, je reviendrai demain matin. *à part.* C'est la meilleure pratique de Paris, il ne faut pas se rebuter pour si peu de chose.

ARISTE.

J'ai préparé mon frere à te bien recevoir. Vous, Eraste, allez avertir de tout Mariane & Marton, afin qu'il n'arrive plus ici de surprise.

ERASTE.

Mon pauvre Pasquin, si tu réussis ta fortune est faite.

PASQUIN.

Sur les instructions qu'on m'a données, j'ai compris à miracle ce que j'ai à faire, & je suis préparé comme il faut, puisque nous avons affaire à un homme facile à duper.

SCENE VI.

LE BARON, ROMARIN, ARISTE, PASQUIN.

LE BARON *à Romarin.*

LE feu aura, sans doute, brûlé la cassette dont vous êtes tant en peine.

ROMARIN.

A la bonne heure. Je ne voudrois pas pour tout l'or des Indes qu'on eût vû les secrets qu'elle renfermoit.

LE BARON.

Ah! mon frere, voici apparemment cet illustre dont vous m'avez parlé?

PASQUIN.

Oh! Monsieur....

LE BARON.

Et vous l'appellez?...

PASQUIN.

Le Sieur Pasq.... Diamantin, à vous servir.

ARISTE.

Monsieur arriva hier à Paris, avec un Officier ami d'Eraste, qui lui a vû faire des choses....

PASQUIN.

Eh! Monsieur, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Il m'a vû guérir des hidropiques, des paralytiques, des épileptiques, des frénétiques. Pures bagatelles, vous dis-je. Monsieur, qui apparemment est un des habiles de la profession, peut vous dire que les enfans sçavent aujourd'hui guérir ces maux-là.

LE BARON.

Diantre! quel homme est-ce ci?

ROMARIN *bas au Baron.*

C'est un affronteur assurément.

PASQUIN.

Il faudroit avoir vû ce que j'ai fait à Siam, en Bretagne, en Tartarie, en Provence, à la Chine....

LE BARON.

Vous avez été à la Chine?

PASQUIN.

Vraiment, vraiment, j'ai été bien plus loin, j'ai été à Constantinople.

ROMARIN.

à part. L'ignorant! Et Constantinople, Monsieur, n'est qu'en Turquie.

PASQUIN.

Qu'en Turquie! Vous parlez de cette Constantinople, où sont les Turcs, je parle, moi, d'une autre Constantinople, qui est à plus de dix mille lieuës au-delà.

ROMARIN.

Et la terre n'a que neuf mille lieuës de tour.

PASQUIN.

Oüi, oüi, des lieuës d'Allemagne : j'entens, moi, des lieuës de la Chine, qui n'ont que trente-six toises.

LE BARON.

Eh bien! Monsieur Diamantin, vous prétendez donc professer à Paris la Médecine ?

PASQUIN *feignant d'être fort en colere.*

La Médecine, Monsieur! la Médecine! La premiere chose que j'ai à vous dire, c'est que je ne suis point Médecin.

LE BARON.

Bon.

PASQUIN.

Que je ne l'ai jamais été.

LE BARON.

Tant mieux.

PASQUIN.

Et que je ne le serai de ma vie.

LE BARON.

Fort bien. Vous a-t-on dit....

PASQUIN.

La Médecine! à moi qui viens de la Chine : on me prend pour un Medecin? Serviteur.

ARISTE.

Eh! Monsieur, Monsieur.

PASQUIN.

La Médecine!

ROMARIN.

Cet homme-là fera du bruit à Paris.

ARISTE.

Mon frere n'a pas eu dessein de vous fâcher.

LE BARON.

Non, ma foi.

ARISTE.

Par professer la Médecine, il entendoit guérir les malades.

LE BARON.

Il est vrai, & je vous demande pardon, si je vous ai appellé Médecin.

PASQUIN.

Cela étant ainsi . . . je m'appaise. Çà, voyons, qu'y a-t il à faire ?

ARISTE.

Je vais donner ordre qu'on ne laisse entrer personne.

SCENE VII.

MARTON, LE BARON, ROMARIN, PASQUIN.

LE BARON *à Marton qui entre.*

QUe viens-tu faire ici, toi ?

MARTON.

Je viens voir ce grand homme qu'on vous a amené.

LE BARON.

Monsieur, c'est une fille du logis, nous pouvons continuer devant elle. Vous a-t-on dit le mal que j'ai ?

PASQUIN.

Non ; mais j'ai connu ce que c'est dès que je vous ai vû.

LE BARON.

On dit pourtant qu'à me voir, on ne me donneroit jamais le mal que j'ai.

PASQUIN.

Ce sont des ignorans. Tenez, Monsieur, ces regards intercadens, cette phisionomie calendulaire, & sur-tout cette face . . . . rubiconde, marquent que vous avez la jaunisse.

MARTON.

L'y voilà.

LE BARON.

Mais, Monsieur, tout le monde me dit que je suis rouge, & que la jaunisse est jaune ; vous me feriez plaisir de m'expliquer un peu cela.

PASQUIN.

Oüidà, très-volontiers.

ROMARIN *à part.*

Ah ! voyons un peu comment il s'en tirera.

PASQUIN.

Nos anciens n'ont connu que deux ſortes de bile; la jaune, & la griſe.

ROMARIN *au Baron.*

La griſe ! l'ignorant ! Eh ! dites la noire, Monſieur, la noire.

PASQUIN.

Eh ! oüi, oüi, la noire, ſi vous voulez. *au Baron.* C'eſt, Monſieur, qu'en Chinois gris veut dire noir.

LE BARON.

Fort bien.

PASQUIN.

Or, un fameux Tartare, que j'ai connu au Japon, a découvert depuis peu avec le... microſcome....

ROMARIN *au Baron.*

L'ignorant ! vous voulez dire le microſcope.

PASQUIN.

Eh ! oüi, je veux dire le mi...miſcro... miro..; *au Baron* L'accent Chinois, Monſieur, que j'ai conſervé, fait que j'ai de la peine à prononcer certains mots. Ce fameux Tartare donc, avec le.. avec.. ce que Monſieur dit, découvrit qu'il y avoit une troiſiéme ſorte de bile, qui eſt la bile rouge.

MARTON.

La belle découverte !

PASQUIN

Et nous appellons en Chinois cette bile-là, Marmarigés.

MARTON.

Voilà un vilain mal.

PASQUIN.

Oüi, Marmarigés, *id eſt*, Roujabilis; c'eſt-à-dire, rouge bile, ou, ſi vous voulez, bile rouge.

LE BARON.

Je comprens cela, rouge bile, ou bile rouge.

PASQUIN.

Oüi. Monſieur a de la penétration. Cependant comme la bile jaune eſt la plus connuë, nous appellons jauniſſe tous les épanchemens de bile, noire, jaune, ou rouge.

MARTON.

Cet homme-là connoît votre mal à miracle.

LE BARON.

Il en parle très-ſçavamment.

PASQUIN.

Oh, oh. Ainſi votre maladie, à parler dans les termes de l'art, eſt une jauniſſe rouge.

LE BARON.

Je l'ai toujours crû.

ROMARIN *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce ci ? il ne raiſonne point trop mal.

LE BARON.

Hé bien, Monſieur, me guérirez-vous ?

PASQUIN.

Un Charlatan vous diroit oüi, mais, moi, qui ſuis ſincere, je vous dirai franchement que vous êtes un homme mort.

LE BARON.

Je ſuis un homme mort ?

PASQUIN.

Vous le feriez dans vingt-quatre heures, ſi, heureuſement pour vous, je n'étois venu à Paris. J'ai ſeul le reméde infaillible pour ce mal-là.

ROMARIN *au Baron.*

N'en croyez rien, c'eſt un fourbe.

LE BARON.

Il eſt pourtant de bonne foi. Monſieur, donnez-moi vîte ce remede. Dans vingt-quatre heures, peſte !

PASQUIN.

Il faut ſçavoir auparavant ſi vous êtes préparé à le prendre.

LE BARON.

Il ne faut que demander à Monſieur les remédes qu'il m'a donnés.

ROMARIN.

Je n'ai que faire de les lui dire.

PASQUIN.

Il n'en est pas besoin. *Il lui tâte le pouls.* Voici qui me le dira.

LE BARON.

Vous le devinerez à cela ?

PASQUIN.

Au pays dont je viens, on connoît au mouvement du pouls la cause d'une maladie, tous les accidens qu'a eus le malade, & tous les remédes qu'il a pris.

MARTON.

Diantre !

LE BARON.

Et comment faites-vous ? il semble que vous jouyez de l'épinette.

PASQUIN *bat avec ses doigts sur le bras du Baron.*

C'est la maniere des Chinois. Ah, ah, ah, je sens ici déja.... oüi, que l'on vous a donné de l'algarot, de l'algarot.

LE BARON.

Il est vrai.

PASQUIN.

C'est fort bien fait. Ah, ah, ah, je, je touche ici l'or potable, l'or potable.

LE BARON.

Cela est encore vrai. Quel homme !

PASQUIN.

Cela étoit nécessaire. Ah, ah, ah, je sens ici passer par mes doigts liliums, antimoines, sels volatils, mercures restaurans, élixirs, esprits du Soleil, sirops de longue vie, &c.

LE BARON.

Oh ! le grand homme ! Oüi, Monsieur, j'ai pris de tout cela.

PASQUIN.

Parfaitement bien. Vous voilà préparé à miracle, & Monsieur est un très-habile homme.

MARTON.

L'habile fourbe que voici !

PASQUIN.

Allons, dans moins de vingt-quatre heures vous n'aurez pas une goutte de bile rouge dans le corps, en faiſant ce que je vais ordonner.

ROMARIN *au Baron.*

Prenez garde à ce que vous ferez.

PASQUIN *à part.*

La peſte de l'homme! ... *au Baron.* Monſieur, vous ſçavez que chacun de nous a des ſecrets, & qu'il n'eſt pas à propos que Monſieur ſçache....

ROMARIN *à part, en s'en allant.*

Eh! je n'en ai que faire. Il faut que je faſſe ſuivre ce drôle-là par mon laquais lorſqu'il ſortira d'ici, pour découvrir qui il eſt

MARTON *bas.*

Garre la caſſette.

SCENE VIII.

LE BARON, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

OH! çà, Monſieur, avant que j'ordonne, çà, voyons, comment faiſons nous?

LE BARON.

Quoi, Monſieur?

PASQUIN.

Ne comprenez-vous pas?

LE BARON.

Non.

PASQUIN.

Je vais donc m'expliquer. Etes-vous riche?

LE BARON.

Oh! oh! eſt-ce qu'il eſt néceſſaire que vous ſçachiez cela?

PASQUIN.

Oüi, très-néceſſaire.

MARTON.

J'entens, Monſieur, ce qu'il veut dire. Ces Meſſieurs commencent toujours par faire leur marché, après arrive ce qui peut.

PASQUIN.

Oüi, ce ſont là nos ſtatuts. Çà, combien avez-vous de rente ?

MARTON.

Je vais parler pour vous. Monſieur peut avoir à peu-près vingt mille livres de rente.

LE BARON.

Eh! pas tout-à-fait.

PASQUIN.

C'eſt-à-dire quinze, ou environ? Eh bien, ſur ce pied là il faut conſigner.... Monſieur, je donne mes remédes aux pauvres, & je les vends aux riches... Il faut conſigner.... Au reſte, je ne veux rien toucher que vous ne ſoyez guéri.

MARTON.

Cela eſt encore dans l'ordre. Avec ces Meſſieurs l'argent quelquefois peut être en ſûreté, on ne riſque toujours que la vie.

PASQUIN.

Il faut donc conſigner... oüi, il me faut cela, cent louis ſeulement.

LE BARON.

Cent louis.

PASQUIN.

Et, Monſieur, au prix des autres, je ſuis un gâte-métier.

MARTON.

Il eſt vrai que nous en avons quelques-uns à Paris, qui écorchent diablement les gens qu'ils envoyent en l'autre monde.

LE BARON.

Allons, qu'à cela ne tienne; voilà une bague, que je conſigne entre les mains de Marton pour les cent louis, que je payerai lorſque je ſerai guéri,

SCENE IX.

ERASTE, MARIANE, LE BARON, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

AH ! voici des gens qui ſont bien preſſés.

ERASTE.

Nous venons ſçavoir, Monſieur, ſi vous êtes content de celui que j'ai eu le bonheur de vous adreſſer.

LE BARON.

Ah ! Monſieur ! ah ! ma fille ! c'eſt le plus grand homme ... il vient de la Chine.

MARIANE.

De la Chine !

MARTON.

Oüi, Madame, où l'on a découvert depuis peu la bile rouge.

LE BARON.

Tandis que le Baron dit ce qui ſuit, Mariane & Eraſte parlent bas enſemble, & n'entendent point ce qu'il dit.

Monſieur Diamantin, voilà ma fille que j'ai promiſe à Monſieur, & quand je me porterai bien, ils doivent épouſer.

MARIANE.

Monſieur, guériſſez vîte mon pere.

PASQUIN.

C'eſt ce que je vais faire. Oh ! çà, voici mon ordonnance. *aux Amans.* Eloignez-vous un peu, vous autres : la moindre diſtraction que j'aurois lui pourroit coûter la vie.

LE BARON.

Tenez-vous bien loin.

PASQUIN.

Fort bien. Premierement, je vous défens, ſur peine de mort, de manger ni de boire.

LE BARON.

Je m'en garderai bien.

PASQUIN.

Le reméde que je vais ordonner, vous nourrira suffisamment.

LE BARON.

Ne m'ordonnez rien, s'il se peut, de mauvais goût.

PASQUIN.

Non, non, ceci ne sera pas mauvais, & cette fille-là le fera faire chez vous. Approche-toi.

MARTON.

Çà, que faut-il faire?

PASQUIN *gravement:*

Accipe.... Tu n'entens pas le Latin?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

Il faut donc s'humaniser. Il faut prendre..... Monsieur, à la Chine on traite les malades tout autrement qu'à Paris.

LE BARON.

Je le crois bien.

PASQUIN.

Il faut prendre.... trente-sept onces de mouton de Beauvais.

LE BARON.

Du mouton?

PASQUIN.

Oüi, du mouton. Le mouton est un animal pacifique, qui calme les agitations de la bile.

MARTON

Allons, trente-sept onces de mouton de Beauvais, Après?

PASQUIN.

Autant de bœuf de Normandie.

LE BARON.

Du bœuf?

PASQUIN.

Oüi, du bœuf. Le bœuf est un animal vigoureux, qui donne des forces pour l'expulsion.

MARTON.

C'eſt juſtement ce qu'il vous faut. Autant de bœuf de Normandie. Enſuite ?

PASQUIN.

Un gros chapon du Mans.

LE BARON.

Un chapon ?

PASQUIN.

Oüi, un chapon. Le chapon a en ſoi un ſuc merveilleux pour les rougibilaires.

MARTON.

Un chapon du Mans. Eſt-ce tout ?

PASQUIN.

On fera infuſer.... c'eſt-à-dire, bouillir le tout enſemble pendant trois heures, dans trois pintes d'eau de riviere, après y avoir jetté trois dragmes de ſel marin.

MARTON.

De ſel marin.

PASQUIN.

Et après avoir fait des tranches de pain de Goneſſe, on répandra cette drogue en circulant..... *en faiſant la poſture d'un homme qui trempe la ſoupe.*

LE BARON.

Eh ! ventrebleu, vous m'ordonnez là un potage.

PASQUIN.

Il eſt vrai ; mais quel potage ! Il y a dans ce potage plus de myſtere que vous ne penſez. D'ailleurs, une poudre inviſible que j'y mêlerai fera l'effet que je ſouhaite.

MARTON.

Il faut avouer que les Chinois ont inventé de belles choſes.

LE BARON.

Eh bien ! ſoit : que ne fait on pas pour guérir ?

PASQUIN.

Avec cette drogue-là, dont vous prendrez la quantité que je vous preſcrirai, vous avalerez une potion cordiale, que je vous....

LE BARON.

Je crains extrêmement les potions.

PASQUIN.

Celle-là ne sera pas bien difficile à prendre. C'est un elixir de certaines choses précieuses, infusées dans le meilleur vin qu'on peut trouver, & qui ne changent ni le goût, ni la couleur du vin. Les Chinois, Monsieur, ont ceci de particulier, qu'ils donnent à leurs remédes le goût des alimens, pour les rendre plus *avalables*.

MARTON.

Je ne m'étonne pas s'il nous vient de ce pays-là de si belles étoffes.

LE BARON.

En effet. Allons, il faut se laisser conduire.

PASQUIN.

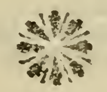
Quand ce que je viens d'ordonner sera prêt, vous me ferez avertir; & pour vous montrer que je suis sûr de mon remède, j'en ferai l'épreuve devant vous, aussi-bien que de la potion, que j'apporterai moi-même. Je suis un peu menacé de votre mal, & par précaution je ne serai pas fâché d'en prendre quelque peu.

LE BARON.

On ne peut pas être de meilleure foi.

PASQUIN.

Allez vous divertir, jusqu'à ce que cela soit fait; & ce soir, quand vous vous mettrez au lit, ne manquez pas de vous coucher sur le côté gauche.... ou sur le droit, comme il vous plaira. Allez.



SCENE X.

ERASTE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

MARIANE.

VOus avez beau dire, Erafte, ces tendres fentimens ne feront pas de durée.

ERASTE.

Ah! Mariane, je vous le protefte encore, rien au monde ne diminuera l'ardeur dont je brûle, & je vous jure que ni l'abfence, ni le tems, ni le mariage. . . .

MARTON.

Monfieur, pour le mariage ne jurez point, je ne connois perfonne qui ne fe foit parjuré.

ERASTE.

Non, Marton, mon amour. . . .

MARTON.

Eh! votre amour nous tiendroit ici le refte de la foirée, & il eft queftion d'aller vîte faire faire la foupe.

PASQUIN.

Eh bien! qu'en dites vous?

ERASTE.

Je crains que ce que tu fais ne tire en longueur, & il faut lui faire donner vîte fon confentement.

PASQUIN.

Monfieur, il faut commencer par le bien alimenter; après laiffez agir la potion cordiale: vous n'en fçavez pas encore toute la vertu. Je ne crains que ces maudits Empiriques.

MARTON.

Ne t'en mets pas en peine, je fçai le moyen de t'en débarraffer.

MARIANE.

Je vais ſuivre mon pere, pour l'entretenir dans la bonne diſpoſition où il eſt.

Elle ſort.

MARTON.

Moi, je vais faire exécuter ton ordonnance à notre cuiſinier.

PASQUIN.

Allons, nous, Monſieur, chez d'Arboulin, nous faire donner ſix bouteilles de ma potion cordiale.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, ROMARIN.

LE BARON *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

OUi, tandis qu'hier au ſoir vous étiez ſorti pour aller chercher la caſſette dont vous êtes encore en peine, Monſieur Diamantin, que j'attens ici, me donna le remede qu'on m'avoit préparé : il m'en fit bourrer, mais bourrer comme il faut, & il me faiſoit auſſi avaler de tems en tems de grands verres de ſa potion cordiale.

ROMARIN.

Si vous n'y prenez garde, cet homme-là vous empoiſonnera.

LE BARON.

Oh! pour cela non, ou bien il s'empoiſonneroit lui-même ; car de tout ce qu'il me donne, il en prend beaucoup plus que moi.

ROMARIN.

Et ne vous dit-il point de quoi eſt compoſé ce qu'il vous donne ?

LE BARON.

Il n'en fait pas un ſecret, hors la poudre inviſible qu'il y jette.

ROMARIN.

Bon, la poudre ! mais ſçavez-vous le reſte ? Je ne m'en informe que pour votre intérêt.

LE BARON.

Je ne ſçai pas ſi je m'en pourrai bien ſouvenir ; mais voici à peu prés ce que c'eſt, & de quelle maniere on le

compoſe. Il faut prendre. . . . Les Chinois donnent à leurs alimens le goût des remédes, pour les rendre plus *avalables*.

ROMARIN.

Ce ſont pures viſions. Voyons ce beau remêde.

LE BARON.

Il faut prendre . . . oüi . . . j'y ſuis, trois dragmes de pain de Goneſſe, en tranches, & le faire infuſer . . . c'eſt-à dire, bouillir, dans trente-ſept onces de ſel marin; oüi, de ſel marin . . . & répandre enſuite de l'eau de riviere pendant trois heures . . . en circulant autour d'un chapon de Normandie, du mouton du Mans, & du bœuf de Beauvais. Je ne vous dis pas peut-être les choſes dans l'ordre, mais il y entre de tout cela.

ROMARIN.

Cependant, trente-ſept onces de ſel marin empoiſonneroient un diable.

LE BARON.

Il faut donc que la poudre le corrige; car ce remêde étoit d'un goût merveilleux. L'excellente choſe encore que la potion cordiale! oüi, j'aurois juré que c'étoit du vin de Champagne, & du meilleur.

ROMARIN.

C'en étoit peut être?

LE BARON.

Oh! non, non, il y avoit ſur la fiole une grande inſcription que j'ai lüë

ROMARIN.

Cet homme là s'amuſe à des ſottiſes.

LE BARON.

Il vous eſtime beaucoup. . . . Au reſte, on m'a dit que Monſieur de Paquinoy doit revenir ce matin. Il faut s'en défaire honnêtement: c'eſt un homme qui a de beaux ſecrets, & je pourrois en avoir beſoin quelque jour. Vous ne le connoiſſez pas?

ROMARIN

Non. Monſieur de Paquinoy?..: ce nom-là m'eſt entierement inconnu.

LE BARON.

Il a dit la même chose de vous, & qu'il n'avoit jamais oüi parler de Monsieur de Romarin.

ROMARIN.

C'est donc quelque nouveau venu, comme votre Chinois.

SCENE II.

PAQUINOY, LE BARON, ROMARIN.

LE BARON.

AH! je parlois de vous à Monsieur.

PAQUINOY. *Il regarde avec frayeur la porte par où Friboug est venu.*

Je suis homme de parole, comme vous voyez. *il tousse.* Hé, hé, hé.

LE BARON.

Vous regardez fort cette porte-là. Comme vous êtes enrhumé, vous craignez peut-être le vent coulis; je vais la fermer.

Tandis qu'il va fermer la porte, il leur donne le tems de faire leur à parté.

PAQUINOY.

Le vent coulis n'est pas ce que je crains; mais c'est bien fait de la fermer, il ne vient rien de bon de ce côté-là.

ROMARIN *à part.*

J'ai vû cet homme-là quelque part: il s'appelloit autrement.... Serviteur, Monsieur.

PAQUINOY.

Serviteur. *il tousse.* Hé, hé, hé.... Cet homme-ci ne m'est pas inconnu: il avoit un autre nom. *il tousse.* Hé, hé, hé.

ROMARIN *à part.*

C'est lui-même Le drôle ne me reconnoît pas; il faut que je le découvre.

PAQUINOY.

PAQUINOY.

C'est lui assurément. Il ne se souvient pas de m'avoir vû ; il faut que je le fasse connoître.

SCENE III.

PASQUIN, LE BARON, PAQUINOY, ROMARIN.

PASQUIN *au fond du Théâtre, où il a trouvé le Baron qui alloit fermer la porte.*

BOn jour, Monsieur. L'on va vous apporter tout-à-l'heure deux fioles de votre potion. . . . Mais qu'est-ce que je vois ? on consulte sans me faire appeller ?

LE BARON.

Non, Monsieur : dès que la potion viendra, je l'irai prendre.

PASQUIN.

Deux hommes de la profession céans d'intelligence contre moi ?

LE BARON.

Eh ! non, non, ces deux Messieurs ne se connoissent seulement pas.

ROMARIN.

Il est vrai que je ne connois pas Monsieur sous le nom de Paquinoy ; mais je le connois fort bien sous celui du Sieur Islander ; c'étoit au moins celui qu'il portoit, lorsqu'il prit la peine d'envoyer en l'autre monde une Dame de qualité de ce voisinage.

PAQUINOY.

Et croyez-vous que sous le nom de Romarin je ne reconnoisse pas le Sieur de la Fumée ? C'étoit là votre nom, lorsque vous empoisonnates. . . .

LE BARON.

Eh! Messieurs.....Monsieur, pour l'honneur de la profession.....

PASQUIN *à part-soi.*

Il est vrai qu'ils seroient trop long-tems à se quereller Eh! doucement, Messieurs, doucement, de quoi diable vous piquez-vous? Vous avez changé de nom l'un & l'autre: Eh bien, ne sçavez-vous pas qu'il est ordinaire aux plus grands hommes de notre profession d'en user ainsi? Moi même, je vous avouerai qu'il n'y a pas long-tems qu'on m'appelloit le Sieur Pasquin; mais comme ce nom ne me parut pas convenable au métier que je fais, je ne fis pas scrupule d'en prendre un autre, & de me faire appeller le Sieur Diamantin. Est-ce qu'il n'est pas permis, quand on ne se trouve pas bien d'un nom, d'en prendre un autre qui vous accommode?

PAQUINOY.

Oüi; mais il m'accuse d'avoir tué....

ROMARIN.

Et lui d'avoir empoisonné....

PASQUIN.

Eh bien, tué, empoisonné, qu'est-ce que tout cela? Ne faut-il pas, pour nous rendre habiles, que nous fassions des expériences? Malheur sur qui elles tombent. A present, sans vanité, je guéris tous mes malades; mais j'ai fait tout comme vous. Bon, empoisonné, tué, égorgé, ne sont-ce pas là les droits de notre apprentissage?

PAQUINOY.

Oüi; mais sçachez que ce ne fut pas moi qui tuai cette Dame du voisinage.

ROMARIN.

Vous lui donnates pourtant votre remède?

PAQUINOY.

Il est vrai; mais dans le tems qu'il commençoit d'opérer, elle eut peur, & envoya querir un Médecin.

PASQUIN.

Malè.

PAQUINOY.

Aſſurément *malè.* Croiriez-vous, Monſieur, que ce déſaſtreux Médecin n'eut pas plûtôt mis pied à terre à la porte de la ruë, que ma malade creva ?

PASQUIN.

Ah ! le bourreau !

LE BARON.

C'eſt tuer les gens de bien loin.

PASQUIN.

Oh ! çà, Meſſieurs, vous voilà d'accord, prenez la peine de....

SCENE IV.

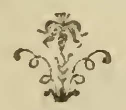
MARTON, ROMARIN, PAQUINOY, PASQUIN, LE BARON, LE LAQUAIS *portant deux grandes fioles.*

MARTON *à Romarin.*

MOnſieur, votre laquais eſt là, qui a quelque choſe à vous dire de preſſé.

ROMARIN *à part, en s'en allant.*

Il vient me donner aſſurement des nouvelles, *montrant Paſquin,* de ce fourbe-là.



SCENE V.

MARTON, LE BARON, PASQUIN, PAQUINOY, UN LAQUAIS.

MARTON *à Pasquin, lui montrant ce que porte le Laquais.*

VOilà, Monsieur, ce que votre Distillateur ordinaire nous a dit de vous apporter.

PASQUIN.

Ah! fort bien. Allez vîte avaler cela, en grignotant cette opiate, *il tire de sa poche un grand biscuit*, à laquelle j'ai donné le goût d'un biscuit.

MARTON *à Paquinoy.*

Monsieur, notre Fribourg vous baise les mains.

PAQUINOY.

Bon.... *il arrête le laquais.* Permettez, Monsieur, que je lise cette inscription. . . . Oüais! *il lit. Potion cordiale, Rubambri-Diamantine.* Voilà un nom bien extraordinaire.

PASQUIN *lui ôtant la fiole.*

Oh! oh! Voyez cela, c'est un élixir de rubis, d'ambre jaune, & de diamans potables.

MARTON.

Cette drogue doit être bien chere.

PASQUIN.

Oüi, sans cela on en avaleroit terriblement à Paris. Mais allez vîte boire, il ne faut pas la laisser éventer.

LE BARON *à Paquinoy.*

Serviteur, Monsieur, jusqu'au revoir.

PAQUINOY.

Oüais! me faire appeller, & me planter là? Je ne sortirai point.

MARTON *en s'en allant, dit à part.*

Je sçai bien le moyen de te faire détaler; attens, attens.

SCENE VI.

PAQUINOY, PASQUIN.

PAQUINOY *à part-soi.*

TAchons de gagner cet homme-ci. Monsieur, je sçai que vous êtes un homme extraordinaire....

PASQUIN.

Il est vrai; mais je vous prie de....

PAQUINOY.

Je vois que le malade de céans a pour vous une entiere confiance....

PASQUIN.

Il a raison; mais comme j'ai commencé à le traiter, trouvez bon que...:

PAQUINOY.

Si vous voulez m'associer dans cette pratique. *il tousse.* Hé, hé, hé.

PASQUIN.

Pour cette fois-ci laissez-moi le guérir, & une autre fois je vous le livrerai.

PAQUINOY.

Je vous ferai part d'un secret. Hé, hé, hé, hé.

PASQUIN *en sortant.*

Quel diable d'homme! Si Marton n'y vient donner ordre....

PAQUINOY.

Oüi, d'un secret qui est souverain, hé, hé, hé, pour la poitrine, hé, hé, hé; & infaillible, hé, hé, hé, hé, pour la toux. Hé, hé, hé, hé.



SCENE VII.

MARTON, PAQUINOY.

MARTON.

AH! Monsieur!

PAQUINOY.

Qu'est-ce donc?

MARTON.

Sauvez-vous....

PAQUINOY.

Et pourquoi?

MARTON.

Et sauvez-vous, vous dis-je.

PAQUINOY.

Qu'ai-je à craindre?

MARTON.

On avoit mis en prison notre Suisse, pour avoir commis, dit-on, quelque irrévérence envers vous.

PAQUINOY.

Eh bien?

MARTON.

Ce diable-là vous a entendu tousser ici, & il a enfoncé la porte.

PAQUINOY.

La porte?

MARTON.

Oüi, Monsieur; il a pris son sabre, & il dit comme cela: *Il faut que je li coupe son tête.*

On fait du bruit.

PAQUINOY.

Quel bruit entens-je?

MARTON.

Eh! c'est Fribourg qui vient.

FRIBOURG, *sans être vû.*

Mon camerate, prendre, toi, ſti bâton ; prendre, moi, ſti ſabre.

Paquinoy s'enfuit.

SCENE VIII.

PASQUIN, MARTON, ROMARIN.

MARTON *riant.*

AH, ah, ah, ah.

PASQUIN.

Le voilà parti. Ah ! voici l'autre.

MARTON.

Je l'aurai bien-tôt congédié.

ROMARIN *à part, au fond du Théâtre.*

Je l'avois bien dit que mon laquais me portoit des nouvelles de ce drôle-là. . . . Ah, ah, Monſieur le fourbe.

PASQUIN.

Plaît-il ?

ROMARIN.

Vous venez de la Chine, dites-vous ?

PASQUIN.

Comment ?

ROMARIN.

Valet revêtu ! je vais tout découvrir à Monſieur le Baron.

MARTON.

Il eſt enfermé.

ROMARIN *en s'en allant.*

N'importe, je veux qu'il ſçache. . . .

MARTON.

Monſieur, Monſieur, un mot. Vous a-t-on rendu fidélement ce que l'on garantit hier du feu dans votre chambre ?

ROMARIN *revenant, & changeant de voix.*

Je penſe qu'oüi. Comment ?

MARTON.

Eh ! rien, Monſieur. Allez trouver Monſieur le Baron, je vous le dirai tantôt.

ROMARIN.

Non, non, dis ſeulement. Je ſuis en peine de certaine choſe.

MARTON.

C'eſt, Monſieur, que lorſqu'on jettoit vos meubles par les fenêtres. . . .

ROMARIN.

Eh bien ?

MARTON.

Le Commiſſaire du quartier, qui avoit accouru au feu, ſe ſaiſit. . . .

ROMARIN *allarmé.*

De quoi ?

MARTON.

D'une bagatelle. Allez ſeulement, vous le ſçaurez toujours.

ROMARIN.

Non, je le veux ſçavoir. De quoi ſe ſaiſit-il ?

MARTON.

Eh ! d'une méchante caſſette ſeulement.

ROMARIN.

D'une caſſette !

MARTON.

Oüi, Monſieur. Il y avoit dedans, à ce qu'on dit, quelques piéces d'argent. . . . ou façon ; avec de petits inſtrumens aſſez gentils.

ROMARIN.

Le Commiſſaire s'en ſaiſit ?

MARTON.

Oh ! vous ne perdrez rien : c'eſt un homme fort exact, il en a chargé ſon procès-verbal ; & il eſt là en bonne compagnie, pour vous rendre le tout en préſence de gens.

ROMARIN *s'enfuyant.*

Il eſt là ? Diantre !

MARTON.

Je te répons de celui-là.

PASQUIN.

La peſte, le joli petit métier ! Voilà à quoi âboutit ordinairement la ſoufflerie.

SCENE IX.

ERASTE, ARISTE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

ERASTE.

QU'a donc Monſieur de Paquinoy, qui court comme un fou ?

MARTON.

Il fuit la colere de Fribourg, Monſieur.

MARIANE.

Et Monſieur de Romarin, qui ſe ſauve par la porte de derriere ?

MARTON.

Il fuit la croix du tiroir, Madame ; & je viens de faire céans fin d'Empiriques.

ARISTE.

Eh bien ! Paſquin, comment ſe porte mon frere ?

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, je crois qu'à l'heure qu'il eſt..., oh ! il commence à ſe bien porter.

MARIANE.

Seroit-il poſſible ?

PASQUIN.

Oh! oüi, Madame: A préſent Monſieur votre pere doit avoir vuidé, ou peu s'en faut, la ſeconde fiole de ſa potion cordiale: la doſe étoit honnête, & j'en attens un bon ſuccès.

MARTON.

Oh! çà, faiſons donc ce que nous avons concerté tantôt enſemble. C'eſt un homme à qui on fait accroire tout ce que l'on veut: d'ailleurs, les vapeurs du vin, & la confiance qu'il a priſe en toi, nous le feront emporter d'emblée.

ARISTE.

A tout hazard, j'ai fait tout préparer pour les nôces.

PASQUIN.

Je vous ai dit, Monſieur, qu'il me faut avoir ſur moi cent louis.

ERASTE.

Je te les ai apportés, les voilà; ſi tu réuſſis, je te les donne.

PASQUIN *les mettant dans ſa poche.*

Il n'y a pas de plus ſûre caution... Je l'entens. Tenez-vous là cachés quelque part, pour revenir, & nous laiſſez commencer, Marton & moi.

SCENE X.

LE BARON, PASQUIN, MARTON.

LE BARON *un peu gai.*

AH! parbleu, Monſieur Diamantin! Monſieur Diamantin!

PASQUIN.

Eh bien, Monſieur?

LE BARON.

J'ai bien arroſé la bile rouge.

MARTON.

Ah! Monſieur, vous voilà parfaitement bien. . . Tenez, voilà votre bague, que Monſieur m'a dit de vous rendre.

LE BARON.

Ma bague? & je ne lui ai pas encore donné les cent louis.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, vous me les avez donnés.

LE BARON.

Comment? je vous ai donné, moi, les cent louis promis?

PASQUIN.

Oüi, Monſieur.

LE BARON.

Oh, oh, diable m'emporte ſi je m'en ſouviens.

PASQUIN.

Je ſuis homme d'honneur, Monſieur, je ſuis payé.

MARTON.

Pourquoi vous le diroit-il? reprenez votre bague.

Il la reprend.

LE BARON.

En effet. . . . Parbleu, pourtant, plus j'y rêve, & moins. . . .

PASQUIN.

Cela ne me ſurprend pas, Monſieur.

LE BARON.

Comment?

PASQUIN.

C'eſt un effet de la potion que vous avez priſe.

MARTON.

De la potion?

Le Baron rêve.

PASQUIN.

Oüi, Marton. Il y a dans cette potion-là une certaine drogue, qui fait que l'on oublie entierement tout ce que l'on a fait; on ne s'en ſouvient que quelque tems après.

MARTON.

C'eſt une choſe admirable, que les ouvrages de la Chine.

LE BARON.

Oüais! il me ſemble pourtant. ... Mais, mais, mais, palaſanbleu, puiſqu'il le dit, il faut bien que cela ſoit. Voilà une plaiſante potion!

MARTON.

Oüi, Monſieur, qui fait que l'on paye ſes dettes ſans s'en appercevoir.

LE BARON.

Je ſçai pourtant le compte de mon argent: où ai-je pris celui que je vous ai donné?

PASQUIN.

Si vous voulez, Monſieur, vous ne m'aurez pas payé: que m'importe? redonnez la bague.

LE BARON.

Non, non, non, je ne dis pas cela: mais d'où l'ai-je pris cet argent?

PASQUIN.

Un homme ne vous eſt-il pas venu payer certaine dette que vous ne ſçaviez pas? Il y avoit cent louis, vous me les avez donnés; les voilà encore.

LE BARON.

Oh! la drôle de potion!

MARTON.

Tout proſpére chez vous, depuis que vous avez chaſſé Monſieur de Romarin.

LE BARON.

J'ai chaſſé, moi, Monſieur de Romarin?

MARTON.

Vraiment, oüi; demandez s'il eſt au logis. Le Commiſſaire ne vous eſt-il pas venu faire des plaintes de lui? ne vous en ſouvient-il pas?

LE BARON, *après avoir rêvé.*

Non, parbleu.

MARTON.

Bon! & ſi on ne l'avoit fait ſauver, il étoit pendu. Vous avez mis là les piéces fauſſes qu'on lui a

trouvées. Tenez, les voilà encore.

Elle lui met, & retire de sa poche ce qu'elle dit.

LE BARON.

En effet.... Oüais!... il faut donc, Monsieur, que ce soit la potion.

PASQUIN.

C'est cela même. Vous vous souviendrez demain de tout cela.

LE BARON.

Voilà, encore un coup, une drôle de potion!... Marton, ne lui aurois-je pas aussi donné, sans m'en appercevoir, de l'argent que quelqu'un m'eût apporté?

MARTON.

Oh! non, Monsieur.

LE BARON.

Pa, pa, passe pour le reste.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, MARIANE, ERASTE, LE BARON, PASQUIN, MARTON.

ARISTE.

MOn frere, je viens vous dire que, suivant l'ordre que vous m'avez donné....

LE BARON.

Quel ordre?

ARISTE *faisant le surpris.*

Ah! ah!

LE BARON.

Oüi, quel ordre. Monsieur vous dira que je ne puis pas à présent m'en souvenir. Quel ordre, dites?

ARISTE.

Eh ! de faire tout préparer.

LE BARON.

Quoi, préparer ?

ARISTE.

Que veut dire ceci ?

LE BARON.

On vous le dira. Quoi, préparer ?

ARISTE.

Eh ! ce qu'il faut pour leurs nôces !

LE BARON.

La peste ! *à Pasquin.* Voici encore de la potion.

PASQUIN.

Justement.

MARTON.

Est-ce que vous auriez aussi oublié, Monsieur, que vous m'avez envoyé, moi, querir le Notaire ?

LE BARON.

Ah ! ah ! le Notaire ?

MARTON.

Vraiment, oüi, Monsieur, le Notaire. Il a dressé leur contrat, vous l'avez dicté vous-même ; ne vous en souvient-il plus ?

LE BARON *après avoir rêvé, se tourne vers Pasquin.*

La potion.

PASQUIN.

Oüi, Monsieur.

LE BARON.

Eh !... l'ai-je signé ?

MARTON.

Vous avez dit, Monsieur, qu'il falloit le faire en présence des parens.

LE BARON.

Cela est dans l'ordre. Et les parens, m'ont-ils vû ?

MARTON.

Bon ! ils vous ont complimenté.

LE BARON.

Oüais ! voilà qui est admirable ! Et que leur ai-je répondu ?

MARTON.

Que vous étiez guéri, & que vous étiez charmé de ce mariage.

LE BARON.

Moi?

PASQUIN.

Oüi, oüi; j'y étois présent, Monsieur, & même vous avez fait sur cela un fort beau discours, que tout le monde a admiré.

LE BARON.

Parbleu, cela est trop plaisant! Et vous ai-je invité à leurs nôces?

PASQUIN.

Vous m'avez fait, Monsieur, cet honneur-là.

LE BARON.

J'en suis vraiment ravi. Allons donc finir cette affaire-là tous ensemble; & souvenez-vous de me faire prendre de cette potion-là, quand il faudra payer la dot.

Fin du dernier Acte.

PATELIN,

COMÉDIE,

COMPOSÉE

EN TROIS ACTES,

AVEC

UN PROLOGUE,

ET TROIS INTERMEDES,

MESLÉS DE DÉCLAMATIONS;

DE CHANTS, ET DE DANSES;

Et représentée pour la premiere fois sans Prologue & sans Intermédes, le 4 Juin 1706.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

J'Ai tiré le ſujet de cette Comédie d'une ancienne Piéce Comique, intitulée : Les *Tromperies, Fineſſes, & Subtilités de Me. Pierre Patelin, Avocat à Paris*, imprimée à Roüen, chez Jacques Cailloüé en 1656, ſur la copie de l'an 1560.

Voici ce que dit de cette Piéce M. Paſquier dans ſes Recherches de la France, chap. 55, liv. 7. " Ne vous ſouvient-il point de la réponſe que fit Virgile à ceux qui lui improperoient l'étude qu'il employoit en la lecture d'Ennius, quand il leur dit, qu'en ce faiſant, il avoit appris à tirer l'or d'un fumier ? Le ſemblable m'eſt arrivé n'a gueres aux champs, où étant deſtitué de compagnie, j'ai trouvé, ſans y penſer, la farce de Me. Pierre Patelin, que je lus & relus avec tel contentement, que j'oppoſe maintenant cet échantillon à toutes les Comédies Grecques, Latines, & Italiennes. " Puis après avoir donné le ſujet de cette Piéce, & en avoir rapporté quelques-uns des meilleurs endroits, il continuë ainſi : " Ne penſez pas que, par une opinion particuliere, je ſoye le ſeul auquel ait

„ plû ce petit Ouvrage ; car au contraire, nos „ ancêtres trouvérent ce Maîrre Pierre Patelin avoir si bien représenté le personnage, „ pour lequel il étoit introduit, qu'ils mirent „ en usage ce mot *Patelin*, pour signifier celui, qui par beaux semblants enjauloit ; & „ de lui, firent un *Patelineur* & *Patelinage* „ pour même sujet. Et quand il advient qu'en „ communs devis, quelqu'un extravage de son „ premier propos, celui qui le veut remettre „ sur ses premieres brisées, lui dit : *Revenez* „ *à vos moutons*, & autres proverbes que nous „ avons puisés de la fontaine de Patelin.

„ Davantage, (dit-il dans le même chap.) „ je recueille quelques ancienneté, qui ne doivent pas être négligées ; car quand vous „ voyez le Drapier vendre ses six aulnes de „ drap neuf francs, & qu'à l'instant même, il „ dit que ce sont six écus, il faut nécessairement conclure, qu'en ce tems-là, l'écu „ ne valoit que trente sols. Mais comme accorderons-nous les passages ? en ce que, en tous „ les endroits où il est parlé du prix de chaque „ aulne, il n'est parlé que de vingt-quatre sols ; „ qui n'est pas somme suffisante pour faire revenir les six aulnes à neuf francs, ains à sept „ livres quatre sols seulement. C'est encore une „ autre ancienneté digne d'être considérée, qui „ nous enseigne qu'en la Ville de Paris, où „ cette farce fut faite, & par avanture représentée sur l'échaffault, quand on parloit du

„ sol simplement, on l'entendoit *parisi*, quinze „ deniers tournois, (car ainsi étoit-il de notre „ Ville de Paris) & à tant que les vingt-„ quatre sols faisoient les trente sols tour-„ nois. „

L'estime que M. Pasquier fait de cette Comédie, est ce qui me l'a fait faire, ou pour mieux dire, ce qui me l'a fait travailler, & mettre dans le langage d'aujourd'hui. Je ne suis pas cependant tout-à-fait de l'avis de M. Pasquier; mais il est vrai que cette Piéce est un fumier, dont on peut tirer de l'or: je ne sçai pas si je l'ai fait, mais je sçai bien que je me suis extrémement diverti en y travaillant. J'en ai conservé, autant que j'ai pû, les jeux de Théâtre que j'y ai trouvés, en les intéressant dans une seule action qu'il m'a fallu inventer, afin de garder à peu près les régles qu'on observe aujourd'hui, & qu'on ne connoissoit guéres en France, au tems où cette Piéce fut faite, ce qui m'a obligé d'y ajouter les Personnages de Valére, d'Henriette, & de Colette, & d'en changer entierement l'économie & le dénouëment.

Cette Comédie avoit été faite en l'année 1700, pour être représentée devant le Roi, par les principaux Seigneurs de la Cour, dans l'appartement de Madame de Maintenon; mais la guerre qui survint à l'occasion de la mort du Roi d'Espagne, en empêcha l'exécution, & six ans après elle fut joüée sur le Théâtre

François, sans Prologue, & sans Intermédes, par les soins de M. Palaprat, comme les autres Piéces de Théâtre que j'avois composées en differens tems *

* *Voyez l'Avertissement qui est à la tête du premier Volume.*

REMARQUES HISTORIQUES.

Par les Remarques de M. Pasquier, que M. de Brueys a inserées dans sa Préface, on peut conclure que la Farce originale de Pierre Patelin Avocat, a été faite à Paris vers l'an 1470, puisque le Blanc, dans son Traité des Monnoyes, observe que les écus d'or vieux, ou à la Couronne, haussérent de prix en 1473, & furent mis à trente sols.

Cette Farce fut imprimée pour la premiere fois à Paris, chez Simon Vostre, in-8° sans date. Peu de tems après, il en parut une traduction Latine, faite par *Reuchlin*, sous le nom *d'Alexander Connibertus*. Comme cette édition étoit pleine de fautes, le neveu du Traducteur en publia une seconde Gothique, en petit in-12. sur velin, imprimée chez Guillaume Eustache, avec Privilége de Louis XII. daté du 6 Septembre 1512. Simon Colinet la réimprima in 8°. en 1543. (Voyez les notes de Duchat sur Rabelais, liv. 1, ch. 20.) & en 1723, Urbain Coustelier en donna une édition exacte & faite avec soin, à laquelle il joignit le Testament de Patelin. Jacques Guerin promet incessamment une nouvelle édition de cette Piece ancienne, avec des changemens & des augmentations considérables.

Les différentes éditions ou traductions qu'on a faites du Patelin, peuvent faire présumer avec raison qu'il a eu un grand succès dans son origine, & qu'il a conservé long-tems l'estime qu'il s'étoit acquise. En effet, on trouve dans cette Comédie le simple, le naturel, & le comique, né du fond de l'action, ou de la situation, & non du mot; il ne paroît pas que l'original ait dégénéré

dans la copie de M. de Brueys; si cependant l'on peut appeller copie un Ouvrage, dont le fond, à la vérité, n'appartient pas à son Auteur; mais que neanmoins cet Auteur a sçu travailler avec tant d'art, soit dans la conduite, soit dans les détails, qu'il lui a donné l'air d'originalité, & la grace de la nouveauté. M. de Brueys n'a conservé de l'ancien Patelin, que les principales Scenes de l'Avocat, & de Guillaume; parce que ce sont des Scenes prises dans la nature, & qui ne peuvent jamais rien perdre de leur mérite. Quant au fond, comme la nature ne change point, les vrais mouvemens ne cessent point d'être les mêmes; & quelques anciens qu'ils soient, ils sont toujours bons à présenter aux hommes; ainsi ce n'est plus pour celui qui se charge de les remettre au jour, qu'une affaire de stile, mais qui cependant ne diminuë rien du génie qu'il faut avoir pour réussir dans ce genre d'Ouvrage.

Personne, je crois, ne fera le reproche à Moliere d'avoir emprunté de Plaute le sujet d'Amphitrion, celui du Festin de Pierre de Calderon, & d'avoir pris dans les anciennes Farces Italiennes une partie de ses Sujets & de ses Scenes comiques; dès que l'on conviendra qu'il est devenu original dans la façon dont il a traité ce qu'il a emprunté d'autrui, on ne pourra lui refuser la justice & les louanges qu'il mérite. Qu'importe, après tout, que ce qu'on nous présente sur le Théâtre soit original ou non, pourvû qu'il en ait le caractere? & ne vaudroit-il pas mieux reprendre de bons Sujets oubliés depuis un ou deux siécles, que d'en imaginer de nouveaux, en courant le risque de la réussite? Il est vrai que ces anciens Sujets ne demandent ni saillies d'esprit, ni bons mots, ni équivoques; mais y auroit-il grand mal de ramener sur le Théâtre la franchise & le naturel de Guillaume, de Chrisaldes, & le beau simple d'Harpagon, d'Arnolphe & de Sganarelle? On objectera peut-être que le fond de ces anciennes Piéces n'est pas noble, & souvent même dans le bas; mais il est aisé de répondre à cela, que si ce même fond produit des situations vraies, naturelles, & comiques, il n'est pas

difficile de l'ânoblir, & de le rendre convenable aux mœurs du tems où l'on écrit. D'ailleurs, une action Théâtrale ne doit-elle se passer qu'entre des petits Maîtres, des Financiers, ou des Coquettes du grand monde? & ne peut-on, à l'exemple de Moliere, mettre sur la Scene les Bourgeois, & les gens du tiers Etat? Ils ont leurs ridicules; mais avec cette différence, que les ridicules des Bourgeois sont vrais, & dans la nature; & que ceux des petits Maîtres ne sont, en quelque façon, que des contorsions ou des afféteries. Le succès qu'a eu le Patelin moderne, & le plaisir qu'il fait encore aujourd'hui dans ses représentations, est une preuve que l'action bourgeoise seroit susceptible sur le Théâtre, d'autant, ou peut-être de plus de comique que l'action noble; si depuis trente ans les mœurs n'avoient pas changé, & si le Bourgeois, qui rougit aujourd'hui de l'être, n'avoit adopté les façons de penser & d'agir des gens de qualité, & n'avoit mis le naturel & la simplicité des mœurs de nos peres, au rang de leurs pourpoints & de leurs ringraves.

NOMS DES ACTEURS
Du Prologue de la Comédie de Patelin.

THALIE.

MERCURE.

APOLLON.

VULCAIN.

MINOS.

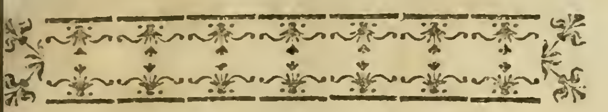
PLUTON.

PREMIERE GRACE.

DEUXIE'ME GRACE.

TROISIE'ME GRACE.

CHŒUR DES DIEUX.



PROLOGUE DE LA COMÉDIE DE PATELIN.

Le Théâtre représente l'Olimpe : Mercure, le Messager de Jupiter, assemble tous les Dieux.

MERCURE.

DIVINITE'S de la Terre & des Cieux,
Que de toutes parts on s'avance ?
Accourez tous : le Souverain des Dieux
Nous honore de sa présence ;
Hâtez-vous, hâtez-vous de paroître à ses yeux ?

CHOEUR DES DIEUX.

Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ses yeux.

UN DES DIEUX.

Dans ce jour de réjouissance,
De son auguste présence
Il daigne honorer ces lieux ;
Que l'on chante, que l'on danse.

CHOEUR DES DIEUX.

Que l'on chante, que l'on danse ;
Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ses yeux.

UN DES DIEUX.

C'est ici, qu'éloigné des travaux glorieux,
Qui lassent quelquefois la suprême Puissance,
Il se plaît à goûter le charme précieux
Des tranquilles plaisirs que donne l'Innocence.

CHOEUR DES DIEUX.

Que l'on chante, que l'on danse;
Hatons-nous, hâtons-nous de paroître à ses yeux.

Ici les Dieux & les Déesses témoignent par leurs danses la joie de paroître aux yeux de Jupiter.

MERCURE. (*Récit de chant.*)

Laissons aux Filles de Mémoire
Le soin d'éterniser la gloire;
Et puisqu'il nous paroît daigner y consentir,
Avec le secours de Thalie,
Par quelque heureuse saillie,
Tâchons de le divertir.

THALIE. (*Récit sans chanter.*)

Lorsqu'il prenoit plaisir à mes jeux innocens,
La Scene, pour lui plaire, enfantoit des miracles;
Depuis que de sa vûë il prive mes Spectacles,
Ils sont devenus languissans:
Pour lui j'avois pris soin de former un Moliere;
Mais il n'est plus, c'est vous en dire assez.
Tâchons donc de trouver dans les siécles passés,
Pour les jeux d'aujourd'hui quelque heureuse matiere.
Dans la galante Cour d'un Monarque François,
Jadis certain Auteur fit un comique ouvrage,
D'où nous vient le Patelinage;
C'est le sujet dont je fais choix.

UN DES DIEUX. (*Récit de chant.*)

Du fameux Patelin renouvellons l'histoire;
La France lui donna le jour;
Montrons, montrons aujourd'hui par quel tour
Jusqu'à nous de ce fourbe a passé la mémoire.

CHOEUR DES DIEUX.

Montrons, montrons aujourd'hui par quel tour

Jusqu'à nous de ce fourbe a passé la mémoire.

THALIE. (*Cette Scene se déclame sans chanter.*)

Vous tous, que Jupiter comble de ses bienfaits,
Et qui ne cherchez qu'à lui plaire;
Allez vous travestir, prenez l'air & les traits
De ceux dont vous devez prendre le caractere:
(*à Mercure.*) Vous, faites Patelin.

MERCURE.

Moi, Muse? nous verrons!

THALIE.

Oüi, je vois que c'est votre affaire,
Vous êtes le Dieu des larrons,
Vous ne sortirez pas de votre caractere;
(*à Apollon.*) Vous, Apollon, vous serez Agnelet.

APOLLON.

Un Berger, moi?

THALIE.

Point de défaite;
Ne l'avez-vous pas déja fait
En gardant les troupeaux d'Admette?
Sur qui puis-je jetter les yeux,
Pour d'un Marchand dupé représenter le rôle?
Ah! c'est à vous, Vulcain, qu'il conviendra le mieux.

VULCAIN.

Un Dieu Marchand?

THALIE.

Eh! oüi, sur ma parole
Il vous convient, en vérité!
J'ai besoin d'une dupe, & vous l'avez été.
Il me faudroit un Juge de Village:
A vous le dé, grave Minos.

MINOS.

Mais, Muse, vous n'êtes pas sage,
Et vous osez mal à propos
Du Juge des Enfers faire un Juge de Bale.
Voulez-vous que je me ravale
A juger un procès qui n'est que fiction,
Et d'un Poëte oisif l'imagination?

THALIE.

D'un Poëte ? Minos, eſt-ce vous faire injure ?
Ne leur devez-vous pas cela ?
Et de qui tenez-vous, que de ces Meſſieurs-là,
L'infernale Magiſtrature ?
Il me reſte à donner un rôle ſeulement....
Pluton veut-il faire l'amant ?

PLUTON.

Ah ! diſpenſez-m'en, je vous prie,
J'en crains encore le danger ;
Pour l'avoir fait une fois dans ma vie,
Une mere faillit à me dévilager.

THALIE.

Quoi, ce n'eſt que cela ? prenez, prenez ce rôle,
Il n'eſt plus de mere ſi folle.

MERCURE.

Thalie enfin le veut ; finiſſons ces débats :
Pour plaire à Jupiter que ne feroit on pas ?
Sa bonté nous y ſollicite.
Nous avons vû plus d'une fois,
Que de nos différens emplois
Si quelqu'un foiblement s'acquitte,
Celui dont nous ſuivons les Loix,
Se contente du zéle au défaut du mérite ;
Mais de vos jeux, Muſe, que dira-t-on ?
Eh ! quoi, pas une ſeule Actrice ?

THALIE.

Vous aurez pour femme Euridice,
Je ſçai qu'elle a ſuivi Pluton :
Pour femme de Théâtre, au moins, autrement non ;
Car prenez garde à ſon époux fidelle.
Il ne manquera pas, par ſes chants merveilleux,
De la venir réclamer en ces lieux,
Il ne ſçauroit vivre ſans elle :
J'ai deux rôles encor, celui de Henriette
Sera pour la belle Cypris.
Et pour repréſenter Colette,
Je vais ravir une Nymphe folette,
Pour qui le Dieu Pan eſt épris.

De ce Dieu, cependant, je crains la jalousie;
Les Faunes, les Silvains venans à son secours,
Pourroient bien de nos jeux interrompre le cours:
En tout cas de leurs chants la douce mélodie,
Leurs danses, leurs concerts, pour servir ses amours,
Feront un Intermède à notre Comédie.
Voilà tous mes rôles donnés,
Et j'en ai fait, je pense, assez bien le partage.
Ce n'est pas encor tout. . . Ces murs sont trop ornés,
Pour le lieu de la Scene il me faut un Village:
Muse, sçavante en l'art des bâtimens,
Changez cette superbe & riche architecture,
En une champêtre structure,
Pour assortir mes divertissemens;
Et vous, Hébé, Déesse du bel âge,
Aux Graces qui suivent vos pas
Faites embellir cet ouvrage,
Il ne manquera point d'appas.
Moi, je vais cependant, pour la Piéce attenduë,
Faire préparer mes Acteurs.
Quoi! vous craignez les Spectateurs,
Et n'osez, travestis, vous montrer à leur vûë?
Quand il faut divertir le plus puissant des Dieux,
On peut paroître sur la Scene;
Quelque figure qu'on y prenne,
Tout personnage est glorieux.

Les Dieux & les Déesses qui doivent se travestir, se rendent à cette raison, & suivent Thalie. Cependant l'Olimpe se change en un Village, tandis que la Déesse Hébé danse & invite les Graces qui l'accompagnent à parer la Scene: ce qu'elles font en plaçant des vases de fleurs en différens endroits, en dansant & en chantant.

UNE GRACE.

A cette Scene rustique

Donnons tous nos ornemens;
L'éclat le plus magnifique
Ne vaut pas nos agrémens.

(*On danse.*)

UNE AUTRE GRACE.

Toujours, quoi qu'on veuille faire,
C'est à nous qu'on a recours;
Sans nous on ne sçauroit plaire,
Avec nous on plaît toujours.

(*On danse.*)

UNE AUTRE GRACE.

Venez, charmante Thalie,
Vos Acteurs peuvent sortir:
Votre Scene est embellie;
Venez, venez nous divertir.

Les Graces répétent en Chœur les deux derniers Vers.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

PATELIN, Avocat.

Madame PATELIN, Femme de l'Avocat.

HENRIETTE, Fille de Patelin.

GUILLAUME, Drapier.

VALERE, Fils de Guillaume, & Amant d'Henriette.

COLETTE, Servante de Patelin, & fiancée à Agnelet.

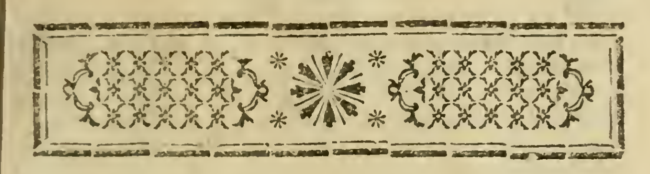
AGNELET, Berger de Guillaume, Amant de Colette.

BARTOLIN, Juge du Village.

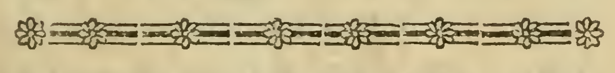
UN PAYSAN.

DEUX RECORDS.

La Scene est dans un Village près de Paris.



L'AVOCAT PATELIN, COMÉDIE EN TROIS ACTES.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. PATELIN *seul.*

CELA est résolu, il faut aujourd'hui même, quoique je n'aye pas le sol, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raison de le dire, il vaudroit autant être ladre, que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendroit pour un Avocat ? Ne diroit-on pas plûtôt que je serois un Magister de ce Bourg ? Depuis quinze jours j'ai quitté le Village où je demeurois, pour venir m'é-

tablir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires, elles vont de mal en pis. J'ai de ce côté-là pour voisin mon compere le Juge du lieu, pas un pauvre petit procès : de cet autre côté un riche Marchand Drapier ; pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah ! pauvre Patelin! pauvre Patelin! Comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille? Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé? Il faut bien par force avoir recours à l'industrie. . . . Oüi, tâchons adroitement à nous procurer à crédit un bon habit de drap, dans la boutique de Monsieur Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille. . . .

SCENE II.

Mr. PATELIN, Me. PATELIN, COLETTE.

Mr. PATELIN.

MAis voilà ma femme & sa servante, qui causent ensemble sur ma friperie ; écoutons sans nous montrer.

Me. PATELIN.

Oh, çà, Colette, je n'ai point voulu te parler au logis, de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

Mr. PATELIN.

L'y voilà.

Me. PATELIN.

Je veux que tu me dises, où ma fille peut avoir de quoi aller aussi proprement qu'elle va.

COLETTE.

Eh! c'est, Madame, que Monsieur votre époux lui donne. . . .

Me. PATELIN.

Mon époux ! il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

Mr. PATELIN.

Il est vrai.

Me. PATELIN.

Je te chasserai ; & tu ne te marieras point avec Agnelet ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste ! Madame, il faut vous la dire : Valere le fils unique de Monsieur Guillaume, ce riche Marchand Drapier, qui demeure là, est amoureux de Mademoiselle Henriette, & il lui fait des présens de tems en tems.

Mr. PATELIN.

Ma fille puise donc dans la boutique où j'ai dessein d'aller.

Me. PATELIN.

Mais, où prend Valere de quoi faire ces présens ? son pere est un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh ! Madame. quand les peres ne donnent rien aux enfans, les enfans les volent, cela est dans l'ordre ; & Valere fait comme les autres, c'est la régle.

Me. PATELIN.

Mais, que ne fait-il demander ma fille en mariage ?

COLETTE.

Il l'auroit fait aussi ; mais il craint que son pere n'y veuille pas consentir, à cause, ne vous déplaise, que notre Monsieur va toujours mal vêtu ; cela fait mal juger de ses affaires.

Mr. PATELIN.

C'est à quoi je vais donner ordre.

Me. PATELIN.

J'entens quelqu'un, retire-toi Ah ! te voilà !

Mr. PATELIN.

Oüi.

Me. PATELIN.

Comme te voilà vêtu !

Mr. PATELIN.

C'est que ... je ... je ne suis pas glorieux.

Me. PATELIN.

C'est que tu es un gueux ; & je viens d'apprendre que ta gueuserie rebute tous les partis qui se présentent pour notre fille.

Mr. PATELIN.

Vous avez raison ; le monde juge des gens par les habits ; j'avouë que ceux que je porte font tort à Henriette, & j'ai fait dessein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

Me. PATELIN.

Toi, proprement ! & avec quoi ?

Mr. PATELIN.

Ne t'en mets pas en peine. Adieu.

Me. PATELIN.

Et où allez-vous, s'il vous plaît ?

Mr. PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

Me. PATELIN.

Sans avoir un sol, acheter un habit ?

Mr. PATELIN.

Oüi, de quelle couleur me conseilles-tu de le prendre : gris de fer, ou gris de more.

Me. PATELIN.

Hé ! prens-le comme tu pourras, si tu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner ; je vais parler à Henriette, je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent gueres.

Mr. PATELIN.

Si l'on me demande, je serai ici à la boutique de notre voisin.

SCENE III.

Mr. PATELIN *seul.*

Elle n'est pas encore fermée.... Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe : outre qu'elle cachera mes guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à Monsieur Guillaume pour venir à bout de mon dessein. . . . Le voilà avec son fils, allons nous mettre *in habitu*, & revenons promptement.

SCENE IV.

Mr. GUILLAUME, VALERE.

Mr. GUILLAUME.

ON commence à ne voir gueres clair dans la boutique : exposons ceci un peu plus à la vûë des passans.... Oh ! çà, Valere, je t'avois dit de me chercher un Berger pour garder le troupeau, dont la laine sert à faire mes draps.

VALERE.

Est-ce, mon pere, que vous n'êtes pas content d'Agnelet ?

Mr. GUILLAUME.

Non, car il me vole ; & je te soupçonne d'y avoir part.

VALERE.

Moi ?

Mr. GUILLAUME.

Oüi, toi. J'ai sçû que tu es amoureux de je ne sçai quelle fille d'ici près, & que tu lui fais des présens ; & je sçai que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la sert : tout cela fait que je te soupçonne.

VALERE *à part*

Qui diantre nous a découverts ? ... *haut.* Je vous assure, mon pere, qu'Agnelet nous sert très-fidélement.

Mr. GUILLAUME.

Oüi, toi ; mais non pas moi : car depuis un mois qu'il a quitté le Fermier avec qui il demeuroit, pour entrer en mon service, il me manque six-vingt moutons, & il n'est pas possible qu'en si peu de tems il en soit mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALERE.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

Mr. GUILLAUME.

Oüi, avec des Médecins; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs, cet Agnelet fait le nigaut; mais c'est un niais, & le plus rusé coquin.... Enfin je l'ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton. Je l'ai battu, & je l'ai fait ajourner devant Monsieur le Juge: cependant avant que de pousser plus loin l'affaire, j'ai voulu sçavoir si tu n'avois point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALERE.

Ah! mon pere, j'ai trop de respect pour vos moutons.

Mr. GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en Justice; mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de compte: approche cette chaise; c'est assez; laisse-moi Si un Sergent que j'ai envoyé querir, me demande, fais-moi appeller. Je resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALERE *à part.*

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon pere, pour s'accommoder avec lui.

SCENE V.

Mr. PATELIN, Mr. GUILLAUME.

Mr. PATELIN.

Bon. Le voilà seul: approchons.

Mr. GUILLAUME.

Compte du troupeau, &c. Six cens bêtes, &c.

Mr. PATELIN *à part.*

Voilà une piéce de drap qui feroit bien mon affaire! Serviteur, Monsieur.

Mr. GUILLAUME.

Est-ce le Sergent que j'ai envoyé querir? qu'il attende.

Mr PATELIN.

Non, Monſieur, ſi ſuis....

Mr. GUILLAUME.

Une robe? le Procureur dont... Serviteur.

Mr. PATELIN.

Non, Monſieur, j'ai l'honneur d'être Avocat.

Mr. GUILLAUME.

Je n'ai pas beſoin d'Avocat: je ſuis votre ſerviteur.

Mr. PATELIN.

Mon nom, Monſieur, ne vous eſt, ſans doute, pas inconnu: je ſuis Patelin, l'Avocat.

Mr. GUILLAUME.

Je ne vous connois point, Monſieur.

Mr. PATELIN *à part.*

Il faut ſe faire connoître ... *haut.* J'ai trouvé, Monſieur, dans les mémoires de feu mon pere, une dette qui n'a pas été payée, &....

Mr. GUILLAUME.

Ce ne ſont pas mes affaires; je ne dois rien.

Mr. PATELIN.

Non, Monſieur; c'eſt au contraire feu mon pere qui devoit au vôtre trois cens écus; & comme je ſuis homme d'honneur, je viens vous payer....

Mr. GUILLAUME.

Me payer? attendez, Monſieur, s'il vous plaît, je me remets un peu votre nom. Oüi, je connois depuis longtems votre famille. Vous demeuriez au Village ici près: nous nous ſommes connus autrefois. Je vous demande excuſe; je ſuis votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. Aſſeyez-vous là, je vous prie, aſſeyez-vous là.

Mr. PATELIN.

Monſieur....

Mr. GUILLAUME.

Monſieur.

Mr. PATELIN.

Si tous ceux qui me doivent, étoient auſſi exacts que moi à payer leurs dettes, je ſerois beaucoup plus riche que je ne ſuis; mais je ne ſçai point retenir le bien d'autrui.

Mr. GUILLAUME.

C'eſt pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens ſçavent fort bien faire.

Mr. PATELIN.

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête homme eſt de bien payer ſes dettes ; & je viens ſçavoir quand vous ſerez de commodité de recevoir vos trois cens écus.

Mr. GUILLAUME.

Tout-à-l'heure.

Mr. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt, & bien compté ; mais il faut vous donner le tems de faire dreſſer une quittance pardevant Notaire. Ce ſont des charges d'une ſucceſſion qui regarde ma fille Henriette, & j'en dois rendre un compte en forme.

Mr. GUILLAUME.

Cela eſt juſte. Hé bien, demain matin, à cinq heures.

Mr. PATELIN.

A cinq heures, ſoit. J'ai peut-être mal pris mon tems, Monſieur Guillaume, je crains de vous détourner.

Mr. GUILLAUME.

Point du tout, je ne ſuis que trop de loiſir : on ne vend rien.

Mr. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous ſeul, que tous les négocians de ce lieu.

Mr. GUILLAUME.

C'eſt que je travaille beaucoup.

Mr. PATELIN

C'eſt que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays. . . . Voilà un aſſez beau drap.

Mr. GUILLAUME.

Fort beau !

Mr. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence...

Mr. GUILLAUME.

Oh ! Monſieur !

Mr. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse !

Mr. GUILLAUME.

Oh ! oh ! Monsieur !

Mr. PATELIN.

Des manieres nobles & franches, qui gagnent le cœur de tout le monde.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! point, Monsieur !

Mr. PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaisir à la vûë.

Mr. GUILLAUME.

Je le crois : c'est couleur de maron

Mr. PATELIN.

De maron, que cela est beau ! Gage, Monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là ?

Mr. GUILLAUME.

Oüi, oüi, avec mon Teinturier.

Mr. PATELIN.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là, que dans toutes celles du Village.

Mr. GUILLAUME.

Ah, ah, ah.

Mr. PATELIN.

Cette laine me paroît assez bien conditionnée.

Mr GUILLAUME.

C'est pure laine d'Angleterre.

Mr. PATELIN.

Je l'ai crû. . . . A propos d'Angleterre, il me semble, Monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble.

Mr. GUILLAUME.

Chez Monsieur Nicodeme ?

Mr. PATELIN.

Justement. Vous étiez beau comme l'amour.

Mr. GUILLAUME.

Je l'ai oüi dire à ma mere.

Mr. PATELIN.

Et vous apreniez tout ce qu'on vouloit.

Mr. GUILLAUME.

A dix-huit ans je sçavois lire & écrire.

Mr. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous soyez appliqué aux grandes choses · sçavez-vous bien, Monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat?

Mr. GUILLAUME.

Comme un autre....

Mr. PATELIN.

Tenez, j'avois justement dans l'esprit une couleur de drap, comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit: je songe que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cens écus, je prendrai peut-être de ce drap.

Mr GUILLAUME.

Je vous le garderai.

Mr. PATELIN *à part.*

Le garderai, ce n'est pas là mon compte. *haut.* Pour racheter une rente, j'avois mis à part ce matin douze cens livres, où je ne voulois pas toucher; mais je vois bien, Monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

Mr. GUILLAUME.

Ne laissez pas de racheter votre rente, vous aurez toujours de mon drap.

Mr. PATELIN.

Je le sçai bien; mais je n'aime point à prendre à crédit ... Que je prens de plaisir à vous voir frais & gaillard! Quel air de santé & de longue vie!

Mr. GUILLAUME.

Je me porte bien.

Mr. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap; afin qu'avec vos trois cens écus j'apporte aussi de quoi le payer.

Mr. GUILLAUME.

Il vous en faudra..... Vous voulez, sans doute, l'habit complet?

Mr. PATELIN.

Oüi, très-complet, juste-au-corps, culotte & veste, doublés de même; & le tout bien long & bien large.

Mr. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra.... Oüi.... six aulnes.... voulez-vous que je les coupe en attendant ?

Mr. PATELIN.

En attendant.... Non, Monsieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main : c'est ma methode.

Mr. GUILLAUME.

Elle est fort bonne .. *à part*. Voici un homme très-exact:

Mr. PATELIN.

Vous souvient-il, Monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupames ensemble à l'écu de France ?

Mr. GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fete du Village.

Mr. PATELIN.

Justement ; nous raisonnames à la fin du repas sur les affaires du tems ; que je vous oüis dire de belles choses !

Mr. GUILLAUME.

Vous vous en souvenez.

Mr. PATELIN.

Si je m'en souviens ? Vous predites dèslors tout ce que nous avons vû depuis dans Nostradamus.

Mr. GUILLAUME.

Je vois les choses de loin.

Mr. PATELIN.

Combien, Monsieur Guillaume, me ferez-vous payer l'aulne de ce drap ?

Mr. GUILLAUME *voyant la marque*.

Voyons ; un autre en payeroit, ma foi, six écus ; mais allons... je vous le baillerai à cinq écus.

Mr. PATELIN *a part*.

Le Juif.... *haut*. Cela est trop honnête, six fois cinq écus, ce sera justement....

Mr GUILLAUME.

Trente écus.

Mr. PATELIN.

Oüi, trente écus : le compte est bon.... Parbleu, pour renouveller connoissance, il faut que nous mangions demain à dîner une oye, dont un Plaideur m'a fait présent.

Mr. GUILLAUME.

Une oye; je les aime fort.

Mr. PATELIN.

Tant mieux : touchez là; à demain à dîner; ma femme les apprête à miracle; par ma foi il me tarde qu'elle me voye sur le corps un habit de ce drap; croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à dîner?

Mr. GUILLAUME.

Si vous ne donnez du tems au Tailleur, il vous le gâtera.

Mr. PATELIN.

Ce seroit grand dommage!

Mr. GUILLAUME.

Faites mieux : vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt.

Mr. PATELIN.

Sans cela je n'y songerois pas.

Mr. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons; il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

Mr. PATELIN *prend le drap.*

Cela est heureux.

Mr. GUILLAUME.

Attendez. Il faut auparavant que je l'aulne en votre présence.

Mr. PATELIN.

Bon, est-ce que je ne me fie pas à vous?

Mr. GUILLAUME.

Donnez, donnez, je vais le faire porter, & vous m'envoyerez par le retour....

Mr. PATELIN.

Le retour.... Non, non, ne détournez pas vos gens, je n'ai que deux pas à faire d'ici chez nous.... Comme vous dites, le Tailleur aura plus de tems.

Mr. GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

Mr. PATELIN.

Hé ! point, point. Je ne ſuis pas glorieux ; il eſt preſque nuit, & ſous ma robe, on prendra ceci pour un ſac de procès.

Mr. GUILLAUME.

Mais, Monſieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me....

Mr. PATELIN.

Eh! point de façon, vous dis-je.... à cinq heures préciſes trois cens trente écus, & l'oye à dîner Oh ! çà, il ſe fait tard : adieu, mon cher voiſin, ſerviteur...., eh ! ſerviteur.

Mr. GUILLAUME.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur. Il s'en va, parbleu, avec mon drap ; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez lui, & il me payera, il me payera.

SCENE VI.

Mr. GUILLAUME *ſeul.*

VOilà, parbleu, un des plus honnêtes & des plus conſcientieux Avocats que j'aye vû de ma vie ; j'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puiſqu'il veut bien me payer trois cens écus, ſur leſquels je ne comptois point ; car je ne ſçai d'où diable peut venir cette dette... Mais à la bonne heure.. : Oh ! çà, il ſe fait nuit, & voilà, je penſe, tout ce que je gagnerai aujourd'hui ... Hola, hola, qu'on enferme tout cela là-dedans. : .. Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet qui m'a volé mes moutons.

SCENE VII.

Mr. GUILLAUME, AGNELET.

Mr. GUILLAUME.

AH! ah! voleur, je puis bien faire ici de bonnes affaires? ce scélérat m'emporte tout le profit.

AGNELET.

Bon vêpres, Monsieur, & bonne nuit.

Mr. GUILLAUME.

Tu oses encore te présenter devant moi.

AGNELET.

C'est, ne vous déplaise, mon bon Maître, qu'un Monsieur m'a baillé certain papier, qui parle, dit-on, de moutons, de Juge, & d'ajournerie.

Mr. GUILLAUME.

Tu fais le benêt; mais je t'assure que tu ne tuëras jamais plus mouton qu'il ne t'en souvienne.

AGNELET.

Eh! mon doux Maître, ne croyez pas les médisans!

Mr. GUILLAUME.

Les médisans, coquin! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Par cette ame, c'étoit pour l'empêcher de mourir.

Mr. GUILLAUME.

Le tuer, pour l'empêcher de mourir!

AGNELET.

Oüi, de la clavelée, à cause, ne vous déplaise, que quand ils mourions de ce vilain mal, il faut les jetter; & on les tuë avant qu'ils mourions.

Mr. GUILLAUME.

Qu'ils mourions, le traître! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je vends cinq écus l'aulne. Ote-toi d'ici, scélérat; six-vingt moutons en un mois!

AGNELET.

AGNELET.

Ils gâtions les autres, par ma fy.

Mr. GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant Monſieur le Juge.

AGNELET.

Eh! mon doux Maître, contentez-vous de m'avoir aſſommé, comme vous voyez; & accordons enſemble, ſi c'eſt votre bon plaiſir.

Mr. GUILLAUME.

Mon bon plaiſir eſt de te faire pendre, entens-tu?

AGNELET.

Le Ciel vous donne joye!.... *à part.* Il faut donc que j'aille trouver un Avocat pour defendre mon bon droit.

SCENE VIII.

VALERE, HENRIETTE, COLETTE, AGNELET.

HENRIETTE.

LAiſſez-moi, Valere; mon pere & ma mere me ſuivent, nous allons ſouper chez ma tante; ils m'ont dit de m'avancer, retirez-vous.

AGNELET.

Voulez-vous, Monſieur, que j'éteigne la lumiere?

VALERE.

Non, tu me priverois du plaiſir de la voir. Belle Henriette, ſouffrez, je vous prie....

HENRIETTE.

Non, Valere, je tremble.

VALERE.

Craignez-vous une perſonne qui vous adore?

HENRIETTE.

Vous êtes la perſonne du monde que je crains le plus, & vous ſçavez pourquoi?...Ne me quittez pas, Colette.

Agnelet la tire par le bras.

COLETTE.

C'eſt cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE.

Si vous m'aimez, Valere, ne ſongez à moi, je vous prie, que lorſque vous ſerez aſſuré du contentement de Monſieur votre pere.

COLETTE.

C'eſt à quoi, Agnelet & moi, nous avons fait deſſein de nous employer.

AGNELET.

J'ai déja imaginé un moyen honnête, qui réuſſira, ſi Dieu plaît, quand je ſerai hors de procès.

VALERE.

Quoi qu'il arrive, je te garantirai du tout.

HENRIETTE.

Voici mon pere, fuyons tous.

SCENE IX.

Mr. PATELIN, Me. PATELIN.

Mr. PATELIN.

HE' bien, ma femme, ce drap eſt-il bien choiſi?

Me. PATELIN.

Oüi; mais avec quoi le payer? Tu l'as promis à demain matin; ce Monſieur Guillaume eſt un Arabe, qui viendra ici faire le diable à quatre.

Mr. PATELIN.

Lorſqu'il viendra, ſonge ſeulement à faire ce que je t'ai dit, & à me bien ſeconder.

Me. PATELIN.

Il faut, malgré moi, que j'aide à t'en ſortir; mais tu devrois rougir de honte de ce que tu m'as propoſé de faire; & ce n'eſt point du tout agir en honnête homme....

Mr. PATELIN.

Hé ! mon Dieu, ma femme, en honnête homme ! Il n'est rien de plus aisé, quand on est riche, d'être honnête homme : c'est, quand on est pauvre, qu'il est difficile de l'être. Mais laissons tout cela, allons souper chez ta sœur, & dès que nous serons de retour, faisons ce soir même couper cet habit, de peur d'accident.

Me. PATELIN.

Allons ; mais je crains bien que demain matin il n'arrive ici quelque désordre.

Fin du premier Acte.



PREMIER INTERMEDE.

ORPHÉE vient d'un côté du Théâtre, avec les Ombres qui le ſuivent par-tout; il s'aſſied ſur un lit de gazon, & joue de la lyre. Pan vient de l'autre côté, avec les Faunes qui l'accompagnent; il eſt triſte de la perte de la Nymphe qu'il aime, & qu'il cherche par-tout: il s'aſſied ſur un autre lit de gazon; & joue de la flute. Un Faune, pour expliquer le ſujet du chagrin de Pan, chante ce qui ſuit, & ce Dieu l'accompagne.

LE Dieu Pan a perdu la Nymphe qu'il adore;
Envain, pour la chercher dans ces vaſtes Forêts,
Nous avons devancé la diligente Aurore:
Qui ne feroit touché de ſes triſtes regrets?
Ce qui redouble enfin l'ennui qui le dévore,
C'eſt qu'il brûloit d'amour pour ſes jeunes attraits,
Et n'étoit pas heureux encore.

Tandis qu'Orphée touche ſa lyre, une Ombre pour exprimer ſa douleur, chante les Vers ſuivans.

Orphée a reperdu ſon épouſe fidelle;
Envain, pour la chercher ſur ces gazons naiſſans,
Nous avons joint nos cris à ſa voix qui l'appelle,
Qui ne feroit touché de ſes triſtes accens?
Mais ce qui rend, hélas! ſa douleur plus cruelle,

C'eſt qu'il étoit lié par des nœuds innocens,
Et ſe trouvoit heureux près d'elle !

LE FAUNE.

Lorſqu'au devoir l'amour doit ſa naiſſance,
Un cœur eſt moins ſenſible à ſes charmans attraits;
C'eſt rarement dans l'innocence,
Qu'on goûte des plaiſirs parfaits.

L'OMBRE.

Lorſqu'au devoir l'amour doit ſa naiſſance,
Un cœur eſt plus ſenſible à ſes charmans attraits;
C'eſt ſeulement dans l'innocence,
Qu'on goûte des plaiſirs parfaits.

Enſemble.

Lorſqu'au devoir l'amour doit ſa naiſſance,
LE FAUNE.
Un cœur eſt moins ſenſible } à ſes charmans attraits;
L'OMBRE.
Un cœur eſt plus ſenſible }
LE FAUNE.
C'eſt rarement } dans l'innocence
L'OMBRE.
C'eſt ſeulement }
Qu'on goûte des plaiſirs parfaits.

LE FAUNE.

A quoi ſert ici de feindre?
L'Amour fait les plus doux nœuds;
C'eſt l'Amant que l'on doit plaindre,
S'il perd l'objet de ſes feux.

L'OMBRE.

A quoi ſert ici de feindre?
L'Himen fait les plus doux nœuds;
C'eſt l'Epoux que l'on doit plaindre,
S'il perd l'objet de ſes feux.

Enſemble.

A quoi ſert ici de feindre?
LE FAUNE.
L'Amour fait } les plus doux nœuds;
L'OMBRE.
L'Himen fait }

LE FAUNE.
C'eſt l'Amant
L'OMBRE.
C'eſt l'Epoux
} que l'on doit plaindre,
S'il perd l'objet de ſes feux.

(Symphonie.)

Enſemble.

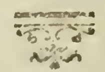
Ils ſont à plaindre également,
Tâchons d'adoucir leurs ſouffrances;
Et par nos chants, & par nos danſes,
Conſolons l'Epoux & l'Amant.

Entrée de Faunes & d'Ombres, qui par leurs danſes tâchent de conſoler Pan & Orphée. Entre les danſes Pan continuë à joüer triſtement de la flute, & Orphée de la lyre; ce qui oblige Thalie à leur avoüer ce qu'elle a fait.

THALIE.

Pan, Orphée, appaiſez votre ſombre triſteſſe;
Pour les jeux que je donne à cette auguſte Cour,
C'eſt moi qui viens de ravir en ce jour,
Votre Epouſe & votre Maîtreſſe.
J'ai fait venir Bacchus, & Comus, & l'Amour,
Pour diſſiper votre mélancholie;
Vous reconnoiſſez bien Thalie,
Je vous répons de l'objet de vos feux;
On vous les rendra toutes deux.
A la fin de ma Comédie,
Retirez-vous, faites place à mes jeux.

Fin du premier Intermède.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. GUILLAUME *seul.*

IL eſt du devoir d'un homme bien réglé, de récapituler le matin ce qu'il s'eſt propoſé de faire dans ſa journée; voyons un peu. Premierement, je dois recevoir à cinq heures trois cens écus de Monſieur Patelin, pour une dette de feu ſon pere : Plus, trente écus, pour ſix aulnes de drap qu'il prit hier ici : Item, une oye à dîner chez lui, apprêtée de la main de ſa femme : après cela comparoître à l'ajournement devant le Juge contre Agnelet, pour ſix-vingt moutons qu'il m'a volés. Je penſe que voilà tout. Mais oüais! il y a longtems que l'heure eſt paſſée, & je ne vois point venir mon homme : allons le trouver.... Non, un homme ſi exact ne me manquera pas de parole. .. cependant il a mon drap, & je n'ai point de ſes nouvelles; que faire?... Faiſons ſemblant de lui aller rendre viſite, & ſçachons un peu de quoi il eſt queſtion. Je crois qu'il compte mon argent.... Je ſens qu'on apprête l'oye....
Frappons.

Mr. PATELIN *dans la maiſon.*

Ma fem....me.

Mr. GUILLAUME *au-dehors:*

C'eſt lui-même

Mr. PATELIN.

Ouvrez la porte.. voilà l'Apotiquaire.

Mr. GUILLAUME.

L'Apotiquaire!

Mr. PATELIN.

Qui m'apporte l'éméthyque, l'éméthy... y... que.

Mr. GUILLAUME.

L'émé hyque! C'eſt quelqu'un qui eſt malade chez lui, & je puis n'avoir pas bien reconnu ſa voix à travers la porte; frapons encore plus fort.

Mr. PATELIN.

Caro . . . o . . . gne! ma . . . a . . . aſque! ouvriras-tu . . . u . . .

SCENE II.

Mr. GUILLAUME, Mr. PATELIN.

Me. PATELIN.

AH! c'eſt vous, Monſieur Guillaume?

Mr. GUILLAUME.

Oüi, c'eſt moi; vous êtes, ſans doute, Madame Patelin?

Me. PATELIN.

A vous ſervir. Pardon, Monſieur, je n'oſe parler haut.

Mr. GUILLAUME.

Oh! parlez comme il vous plaira; je viens voir Monſieur Patelin.

Me. PATELIN.

Parlez plus bas, Monſieur, s'il vous plait.

Mr. GUILLAUME.

Eh! pourquoi bas? Je viens, vous dis-je, lui rendre viſite.

Me. PATELIN.

Encore plus bas, je vous prie.

Mr. GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira; mais il faut que je le voye.

Me. PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, il eſt bien en état d'être vû.

Mr. GUILLAUME.

Comment? que lui ſeroit-il arrivé depuis hier?

Me. PATELIN.

Depuis hier ? Hélas ! Monſieur Guillaume, il y a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

Mr. GUILLAUME.

Du lit ! il vint pourtant hier chez moi.

Me. PATELIN.

Lui ! chez vous ?

Mr. GUILLAUME.

Lui, chez moi ; & il étoit même fort gaillard & fort diſpos.

Me. PATELIN.

Ah ! Monſieur, il faut, ſans doute, que cette nuit vous ayez rêvé cela.

Mr. GUILLAUME.

Ah ! parbleu, ceci n'eſt pas mauvais, rêvé ? Et mes ſix aulnes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé ?

Me. PATELIN.

Six aulnes de drap !

Mr. GUILLAUME.

Oüi, ſix aulnes de drap, couleur de maron ; & l'oye que nous devons manger à dîner ? Eh ! l'ai-je rêvé ?

Me. PATELIN.

Que vous prenez mal votre tems pour rire !

Mr. GUILLAUME.

Pour rire ! ventrebleu, je ne ris point, & n'en ai nulle envie ; je vous ſoutiens qu'il emporta hier ſous ſa robe ſix aulnes de drap.

Me. PATELIN.

Hélas ! le pauvre homme, plût au Ciel qu'il fût en état de l'avoir fait ! Ah ! Monſieur Guillaume, il eut tout hier un tranſport au cerveau, qui le jetta dans la rêverie, où je crois qu'il eſt encore.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! par la tête-bleu, vous rêvez vous-même, & je veux abſolument lui parler.

Me. PATELIN.

Oh ! pour cela, en l'état qu'il eſt, il n'eſt pas poſſible ; nous l'avons mis là ſur un fauteüil auprès de la porte, pour faire ſon lit ; ſi vous le voyiez, il vous feroit pitié,

Mr. GUILLAUME.

Bon, bon, pitié, en quelque état qu'il soit, je prétens le voir, ou....

Me PATELIN.

Ah! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tuer mon mari; il lui prend de tems en tems des envies de courir: ah! le voilà parti, je vous l'avois bien dit: aidez-moi à le reprendre; mon pauvre mari, repose-toi là.

SCENE III.

Mr. PATELIN, Me. PATELIN, Mr. GUILLAUME.

Mr. PATELIN.

HAye, haye, la tête.

Mr. GUILLAUME.

En effet, voilà un homme en piteux état: il me semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peu s'en faut.... Voyons de plus près.... Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

Mr. PATELIN.

Ah! Bon jour, Monsieur Anodin.

Mr. GUILLAUME.

Monsieur Anodin!

Me. PATELIN.

Il vous prend pour l'Apotiquaire, allez-vous-en.

Mr. GUILLAUME.

Je n'en ferai rien.... Monsieur, vous vous souvenez bien, qu'hier....

Mr. PATELIN.

Oüi, je vous ai fait garder....

Mr GUILLAUME.

Bon, il s'en souvient.

Mr PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine,

Mr. GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

Mr. PATELIN.

Ma femme, fais-la voir à Monſieur Anodin : il verra ſi j'ai quelque embarras dans les uretaires.

Mr. GUILLAUME.

Bon, bon, uretaires. Monſieur, je veux être payé.

Mr. PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matieres ; elles ſont dures comme du fer, & noires comme votre barbe.

Mr. GUILLAUME.

Pa, pa, pa, voilà me payer en belle monnoye.

Me. PATELIN.

Eh! Monſieur, ſortez d'ici.

Mr. GUILLAUME.

Bagatelles : voulez-vous me compter de l'argent? Je veux être payé.

Mr. PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilulles, elles ont failli à me faire rendre l'ame.

Mr. GUILLAUME.

Je voudrois qu'elles t'euſſent fait rendre mon drap.

Mr. PATELIN.

Ma femme, chaſſe, chaſſe ces papillons noirs qui volent autour de moi ; comme ils montent!

Mr. GUILLAUME.

Je n'en vois point.

Me. PATELIN.

Eh! ne voyez-vous pas qu'il rêve? Allez-vous-en.

Mr. GUILLAUME.

Tarare, je veux de l'argent.

Mr. PATELIN.

Les Médecins m'ont tué avec leurs drogues.

Mr. GUILLAUME.

Il ne rêve pas à préſent, il faut que je lui parle. . . . Monſieur Patelin?

Mr. PATELIN.

Je plaide, Meſſieurs, pour Homere.

Mr. GUILLAUME.

Pour Homere!

Mr. PATELIN.

Contre la Nymphe Calipso.

Mr. GUILLAUME.

Calipso! Que diable est ceci?

Me. PATELIN.

Il rêve, vous dis-je: allez-vous-en: sortez, je vous prie.

Mr. GUILLAUME.

A d'autres.

Mr. PATELIN.

Les Prêtres de Jupiter... les Coribantes. Il l'a pris, il l'emporte; au chat, au chat, adieu mon lard.

Mr. GUILLAUME.

Oh! çà, quand vous aurez assez rêvé, me payerez-vous au moins mes trente écus?

Mr. PATELIN.

Sa grotte ne retentissoit plus du doux chant de sa voix.

Mr. GUILLAUME.

Oüais! aurois-je pris quelqu'autre pour lui?

Me. PATELIN.

Eh! Monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

Mr. GUILLAUME.

Attendez: il aura peut être quelque intervale; il me regarde, comme s'il vouloit me parler.

Mr. PATELIN.

Ah! Monsieur Guillaume.

Mr. GUILLAUME.

Oh! il me reconnoît; hé bien?

Mr. PATELIN.

Je vous demande pardon....

Mr. GUILLAUME.

Vous voyez s'il s'en souvient.

Mr. PATELIN.

Si, depuis quinze jours que je suis dans ce Village, je ne vous suis pas allé voir.

Mr. GUILLAUME.

Morbleu, ce n'est pas là mon compte; cependant hier,

Mr. PATELIN.

Oüi, hier, pour vous aller faire mes excuses, je vous envoyai un Procureur de mes amis....

Mr. GUILLAUME.

Ventrebleu, celui-là aura eu mon drap; un Procureur ! je ne le verrai de ma vie... mais c'est une invention, & nul autre que vous n'a eu mon drap, à telles enseignes....

Me. PATELIN.

Eh ! Monsieur, si vous lui parlez d'affaires, vous l'allez tuer.

Mr. GUILLAUME.

A la bonne heure... à telles enseignes que feu votre pere devoit au mien trois cens écus. Ventrebleu, je ne m'en irai point d'ici sans drap ou sans argent.

Mr. PATELIN.

La Cour remarquera, s'il lui plaît, que la Pyrrique étoit une certaine danse ta ral, la, la, la, dansons tous, dansons tous.... Ma comere, quand je danse.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! je n'en puis plus ; mais je veux de l'argent.

Mr. PATELIN.

à part. Oh ! je te ferai bien décamper.... *haut.* Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte, ne les entends-tu pas ? écoutons. Paix, paix, écoutons...Oüi....les voilà.... je les vois....Ah ! coquins, je vous chasserai bien d'ici : ma hallebarde, ma hallebarde : au voleur, au voleur.

Mr. GUILLAUME.

Tubieu ! il ne fait pas bon ici.... Morbleu, tout le monde me vole, l'un mon drap, l'autre mes moutons. Mais en attendant que je tire raison de celui-là, allons songer à faire pendre l'autre.

Me. PATELIN.

Bon, le voilà parti, je me retire ; mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revînt.

Mr. PATELIN.

Le voici, au voleur.... c'est Monsieur Bartolin ; il m'a vû.

SCENE IV.

Mr. BARTOLIN, Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

QUi crie au voleur ? Quel bruit fait-on à ma porte ? Quel désordre est ceci ? Ah ! ah ! c'est vous, mon compere !

Mr. PATELIN.

Oüi, c'est moi qui. . . .

Mr. BARTOLIN.

En cet équipage.

Mr. PATELIN.

C'est que . . . j'ai crû

Mr BARTOLIN.

Un Avocat sous les armes ?

Mr. PATELIN.

J'ai crû entendre des . . .

Mr. BARTOLIN.

Militant causarum Patroni.

Mr. PATELIN.

C'est que, vous dis-je, j'ai crû entendre des voleurs qui crochetoient ma porte.

Mr. BARTOLIN.

Crocheter une porte, *coram Judice* !

Mr PATELIN.

Je croyois, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

Mr BARTOLIN.

Il en faut faire informer.

Mr. PATELIN.

Mais il n'y en avoit point.

Mr. BARTOLIN.

Faire oüir des témoins.

Mr. PATELIN.

Et contre qui ?

Mr. BARTOLIN.

Et les faire pendre.

Mr. PATELIN.

Et qui pendre ?

Mr. BARTOLIN.

Point de quartier aux voleurs.

Mr. PATELIN.

Je vous dis encore une fois qu'il n'y en avoit point, & que je me suis trompé.

Mr. BARTOLIN.

Ah! ah! cela étant ainsi, *cedant arma togæ* : allez quitter cette hallebarde, & prendre votre robe, pour venir à l'Audience, que je donnerai ici dans une heure.

Mr. PATELIN.

C'est aussi ce que je vais faire... je dois plaider pour certain Berger, dont Colette m'a parlé. Je pense que le voici; allons quitter cet équipage, & revenons promptement.

SCENE V.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

TU as besoin d'un Avocat subtil & rusé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire; & il n'y a dans tout le Village que Mr. Patelin, qui en soit capable.

AGNELET.

J'en fimes l'expérience feu mon frere & moi, il y a quelque tems; mais je ne sçai comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en souviendra peut-être pas; au moins ne lui dis pas que tu sers Mr. Guillaume, il ne voudroit peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon Maître sans le nommer, & il croira que je sers toujours ce Fermier avec qui je demeurois quand je te fiançai.

COLETTE.

Voilà ton Avocat, adieu.

SCENE VI.

M. PATELIN, AGNELET.

Mr. PATELIN.

AH, ah, je connois ce drôle-ci: n'eſt-ce pas toi qui as fiancé ma ſervante Colette ?

AGNELET.

Oüi, Monſieur, oüi.

Mr. PATELIN.

Vous étiez deux freres que je garantis des galéres; l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'étoit mon frere.

Mr. PATELIN.

Vous futes malades au ſortir de priſon, & l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

Mr. PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frere: enfin je viens vous prier de plaider pour moi, contre mon Maître.

Mr. PATELIN.

Ton Maître, eſt-ce ce Fermier d'ici près !

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, & je vous payerai bien:

Mr. PATELIN.

Je le prétens bien ainſi. Oh! çà, raconte-moi ton affaire, ſans me rien déguiſer.

AGNELET.

Vous ſçaurez donc, que mon bon Maître me paye petitement mes gages; & que pour m'indommager, ſans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un Boucher, homme de bien . . .

Mr. PATELIN.

Quel négoce fais-tu ?

AGNELET.

Sauf votre grace, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

Mr. PATELIN.

Il n'y a point là de mal ; & que fais-tu pour cela ?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tuë quand ils ont envie de mourir.

Mr. PATELIN.

Le reméde est sûr ; mais ne les tues tu pas exprés, pour faire croire à ton Maître qu'ils sont morts de ce mal, & qu'il les faut jetter à la voirie, afin de les vendre, & de garder l'argent pour toi ?

AGNELET.

C'est ce que dit mon doux Maître, à cause que l'autre nuit.... quand j'eus enfermé le troupeau.... il vit que je pris.... un.... dirai-je tout ?

Mr. PATELIN.

Oüi, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit donc que je pris un gros mouton qui se portoit bien ; ma fy, sans y penser, ne sçachant que faire ... je lui mis tout doucement mon coûteau auprès de la gorge ; tant y a, que je ne sçai comment cela se fit, mais il mourut d'abord: . . .

Mr. PATELIN.

J'entens, ... quelqu'un te vit-il faire ?

AGNELET.

Mon Maître étoit caché dans la bergerie ; il me dit que j'en avois fait autant de six-vingt moutons, qui lui manquoient.... Or vous sçaurez que c'est un homme qui dit toujours la vérité ; il me battit comme vous voyez, & je vais me faire trépaner : or je vous prie, comme vous êtes Avocat, de faire en sorte qu'il ait tort, & que j'aye raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

Mr. PATELIN.

Je comprens ton affaire ; il y a deux voyes à pren-

dre; par la premiere, il ne t'en coûtera pas un ſol.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

Mr. PATELIN.

Soit. Tout ton bien eſt en argent?

AGNELET.

Ma fy, oüi.

Mr. PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Auſſi ferai-je.

Mr. PATELIN.

Ton Maître ſera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

Mr. PATELIN.

Et ſans qu'il t'en coûte denier ni maille. . . .

AGNELET.

C'eſt ce que je demande.

Mr. PATELIN.

Il ſera obligé, s'il veut, de te faire pendre. . . .

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

Mr. PATELIN.

Le voici, on va te faire venir devant le Juge.

AGNELET.

Il eſt vrai.

Mr. PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci

AGNELET.

J'ai bonne ſouvenance.

Mr. PATELIN.

A toutes interrogations qu'on te fera, ſoit le Juge, ſoit l'Avocat de ton Maître, ſoit moi même, ne réponds autre choſe que ce que tu entens dire tous les jours à tes bêtes à laine; tu ſçauras bien parler leur langage, & faire le mouton?

AGNELET.

Cela n'eſt pas bien difficile.

Mr. PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir; mais je prétens ensuite être bien payé.

AGNELET.

Aussi serez-vous, par cette ame.

Mr. PATELIN.

Monsieur Bartolin va tout-à-l'heure donner audience; ne manque point de revenir ici, tu m'y trouveras. Adieu.... n'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Serviteur ... Que les gens de bien ont de peine à vivre!

Fin du second Acte.



SECOND INTERMEDE.

THALIE. (*Récit sans chant.*)

VEnez, paroissez sur la Scene,
Dieux des Festins, & vous, Amour ;
Après avoir, en ce beau jour,
Et d'Orphée, & de Pan, calmé la triste peine ;
Amusez un moment cette brillante Cour,
Dans ce jour de réjouissance ;
Cependant qu'Agnelet, Guillaumme & Patelin
Se préparent pour l'Audience
Du vénérable Bartolin.

L'AMOUR & BACCHUS *chantent ensemble.*

Qu'à me suivre chacun s'empresse ;
C'est moi qui puis combler vos vœux ;
L'AMOUR. J'inspire par-tout la tendresse ;
BACCHUS. Je répands par-tout l'allégresse :
L'AMOUR. Il faut aimer } pour être heureux.
BACCHUS. Il faut boire }

COMUS.

Envain de rendre heureux vos jours
Et l'Amour & Bacchus se disputent la gloire,
Chacun sçait que, sans mon secours,
On ne sçauroit aimer ni boire.

Ensemble. Trio.

L'AMOUR. Je rends heureux }
COMUS. Je rends contens } ceux qui suivent mes pas.
BACCHUS. Je rends joyeux }
Sans moi, c'est envain qu'on s'apprête ;
Il n'est point de riante fête,

BACCHUS. Si Bacchus }
L'AMOUR. Si L'Amour } n'en eſt pas.
COMUS. Si Comus }

THALIE. (*Récit ſans chant.*)

Vous conteſtez envain, tout le monde confeſſe
Que tous trois des humains vous êtes déſirés ;
Mais qu'il eſt bon que la Sageſſe
Entre dans la délicateſſe
Des plaiſirs que vous leur offrez :
S'il faut pourtant, ſans complaiſance,
Juger à qui l'on doit donner la préférence,
Je croirois que c'eſt à l'Amour.
Pour vous deux, je ne ſçai ce que chacun en penſe ;
Mais allez preparer vos mets les plus exquis ;
Nous en ferons l'expérience,
Lorſque nos jeux ſeront finis.

Fin du ſecond Intermède.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr. BARTOLIN, Mr PATELIN, AGNELET.

Mr. BARTOLIN.

OR ſus, les Parties peuvent comparoître.

Mr. PATELIN *bas à Agnelet.*

Quand on t'interrogera, ne répons que de la maniere que je t'ai dit.

Mr. BARTOLIN.

Quel homme eſt-ce là ?

Mr. PATELIN.

Un Berger, qui a été battu par ſon Maître, & qui au ſortir d'ici va ſe faire trépaner.

Mr BARTOLIN.

Il faut attendre l'adverſe Partie, ſon Procureur, ou ſon Avocat; mais que nous veut Monſieur Guillaume ?

SCENE II.

Mr. BARTOLIN, Mr. GUILLAUME, Mr. PATELIN, AGNELET.

Mr. GUILLAUME.

JE viens plaider moi-même mon affaire.

Mr. PATELIN.

Ah! traître, c'est contre Monsieur Guillaume.

AGNELET.

Oüi, c'est mon bon Maître.

Mr. PATELIN *à part*.

Tâchons de nous tirer d'ici.

Mr. GUILLAUME.

Oüais, quel homme est-ce là?

Mr. PATELIN.

Monsieur, je ne plaide que contre un Avocat.

Mr. GUILLAUME *à part*.

Je n'ai pas besoin d'un Avocat.... il a quelque chose de son air.

Mr. PATELIN.

Je me retire donc.

Mr BARTOLIN.

Demeurez, & plaidez.

Mr. PATELIN.

Mais, Monsieur?

Mr. BARTOLIN.

Demeurez, vous dis-je, je veux au moins avoir un Avocat à mon Audience: si vous sortez, je vous raye de la matricule.

Mr. PATELIN.

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

Mr. BARTOLIN

Monsieur Guillaume, vous êtes le demandeur, parlez.

Mr GUILLAUME.

Vous sçaurez, Monsieur, que ce maraut-là....

Mr. BARTOLIN.

Point d'injures.

Mr. GUILLAUME.

Hé bien, que ce voleur.

Mr. BARTOLIN.

Appellez-le par son nom, ou celui de sa profession.

Mr. GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, Monsieur, que ce scélérat de Berger m'a volé six-vingt moutons.

Mr. PATELIN.

Cela n'eſt point prouvé.

Mr. BARTOLIN.

Qu'avez-vous, Avocat?

Mr. PATELIN.

Un grand mal aux dents.

Mr. BARTOLIN.

Tant pis; continuez.

Mr. GUILLAUME.

Parbleu, cet Avocat reſſemble un peu à celui de mes ſix aulnes de drap.

Mr. BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol?

Mr. GUILLAUME.

Quelle preuve! Je lui vendis hier. . . . . je lui ai baillé en garde ſix aulnes . . . . ſix cens moutons, & je n'en trouve à mon troupeau que quatre cens quatre-vingt.

Mr. PATELIN.

Je nie ce fait.

Mr. GUILLAUME.

Ma foi, ſi je ne venois de voir l'autre dans la rêverie, je croirois que voilà mon homme.

Mr BARTOLIN.

Laiſſez là votre homme, & prouvez le fait.

Mr. GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap . . . . je veux dire par mon livre de compte: que ſont devenuës les ſix aulnes . . . les ſix-vingt moutons qui manquent à mon troupeau?

Mr. PATELIN.

Ils ſont morts de la clavelée.

Mr. GUILLAUME.

Tête-bleu! je crois que c'eſt lui-même.

Mr. BARTOLIN.

On ne nie pas que ce ne ſoit lui-même: *Non eſt quæſtio de perſonâ.* On vous dit que vos moutons ſont morts de la clavelée: que répondez-vous à cela?

Mr. GUILLAUME.

Je réponds, ſauf votre reſpect, que cela eſt faux; qu'il

emporta sous . . . . qu'il les a tués pour les vendre, & qu'hier moi-même. . . . Oh! c'est lui . . . Oüi, je lui vendis six . . . six . . . je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

Mr. PATELIN.

Pure invention, Monsieur, pour s'excuser des coups qu'il a donnés à ce pauvre Berger, qui au sortir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trepaner.

Mr. GUILLAUME.

Parbleu, Monsieur le Juge, il n'est rien de plus véritable, c'est lui-même: oüi, il emporta hier de chez moi six aulnes de drap, & ce matin au lieu de me payer trente écus.

Mr. BARTOLIN.

Que diantre font ici six aulnes de drap, & trente écus? Il est, ce me semble, question, de moutons volés.

Mr. GUILLAUME.

Il est vrai, Monsieur, c'est une autre affaire; mais nous y viendrons après. Je ne me trompe pourtant point? Vous sçaurez donc que je m'étois caché dans la bergerie. . . . Oh! c'est lui très assurément. . . . Je m'étois donc caché dans la bergerie, je vis venir ce drôle, il s'assit là. Il prit un gros mouton . . . & . . . & avec de belles paroles, il fit si bien, qu'il m'emporta six aulnes.

Mr. BARTOLIN.

Six aulnes de moutons?

Mr. GUILLAUME.

Non, de drap, lui; maugrebleu de l'homme.

Mr. BARTOLIN.

Laissez-là ce drap & cet homme, & revenez à vos moutons.

Mr. GUILLAUME.

J'y reviens: ce drôle donc, ayant tiré de sa poche son coûteau. . . . Je veux dire mon drap. . . . Non, je dis bien, son coûteau. . . . il . . . il . . . il . . . il . . . le mit comme ceci sous sa robe, & l'emporta chez lui, & ce mâtin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap & argent.

Mr. PATELIN.

Ah, ah, ah.

Mr. BARTOLIN.

A vos moutons, vous dis-je, à vos moutons.

Mr. PATELIN *rit.*

Ah, ah, ah.

Mr. BARTOLIN.

Oüais, vous êtes hors de sens, Monsieur Guillaume, rêvez-vous ?

Mr. PATELIN.

Vous voyez, Monsieur, qu'il ne sçait ce qu'il dit.

Mr. GUILLAUME.

Je le sçai fort bien, Monsieur, il m'a volé six-vingt moutons, & ce matin, au lieu de me payer trente écus pour six aulnes de drap couleur de maron, il m'a payé de papilllons noirs: la Nymphe Calipot, ta ral la, ma comere, quand je danse. Que diable sçai-je encore ce qu'il est allé chercher ?

Mr. PATELIN.

Ah, ah, ah. Il est fou, il est fou.

Mr. BARTOLIN.

En effet: tenez, Mr. Guillaume, toutes les Cours du Royaume ensemble ne comprendront rien à votre affaire: vous accusez ce Berger de vous avoir volé six-vingt moutons; & vous entrelardez là-dedans six aulnes de drap, trente écus, des papillons noirs, & mille autres balivernes. Eh! encore une fois, revenez à vos moutons, ou je vais relaxer ce Berger.... Mais j'aurai plûtôt fait de l'interroger moi-même.... Approche-toi: comment t'appelles-tu ?

AGNELET.

Bée.....

Mr. GUILLAUME.

Il ment, il s'appelle Agnelet.

Mr. BARTOLIN.

Agnelet ou Bée, n'importe: dis moi, est-il vrai que Monsieur t'avoit baillé en garde six-vingt moutons ?

AGNELET.

Bée....

Mr. BARTOLIN.

Oüais, la crainte de la Justice te trouble peut-être : écoute, ne t'effraye point ; Monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton ?

AGNELET.

Bée . . .

Mr. BARTOLIN.

Oh, oh, que veut dire ceci ?

Mr. PATELIN.

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

Mr. BARTOLIN.

Vous avez grand tort, Monsieur Guillaume.

Mr. GUILLAUME.

Moi, tort ? L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons. L'un me paye de chansons, l'autre de bée ; & encore, morbleu, j'aurai tort !

Mr. BARTOLIN.

Oüi, tort, il ne faut jamais frapper, sur-tout à la tête.

Mr GUILLAUME.

Oh ! ventrebleu, il étoit nuit, & quand je frappe, je frappe par-tout.

Mr. PATELIN.

Il avouë le fait. Monsieur, *Habemus confitentem reum.*

Mr. GUILLAUME.

Oh, va, va, *confitareum*, tu me payeras mes six aulnes de drap, ou le diable t'emportera.

Mr. BARTOLIN.

Encore du drap ? On se mocque ici de la Justice ; hors de Cour & de procès, sans dépens.

Mr. GUILLAUME.

J'en appelle. . . . & pour vous, Monsieur le Fourbe, nous nous reverrons.

Mr. PATELIN *à Agnelet.*

Remercie Monsieur le Juge.

AGNELET.

Bée, bée. . . .

Mr. BARTOLIN.

En voilà assez, va vîte te faire trépaner, pauvre malheureux !

SCENE III.

Mr. PATELIN, AGNELET.

Mr. PATELIN.

OH ! çà, par mon adresse je t'ai tiré d'une affaire où il y avoit de quoi te faire pendre : c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bée....

Mr. PATELIN.

Oüi, tu as fort bien joué ton rôle ; mais à présent il me faut de l'argent : entens-tu ?

AGNELET.

Bée....

Mr PATELIN.

Eh ! laisse là ton bée. Il n'est plus question de cela : il n'y a ici que toi & moi, veux-tu me tenir ce que tu m'as promis, & me bien payer ?

AGNELET.

Bée....

Mr. PATELIN.

Comment, coquin, je serois la dupe d'un mouton vêtu ? Tete-bleu, tu me payeras, ou....

SCENE IV.

COLETTE, Mr. PATELIN.

COLETTE.

EH ! laissez-le aller, Monsieur, il s'agit de bien autre chose.

Mr. PATELIN.

Comment donc ?

COLETTE.

Les coups qu'il fait semblant d'avoir à la tête, nous ont fait aviser d'un moyen sûr, pour faire consentir Mr. Guillaume au mariage de son fils avec votre fille, ne serez-vous pas bien payé ?

Mr. PATELIN.

Seroit-il bien possible ? mais de qui as-tu pris le deüil ?

COLETTE.

Agnelet a dit au Juge qu'il s'alloit faire trépaner ; il est mort dans l'opération, & c'est Monsieur Guillaume qui l'a tué.

Mr. PATELIN.

Ah ! je vois de quoi il est question. Ah, fort bien, j'entens.

COLETTE.

Secondez-nous bien seulement, je vais demander justice à Monsieur le Juge.

Mr. PATELIN *seul.*

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aisément qu'Agnelet est mort, & par bonheur, Monsieur Guillaume s'est accusé lui-même. Il faut avouer que ce Berger est un rusé coquin, il m'a toujours trompé moi-même, moi qui trompe quelquefois les autres ; mais je le lui pardonne, si par son adresse je puis marier richement ma fille.

SCENE V.

Mr. BARTOLIN, COLETTE, Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

QUe me dites-vous là ? le pauvre garçon ! voilà une mort bien prompte !

Mr. PATELIN.

Tout le Village en est déja informé : comme les malheurs arrivent dans un moment !

COLETTE.

Hi, hi, hi.

Mr. PATELIN.

La pauvre fille! Méchante affaire pour Mr. Guillaume.

Mr. BARTOLIN.

Je vous rendrai justice, ne pleurez pas tant.

COLETTE.

Il étoit mon fiancé, é, é, é.

Mr. BARTOLIN.

Consolez-vous donc, il n'étoit pas encore votre mari.

COLETTE.

Je ne le pleurerois pas tant, s'il avoit été mon mari, i, i, i.

Mr. BARTOLIN.

Il sera puni, & déja sur votre plainte j'ai donné un décret de prise de corps: on doit me l'amener ici. Je vais cependant pour la forme visiter le corps mort; il est là, dites-vous, chez votre oncle le Chirurgien? je reviens dans un moment.

Mr. PATELIN.

Il va tout découvrir, s'il ne trouve pas le mort.

COLETTE.

Laissez-le aller, mon oncle est d'intelligence avec nous; & Agnelet a ajusté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vîte.

Mr. PATELIN.

Mais quelqu'un dans le Village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins, d'où il ne sortira que quand le mariage sera tout-à fait conclu.



SCENE VI.

Mr. BARTOLIN, COLETTE, Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

NOn, de ma vie je n'ai vû une tête d'homme comme celle-là; les coups, ou le trépan, l'ont entierement défigurée : elle n'a pas seulement la figure humaine, & je n'ai pû la voir un moment sans en détourner la vûë.

COLETTE.

Ah, ah, ah.

Mr. PATELIN.

Que je plains le pauvre Monsieur Guillaume! c'étoit un bon homme, il y avoit plaisir d'avoir affaire avec lui.

Mr. BARTOLIN.

Je le plains aussi mais que faire? Voilà un homme mort, & sa fiancée qui me demande Justice?

Mr PATELIN.

Colette, que te servira de le faire pendre? Ne vaudroit-il pas mieux pour toi:...

COLETTE.

Hélas! Monsieur, je ne suis ni interessée, ni vindicative, & s'il y avoit quelque expédient honnête.... Vous sçavez combien j'aime ma Maîtresse votre fille, qui est filleule de Monsieur.

Mr. BARTOLIN.

Ma filleule? hé bien, quel interêt a-t-elle à tout ceci?

COLETTE.

Valere, Monsieur, le fils unique de Monsieur Guillaume, en est amoureux: son pere refuse d'y consentir; vous êtes si habiles l'un & l'autre, voyez s'il n'y auroit pas là quelque expédient, afin que tout le monde fût content.

Mr. BARTOLIN.

Oüi, il faut que cette fille se déporte de sa poursuite, à condition que Monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé!

Mr. PATELIN.

C'est prendre les voyes de la douceur.

Mr. BARTOLIN.

Avant que de le mettre en prison, on doit me l'amener, il faut que je lui en parle moi-même; mais y consentez-vous, Monsieur Patelin?

Mr. PATELIN.

Hé.... je n'avois pas encore fait dessein de marier ma fille.... cependant.... pour sauver la vie à Monsieur Guillaume.... allons, allons, j'y donnerai les mains, & je serois fâché de faire pendre un homme.

Mr. BARTOLIN *à Colette*.

J'entends qu'on me l'amene.... Vous, allez vîte faire enterrer secrettement le mort, afin qu'on ne m'accuse point de prévarication.

Mr. PATELIN.

Et moi pour la forme, je vais faire dresser un mot de contrat, que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

SCENE VII.

Mr. BARTOLIN, Mr. GUILLAUME.

Mr. BARTOLIN.

AH! vous voici: hé bien, vous sçavez, Mr. Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

Mr GUILLAUME.

Oüi, ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort.

Mr. BARTOLIN.

Il l'est véritablement, je viens de le voir moi-même, & vous avez avoué le fait.

Mr. GUILLAUME.

Peste soit de moi.

Mr. BARTOLIN.

Oh çà, j'ai une chose à vous proposer, il ne tient qu'à vous de sortir d'affaires, & de vous en retourner chez vous en liberté.

Mr. GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi, serviteur donc.

Mr. BARTOLIN.

Oh attendez, il faut sçavoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils, que d'être pendu.

Mr. GUILLAUME.

Belle proposition! je n'aime ni l'un ni l'autre.

Mr. BARTOLIN

Je m'explique: vous avez tué Agnelet, n'est-il pas vrai?

Mr. GUILLAUME.

Je l'ai battu, s'il est mort, c'est sa faute.

Mr. BARTOLIN.

C'est la vôtre: écoutez, Mr. Patelin a une fille belle & sage.

Mr. GUILLAUME.

Oüi, & gueuse comme lui.

Mr. BARTOLIN.

Votre fils en est amoureux.

Mr. GUILLAUME.

Et que m'importe?

Mr. BARTOLIN.

La fiancée du mort se déporte de sa poursuite, si vous consentez à leur mariage.

Mr. GUILLAUME.

Je n'y consens point.

Mr. BARTOLIN.

Qu'on le mene en prison.

Mr. GUILLAUME.

En prison.... Maugrebleu.... Laissez-moi au moins aller dire chez moi qu'on ne m'attende point.

Mr. BARTOLIN.

Ne le laissez pas échapper.

SCENE VIII.

Mr. PATELIN, Mr. GUILLAUME, Mr. BARTOLIN, COLETTE, VALERE, HENRIETTE.

Mr. PATELIN.

VOilà le contrat.... Monſieur, ſur le malheur qui vous eſt arivé, toute ma famille vient vous offrir es ſervices.

Mr. GUILLAUME.

Que de patelineurs !

Mr. BARTOLIN.

Allons, voici toutes les Parties : expliquez-vous vîte, oulez-vous ſortir d'affaire ?

Mr. GUILLAUME.

Oüi.

Mr. BARTOLIN.

Signez ce contrat.

Mr. GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

Mr. BARTOLIN.

En priſon, & les fers aux pieds.

Mr. GUILLAUME.

Les fers aux pieds, tubieu comme vous y allez.

Mr. BARTOLIN.

Ce n'eſt encore rien, je vais tout-à-l'heure vous faire onner la queſtion.

Mr. GUILLAUME.

Donner la queſtion !

Mr. BARTOLIN.

Oüi, la queſtion ordinaire & extraordinaire, & après la, je ne puis éviter de vous faire pendre.

Mr. GUILLAUME.

Pendre ! miſéricorde.

Mr. BARTOLIN.

Signez donc : ſi vous différez un moment, vous êtes rdu ; je ne pourrai plus vous ſauver.

Mr. GUILLAUME.

Juste Ciel ! (*il signe.*) que faut-il faire ?

Mr. BARTOLIN.

Je l'ai oüi dire à un fameux Médecin, les coups à la tête sont dangereux comme le diable... Voilà qui est bien, je vais jetter au feu la procédure, & je vous en félicite.

Mr. GUILLAUME.

Oüi, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires.

Mr. PATELIN.

L'honneur de votre alliance.

Mr. GUILLAUME.

Ne vous coûte gueres.

VALERE.

Mon pere, je vous proteste....

Mr. GUILLAUME.

Va-t'en au diable.

HENRIETTE.

Monsieur, je suis fâchée....

Mr. GUILLAUME.

Et moi aussi.

COLETTE.

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé ?

Mr. GUILLAUME.

Les moutons qu'il m'a volés.

SCENE IX.

TOUS LES ACTEURS de la Scene précédente.

UN PAYSAN, AGNELET.

LE PAYSAN *à Agnelet.*

MArche, marche, de par le Roi.

AGNELET.

Miséricorde.

Mr. GUILLAUME.

Ah! traître, tu n'es pas mort? Il faut que je t'étrangle; il ne m'en coûtera pas davantage.

Mr. BARTOLIN.

Attendez, d'où sort ce fantôme?

LE PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier, par quoi je le mene en prison.

Mr. BARTOLIN.

Oüais! tu n'as plus de coups à la tête?

AGNELET.

Ma fy non.

Mr. BARTOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit chez le Chirurgien?

AGNELET.

C'étoit une tête de viau, Monsieur.

Mr. GUILLAUME.

Allons, puisqu'il n'est pas mort, rendez-moi ce contrat, que je le déchire.

Mr. BARTOLIN.

Cela est juste.

Mr. PATELIN.

Oüi, en me payant un dédit qui contient dix mille écus.

Mr. GUILLAUME.

Dix mille écus? il faut bien par force que je laisse la chose comme elle est; mais vous me payerez les trois cens écus de votre pere.

Mr. PATELIN.

Oüi, en me portant son billet.

Mr. GUILLAUME.

Son billet?... & mes six aulnes de drap?

Mr. PATELIN.

C'est le présent des nôces.

Mr. GUILLAUME.

Des nôces?... au moins je tâterai de l'oye.

Mr. PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

Mr. GUILLAUME.

A dîner ? ... Oh ! ce scélérat payera pour tous, & sera pendu.

VALERE.

Mon pere, il est tems de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre.

Mr. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap & de mes moutons.

Fin de la Comédie.



EPILOGUE, TROISIESME INTERMEDE.

THALIE. (*Récit sans chant.*)

CEpendant que Bacchus & Comus, à l'envi,
Des biens que leur main nous dispense,
Vont disputer la préférence;
Nous, d'un juste devoir acquittons-nous ici,
Et finissons par-là notre réjouissance;
Jupiter a paru satisfait de nos jeux,
Témoignons-lui notre reconnoissance,
Faisons pour lui des vœux.

LE CHOEUR.

Témoignons-lui notre reconnoissance,
Faisons, faisons pour lui des vœux.

UN DES DIEUX.

Puisse-t-il voir toujours reposer son Tonnerre;
Et goûter le plaisir d'avoir, par ses exploits,
Contraint les Peuples de la Terre;
De tenir enchaîné le Démon de la Guerre,
Et de venir, pour vivre sous ses Loix,
De son auguste sang lui demander des Rois!

Le Chœur répéte ces Vers : Puisse-t-il, &c.

UN DES DIEUX.

La gloire qui l'environne,
Ne peut croître désormais;
Ce n'est que pour sa personne,
Qu'on peut faire des souhaits.

Le Chœur répéte ces quatre Vers.

UN DES DIEUX.

Et sur la Terre & sur l'Onde,
Il voit tous les cœurs contens;
Puisse-t-il jouir long-tems
Des biens qu'il a fait au monde!

Le Chœur répéte ces deux derniers Vers.

FIN.

L'IMPORTANT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

Repréſentée pour la premiére fois le 16 Décembre 1693.

REMARQUES HISTORIQUES

de M. de Palaprat, sur l'Important.

QUoique je ne ſois pas l'Auteur de cette Comédie, j'en ſçai les particularités auſſi bien, & peut-être mieux que celui qui l'a faite. Son Auteur, avec qui je vivois dans une étroite amitié, indépendamment de notre ſociété Dramatique, me faiſoit le plaiſir d'accepter un logement chez moi au Temple: il eſt aiſé de voir, que logeant avec l'Auteur, ſi j'avois été d'une humeur chicaneuſe, j'aurois pû revendiquer ſon Ouvrage par la maxime du Droit Civil, *Si quis in alieno ſolo, &c. Inſt. l. 2. t.* 1. §. 30. 31. L'excellent Comique qui brilloit en ce tems-là, (M. Raſin) & avec qui nous avions un continuel commerce, nous donna la premiere idée du caractere de l'Important.

Un jour qu'il ſoupoit avec nous, il nous dit, & joüa mille choſes merveilleuſes dans ce caractere. Il avoit imaginé pour celui-ci, un ſérieux comique, une ſorte gravité dans un fat, une maniere de grandeur affectée dans un impertinent.

Ce caractere me plaiſoit infiniment à traiter, & je voyois tous les jours beaucoup d'originaux de notre Important; mais je devois partir en très-peu de jours pour ſuivre mes Prin-

ces (Messieurs de Vendôme) à l'armée de Catalogne, d'où le commerce avec mon ami ne pouvoit être aussi fréquent, que lorsque je n'avois été qu'en Flandres. Je lui abandonnai donc toutes mes flatteuses espérances sur cette Piéce, & il la fit tout seul de la maniere heureuse que je viens de la faire imprimer. Je n'y eus d'autre part, que quelques idées que je pus lui donner dans plusieurs repas que nous fimes ensemble avant mon départ avec l'excellent Acteur dont je viens de parler.... Pendant que je voyageois, mon ami alloit toujours son train à composer sa Comédie; mais je reçus à peine une fois le mois de ses lettres, & des nouvelles du progrès de son Important jusqu'à sa perfection; pour moi je lui répondis toujours tout ce qui me vint dans l'esprit sur cet Ouvrage....

Il y avoit long-tems que je n'en entendois plus parler, lorsque son Auteur me consulta enfin sur la distribution de ses rôles. L'Acteur qui avoit donné la premiere idée de ce caractere, & qui devoit le joüer, étoit mort au mois d'Août précédent. Question de sçavoir à qui le donner. Je ne balancerois pas un instant si j'étois à votre place, lui répondis-je, à le donner au Comédien qui joue les Marquis ridicules, (de Villiers) parce que tout Marquis ridicule est un fat, & que généralement l'idée que chacun se fera d'un Important, sera l'idée d'un fat. Il me crut, le rôle fut bien joüé, bien reçu, & réussit beaucoup. Je ne sçavois pas

alors qu'un Acteur (Beaubourg) en qui je connoissois de grands talens pour le Cothurne, en eût de pareils pour le Brodequin : je ne l'avois pas encore vû joüer dans le Comique ; & cette ignorance pensa coûter par la suite à mon ami, la chûte d'un de ses meilleurs Ouvrages. Voyez la Préface de Gabinie.

Bien des gens ont fait la guerre à mon ami de n'avoir pas traité l'Important suivant leurs idées ; mais je leur répondrois volontiers pour lui, que la multiplicité qu'il y a d'Importans dans le monde, rendoit ce caractere intraitable, suivant les idées particulieres de chacun, & qu'ainsi il a bien fait de mettre sur le Théâtre son Important & non le leur ; & c'est aussi pour cette raison, que j'ai pris la liberté, sans son aveu, d'intituler sa Comédie l'Important, & non l'Important de Cour ; addition non-seulement inutile, mais même préjudiciable à la Piéce, puisque l'Important qui y est représenté, & qui se donne pour un Comte qualifié, n'est qu'un hobereau de Province, fat & impertinent, & qui ne connoît point la Cour.



ACTEURS.

M. LE COMTE DE CLINCAN, Important.

M. DE CORNICHON, Vieillard, Oncle du Comte.

LA MARQUISE, Mere de Mariane & de Ninon.

MARIANE, Amante de Dorante.

NINON, Sœur de Mariane.

DORANTE, Amant de Mariane.

M. DE VIEUSANCOUR, Pere de Dorante.

LA BRANCHE, Valet, Ecuyer du Comte.

MARTON, Suivante de Mariane.

UN COMMIS BANQUIER.

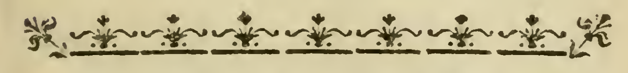
UN BANQUIER.

TROIS LAQUAIS.

La Scene est à Paris chez la Marquise.



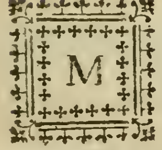
L'IMPORTANT, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE *regardant derriere lui, pour voir si on le suit.*



ME suivroit-il? je l'ai, ma foi, bien vû; c'est l'oncle de mon Maître. Il y a dix ans que nous n'avons vû ce bon homme à Paris. J'ai bien fait peut-être de ne faire pas semblant de le voir, j'aurois été grondé. Je crois pourtant qu'il m'a reconnu. N'est-ce pas lui qui monte les dégrés après moi? me viendroit-il relancer jusques ici?

SCENE II.

M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

AH ! parbleu, le voilà. il hésite à m'aborder. *En s'examinant.* Sous cet habit-là, il a de la peine à reconnoître la Branche. Feignons.

M. DE CORNICHON *d'un peu loin.*

La Bran....

LA BRANCHE *d'un air fier.*

Eh ?

M. DE CORNICHON.

Je cherche par-tout un de mes neveux, & il me semble....

LA BRANCHE.

Je ne le connois pas.

M. DE CORNICHON.

à part. *Il s'approche.*

C'est la voix de la Branche. Voyons de plus près. Oh ! oh ! je ne me trompe point. N'es-tu pas....

LA BRANCHE *déguisant sa voix.*

A qui parlez-vous, Monsu ?

a part. M. DE CORNICHON.

Non, ce n'est pas sa voix. Monsieur, je vous demande pardon : vous ressemblez si fort à un certain la Branche qui servoit autrefois un de mes neveux, que d'abord....

LA BRANCHE.

Cela est fort plaisant, suivre chez lui un homme de ma qualité, & le prendre pour un valet !

M. DE CORNICHON.

Monsieur, j'ai crû que mon neveu logeoit céans. Ce la Branche pour qui je vous prenois, est un homme fort bien fait, & j'avois une bonne nouvelle à lui donner.

Il veut se retirer.

LA BRANCHE.

Une bonne nouvelle! Attendez, Monſieur, que voulez-vous à ce la Branche?

M. DE CORNICHON.

C'eſt pour remettre entre ſes mains les papiers d'une tante, qui l'a fait ſon héritier, & l'argent que je lui apporte.

Il veut ſe retirer.

LA BRANCHE.

Arrêtez, Monſieur, on peut vous dire où il eſt.

M DE CORNICHON *à part.*

Oüi, quand je parle d'argent? Si c'étoit un filou. *haut.* Monſieur, je ne dois pas abuſer de votre patience.

LA BRANCHE.

Demeurez, Monſieur, s'il vous plait. J'avois des raiſons pour ne pas vous dire d'abord que je ſuis la Branche; mais vous ne vous trompez point, je le ſuis, Monſieur, à vous rendre mes très-humbles ſervices. Ne me reconnoiſſez-vous pas?

M. DE CORNICHON *à part.*

Il me ſemble que la Branche étoit plus petit. Je reviens.

LA BRANCHE.

Vous héſitez, Monſieur?

M. DE CORNICHON.

Tout-à-l'heure.

LA BRANCHE.

Attendez, Monſieur. Je ſuis la Branche au moins; n'allez pas faire quelque *qui pro quo* avec cet argent.

M. DE CORNICHON.

Je vais querir vos papiers.

LA BRANCHE.

Demeurez donc, Monſieur: je me donne au diable ſi je ne ſuis la Branche.

M. DE CORNICHON.

Dans un moment.

LA BRANCHE.

Oh! arrêtez donc, Monſieur: la peſte me créve ſi je ne le ſuis. A telles enſeignes, que la tante dont vous me parlez, étoit une blanchiſſeuſe de Nevers, qu'on

appelloit la grande Nicole vous êtes M. de Cornichon, vous avez été tuteur de M. de Clincan mon Maître, vous vous êtes séparé de Madame votre épouse, à cause qu'un jeune Abbé....

M. DE CORNICHON.

Paix, paix. En effet, c'est lui-même. Eh bien! mon pauvre la Branche, tiens, voilà environ cinq cens livres que ta tante a laissées : je te dirai en quoi consiste le reste. Mais, dis-moi, tu as donc fait fortune, à ce que je vois?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je suis toujours au service de Monsieur votre neveu.

M. DE CORNICHON.

Il est donc devenu grand Seigneur?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

M. DE CORNICHON.

Quoi, un homme de sa condition habiller ainsi son valet?

LA BRANCHE.

Oh! Monsieur, ce n'est plus comme de votre tems. Les gens des plus petits, soi-disans Gentilshommes, sont aujourd'hui plus dorés que les Ducs & Pairs du tems passé. D'ailleurs, Monsieur, on portoit autrefois l'or & l'argent dans la bourse; la mode a changé, on les porte sur les habits.

M. DE CORNICHON.

Cependant la terre de Clincan ne sçauroit fournir à mon neveu...;

LA BRANCHE.

Parlez bas, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICHON.

Eh, pourquoi?

LA BRANCHE.

Nous sommes ici dans l'appartement d'une Marquise, qui est à Paris pour un grand procès. C'est une veuve, une bonne Provinciale, un peu folle, changeante & glorieuse. Elle a une fille fort belle & très-riche, qu'on appelle Mariane : on parle de la marier avec un

Gentilhomme

Gentilhomme nommé Dorante. Ils s'aiment fort ; mais mon Maître ſonge à la croquer pour lui à cauſe de ſa richeſſe : car pour ſa beauté, ce n'eſt pas ce qui le touche. Il ne ſeroit pas à propos qu'on entendît ce que vous diriez ici de lui

M. DE CORNICHON.

Je comprens : c'eſt-à-dire, que mon neveu fait le grand Seigneur auprès de la mere, pour ſe faire donner la fille.

LA BRANCHE.

Vous l'avez dit, Monſieur. Depuis quelques mois il a érigé, de ſa propre autorité, ſa Terre de Clincan en Comté, & il eſt Monſieur le Comte tout court. Pour moi, je ſuis à l'auberge ſon Valet de Chambre, à Verſailles ſon Secretaire, & céans ſon Ecuyer.

M. DE CORNICHON.

Quelle folie ! Où loge-t-il, que je l'aille voir ?

LA BRANCHE.

Là, Monſieur, dans cet autre appartement ; mais il eſt ſorti.

M. DE CORNICHON.

Je l'attendrai donc pour le voir. Sur ce que tu viens de me dire, il doit être bien endetté.

LA BRANCHE.

Paſſablement, Monſieur. Un certain Banquier, entr'autres, à qui nous devons deux mille piſtoles, nous talonne d'aſſez près.

M. DE CORNICHON.

Mais auſſi, que fait-il ſi long-tems à Paris ?

LE BRANCHE.

Rien, Monſieur, il va ſouvent à Verſailles.

M. DE CORNICHON.

A-t-il une Charge chez le Roi ?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Eſt-il dans le ſervice ?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Eſt-il dans la Robe ?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Et que diantre fait-il donc ? à quoi s'occupe-t-il ? qu'eſt-ce qu'il eſt ?

LA BRANCHE.

Il eſt, Monſieur.... il eſt ... Vous m'embarraſſez. Il eſt ce qu'on appelle ... à la ſuite de la Cour.

M. DE CORNICHON.

Et que fait-il tant à la ſuite de la Cour, n'étant pas en place ?

LA BRANCHE.

Oh ! Monſieur, cela n'eſt pas néceſſaire : mais il faut vous expliquer ceci. Tenez, Monſieur, il y a dans ce pays-ci une eſpèce de gens, qui voyant qu'on ne leur fait pas l'honneur de les élever dans les Charges & dans les emplois de diſtinction, trouvent le moyen par leur propre induſtrie de ſe faire valoir eux-mêmes.

M. DE CORNICHON.

Et comment cela ?

LA BRANCHE.

Ils vont à la Cour, chez les Princes, chez les Miniſtres ; ils s'intriguent dans les Bureaux ; ils n'y ont pas véritablement un grand crédit ; mais ils trouvent des gens à qui ils perſuadent qu'ils en ont beaucoup. Cela leur donne un grand relief dans le monde, & Monſieur votre neveu a embraſſé cette profeſſion-là.

M. DE CORNICHON.

Voilà une belle profeſſion. Je voudrois bien ſçavoir quel nom dans le monde on peut donner à ceux qui s'en mêlent.

LA BRANCHE.

Quel nom, Monſieur ? je m'en vais vous le dire. Comme pour exercer cette profeſſion il ne faut ni proviſions, ni brevets, ceux qui s'en mêlent ne prennent point de qualités ; mais ceux qui les connoiſſent bien les appellent ... je crois ... oüi, Importans ; c'eſt com-

me qui diroit, faiſant les accrédités, les notables. Vous comprenez bien ?

M. DE CORNICHON.

Tu me contes ici des folies.

LA BRANCHE.

Point, Monſieur, il y a de ces gens là qui font les Importans dans toutes ſortes de conditions ; mais ceux qui ſuivent la Cour ſont du premier ordre, & Monſieur votre neveu eſt aſſurément un des plus habiles & des plus renommés de ce côté là.

M. DE CORNICHON.

Voilà un beau Corps !

LA BRANCHE.

La peſte, Monſieur, il n'eſt pas à mépriſer. Ceux qui en ſont n'ont pas de gages à la vérité, mais ils ont d'aſſez beaux privilèges : ils ne travaillent que quand il leur plaît, & ils peuvent même en donner la ſurvivance ſans agrément de la Cour.

M. DE CORNICHON.

C'eſt une raillerie, & ce que fait là mon neveu, eſt indigne d'un honnête homme ; car enfin, il ne peut faire ce que tu dis, ſans être obligé de mentir à tous momens.

LA BRANCHE.

Cela eſt vrai, Monſieur : mais la profeſſion le permet ; par-là elle les mene quelquefois à de gros mariages. Par exemple, la Dame de céans, qui ſonge à manquer de parole à Dorante, dont je vous ai parlé, pour donner ſa fille à mon Maître.... J'entens la Suivante de Mariane. Vous n'êtes pas aſſez proprement mis pour vous dire ceans l'oncle de Monſieur le Comte. Ne parlez pas auſſi devant cette fille, de ma tante la Blanchiſſeuſe de Nevers, la grande Nicole. Je ſuis venu ici pour tâcher de la mettre dans nos interêts, & je la mitonne pour moi.



SCENE III.

MARTON, M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

MARTON.

BOn jour, Monſieur de la Branche.

LA BRANCHE.

Serviteur, ma chere Marton.

MARTON.

Oh ! oh ! qui eſt ce Monſieur-là ?

LA BRANCHE.

Ce Monſieur-là ? c'eſt . . . c'eſt un Gentilhomme de Nevers, c'eſt M. de Cornichon.

MARTON.

Je ſuis très-humble ſervante à M. de Cornichon. A qui en veut-il ?

LA BRANCHE.

A moi. C'eſt Monſieur . . . c'eſt Monſieur mon oncle,

M. DE CORNICHON.

Ton oncle, maraut!

LA BRANCHE *bas*.

Je parle ainſi pour l'interêt de votre neveu.

MARTON.

Je ſuis ravie, Monſieur, de voir un parent de Monſieur de la Branche.

M. DE CORNICHON.

Serviteur.

MARTON:

Peut-on faire quelque choſe pour Monſieur votre oncle ?

M. DE CORNICHON.

Non.

LA BRANCHE.

Non, non. Monſieur mon oncle que voilà m'a fait la grace de m'accompagner juſques ici, pour me dire

qu'une de mes tantes, une Conseillere de Nevers, qu'on appelloit... Madame de saint Nicolas, m'a fait son héritier : il m'a rendu cinq ou six cens pistoles, qui me vont embarrasser.

MARTON.

La peste! voulez-vous qu'on vous les garde?

LA BRANCHE.

Je verrai de les placer. Mais, Monsieur mon oncle, est-il possible qu'on n'ait trouvé que cela d'argent comptant chez une Dame de cette qualité-là?

M. DE CORNICHON.

On n'y a trouvé que ce que je t'ai rendu.

LA BRANCHE.

Cela est assez mal-honnête pour une femme comme elle. Monsieur mon oncle, notre cousin le Président étoit-il toujours bien de ses amis?

M. DE CORNICHON *bas.*

Va te promener.

MARTON *à part.*

Il est de bonne famille.

M. DE CORNICHON.

Je vais voir si mon neveu seroit rentré chez lui.

SCENE IV.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON.

De quel neveu parle-t-il donc?

LA BRANCHE.

C'est d'un autre neveu, un neveu qui est plus grand que moi : c'est l'oncle de France qui a le plus de neveux.

MARTON.

Ce Monsieur, ton oncle, te traite un peu cavalierement, ce me semble.

LA BRANCHE.

C'eſt que nous vivons ſans façon.

MARTON.

Monſieur de Cornichon a l'air bien rebarbatif.

LA BRANCHE.

Oüi, il n'eſt pas content: je crois qu'il vouloit avoir la ſucceſſion de ma tante. Mais laiſſons cela ; tu viens de voir que je ſuis un aſſez bon parti.

SCENE V.

MARTON, LA BRANCHE, NINON *qui les épie.*

LA BRANCHE.

Il lui baiſe les mains.

TU ſçais que je t'adore. Si tu veux que je te faſſe l'honneur de t'épouſer, il faut que tu ſerves. . . .

MARTON *appercevant Ninon.*

Tais-toi, voilà Ninon qui nous épie.

NINON.

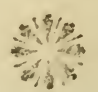
Ah! ah! c'eſt donc pour cela que tu es ſortie de la chambre de ma ſœur? j'en ſuis bien aiſe. Continuez, Monſieur, continuez.

MARTON.

Oh! que cela eſt beau à une grande fille comme vous, de venir écouter ce qu'on dit.

NINON.

Eh! va, va, j'y ſuis venuë, parce que je me doutois déja de quelque choſe. Vous voulez tromper ma ſœur : mais. . . vous aurez affaire à moi.



SCENE VI.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON.

NE t'avise jamais devant elle de me parler de toi, ni de ton Maître : c'est une petite peste qui épie, écoute, rapporte tout ce qu'on fait céans, & sert d'espion à sa sœur & à Dorante.

LA BRANCHE.

La voilà partie, oh çà. . . .

MARTON.

Oh çà, je vois que tu veux que je serve ton Maître auprès de Mariane; mais franchement je ne crois pas que ce soit un homme pour elle

LA BRANCHE.

Quoi, un Comte de cette importance ? un homme connu à la Cour & à la Ville. . . .

MARTON.

Eh! mon Dieu, à la Cour, à la Ville, on ne voit autre chose que des gens qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas.

LA BRANCHE.

Ta morale est un peu forte

MARTON.

Vois-tu, à la bonne heure de prendre les gens pour ce qu'ils veulent, quand il n'en coûte rien; mais quand il s'agit de s'engager, sotte qui s'y fie.

LA BRANCHE.

Tu me prens donc, moi, pour un fripon ?

MARTON.

Tu me prens donc, moi, pour une gruë ?

LA BRANCHE.

Non, mais tu sçais que l'on dit, tel maître, tel valet; & pour bien juger de mon maître, regarde-moi bien ici moi-même depuis les pieds jusqu'à la tête.

MARTON.

Oh ! pour bien juger toi-même, si je suis fille à donner dans le panneau, regarde-moi ici entre deux yeux.

LA BRANCHE.

Vois cette magnificence.

MARTON.

Vois cette phisionomie.

LA BRANCHE.

Cet air, ce port, ces manieres.

MARTON.

Ces regards, ce front, ces cheveux noirs.

LA BRANCHE.

A cela me prens-tu pour l'Ecuyer d'un petit Gentilhomme ?

MARTON.

A cela, me prens-tu pour une dupe ?

LA BRANCHE.

Mais là, sur ce que tu vois, combien lui donnerois-tu de rente ?

MARTON.

Mais là, sur ce que tu vois, combien me donnerois-tu de pénétration ?

LA BRANCHE, *donnant une chiquenaude à son chapeau.*

Sur cela de pénétration ? autant.

MARTON, *de l'ongle dans les dents.*

Sur cela de rente ? autant.

LA BRANCHE.

Tu me ruines.

MARTON.

Tu me deshonores.

LA BRANCHE.

Cependant il faut que nous soyons toi & moi d'intelligence.

MARTON.

C'est selon que ton Maître en usera avec moi,

LA BRANCHE.

J'entens. Dorante ne t'a rien promis ?

MARTON.

Eſt-ce que je m'en ſoucie ?

LA BRANCHE.

Oh ! je le ſçai bien ; mais je viens te dire que ſi nous pouvons faire donner Mariane à mon Maître, il m'a promis dix mille francs pour me marier avec toi.

MARTON.

Quelle aſſurance as-tu de la promeſſe de ton Maître ?

LA BRANCHE.

Un écrit en bonne forme ; car je ſuis homme d'ordre.

MARTON.

Quelle aſſurance me donneras-tu à moi ?

LA BRANCHE.

Ce même billet, ma parole, ma foi, mon amour, mes ſermens.

MARTON.

Parlons ſeulement de cet écrit, où eſt-il ?

LA BRANCHE.

Chez le Notaire qui l'a reçu. Te défies-tu de moi ?

MARTON.

Non ; mais va le querir.

LA BRANCHE.

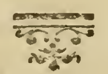
Oh ! tout-à-l'heure.

MARTON.

Après cela, ne te mets pas en peine. Quoique j'aye toujours parlé contre ton Maître à la mere de Mariane, je ſçaurai bien donner à cela une tournure de ma façon.... Je l'entens, va vîte faire ce que je t'ai dit.

LA BRANCHE.

Je ſuis à toi dans un moment.



SCENE VII.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

JE n'en puis plus, Marton, je n'en puis plus. Ah! l'extravagante femme, l'extravagante femme!

MARTON.

Bon, c'est une folle.

LA MARQUISE.

Tu sçais donc de qui je parle?

MARTON.

Non, Madame; mais puisque vous le dites, je le crois.

LA MARQUISE.

Je viens de rencontrer la mere de Cléonte, à qui tu sçais que j'avois promis Mariane.

MARTON.

Oüi, Madame.

LA MARQUISE.

Je lui ai dit, mais le plus honnêtement du monde, que j'avois changé de dessein.

MARTON.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Cette folle m'a dit que je suis d'humeur changeante.

MARTON.

Quelle médisance!

LA MARQUISE.

Comme si après avoir promis Mariane à son fils, il ne m'étoit pas permis de la donner à Dorante.

MARTON.

Voyez, où diantre a-t-elle trouvé qu'une femme soit obligée de tenir sa parole?

LA MARQUISE.

Elle m'a soutenu en face qu'on ne peut pas compter sur ce que je promets.

MARTON.

Elle a menti, Madame. Moquez-vous de cela, changez toujours pour le mieux, & jouissez toujours du privilége du sexe à la barbe des gens.

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, cela me chagrine. Aurai-je du monde? m'est-il venu compagnie pendant que j'étois dehors à solliciter mon procès?

MARTON.

Il n'y a encore personne, Madame.

LA MARQUISE.

Personne à la veille du mariage de ma fille! personne! pas un seul homme chez moi!

MARTON.

Par ma foi, Madame, les hommes commencent à devenir bien rares. Si la guerre continuë, les femmes auront autant de peine à en trouver que les Capitaines, *entre ses dents*, quoiqu'elles n'épargnent rien pour les enrôler.

LA MARQUISE.

N'avois-je pas dit de faire avertir Monsieur le Comte de Clincan de m'envoyer chercher compagnie de tous côtés? J'ai laissé pour cela deux de mes laquais, & de toute la matinée je n'en ai eu que quatre derriere mon carosse.

SCENE VIII.

NINON, LA MARQUISE, MARTON.

NINON *derriere elles.*

AH! te voilà.

MARTON.

Pour moi, Madame, vous m'avez commandé de demeurer auprès de ma maîtresse, si Durante la venoit

voir. Ils ont passé la matinée ensemble, & je ne les ai pas quittés.

NINON.

Oüi, vraiment, ma mere, fiez-vous bien à ce qu'elle dit.

LA MARQUISE.

Comment, Ninon ?

NINON.

Elle ne les a pas quittés, oüi.

MARTON.

Que voulez-vous dire ?

NINON.

Je veux dire que c'est moi qui ai tenu compagnie à ma sœur, tandis que Mademoiselle que voilà cautoit ici tête-à-tête avec l'Ecuyer de Monsieur le Comte.

MARTON.

Moi ?

NINON.

Oh ! non. Monsieur de la Branche ne t'a pas fait signe comme cela de sortir de la chambre de ma sœur ? je n'ai pas vû qu'il t'a baisé la main ? je n'ai pas oüi qu'il te disoit.... Ah ! tenez, ma mere, elle me fait signe de n'en rien dire : mais je vous le dirai tantôt.

MARTON.

Vous arrêtez-vous, Madame, à ce qu'elle dit ?

NINON.

Hé bien, ma mere, ne le voilà-t-il pas encore qui la cherche ?

MARTON *bas.*

Euh, la petite peste.

LA MARQUISE.

Approchez, Monsieur, approchez, je suis de vos amies.



SCENE IX.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON, NINON.

LA BRANCHE *embarrassé.*

AH, ah, Madame, c'est trop... d'honneur, & je ne m'attendois pas de... de...

NINON *en riant.*

Ah, ah, ah, non assurément, il ne s'attendoit pas de vous trouver avec Marton. Ils machinent quelque chose contre ma sœur; car ils se cachent de moi.

LA MARQUISE.

Taisez-vous, petite fille, & rentrez. Elle est jeune, Monsieur.

NINON *passant sous le nez de Marton, & la menaçant du doigt.*

Tu n'en es pas encore quitte.

MARTON *bas.*

Tu me la payeras, tu auras bien-tôt besoin de moi.

SCENE X.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

QUand verra-t-on Monsieur le Comte?

LA BRANCHE.

Madame, un Maréchal de France de ses amis l'a retenu à dîner. *Donnant des papiers à Marton, qu'elle lit à la dérobée.* Voilà pour toi. *à la Marquise.* De-là il doit aller chez un Duc & Pair, ensuite chez Monsieur votre Rapporteur. & sur le soir il tâchera de se dérober pour se rendre ici.

LA MARQUISE.

Dites-lui, Monsieur, que je l'attens avec beaucoup d'impatience.

LA BRANCHE.

Je n'y manquerai pas, Madame. Eh bien ?

MARTON *bas.*

Cela est bon, laisse-moi faire. *haut.* Allez où Madame vous dit.

SCENE XI.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

IL faut avouer, Marton, qu'on a bien de la peine à jouir du Comte de Clincan. Quel homme ! toujours dans le grand monde.

MARTON.

Franchement, Madame, je commence à m'appercevoir aussi que ce doit être un homme de grande importance, que ce Comte.

LA MARQUISE.

Oh ! oh ! tu ne me parlois pas ainsi de lui ces jours passés.

MARTON.

C'est, Madame, que depuis ce tems-là j'ai changé d'avis.

LA MARQUISE.

Tu ne voulois pas m'en croire.

MARTON.

Oh ! Madame, je ne crois qu'à bonnes enseignes.

LA MARQUISE.

Vois-tu, je ne fais que de venir en ce pays-ci ; mais je connois bien-tôt mes gens.

MARTON.

Pour moi, Madame, je n'ai pas la conception si prompte ; mais à la fin, quand on voit les choses, &

qu'on les touche au doigt, Madame, il faut bien se rendre.

LA MARQUISE.

Ah! Marton, si j'avois eu le tems de te montrer les lettres qu'il laissa tomber ici par megarde l'autre jour....

MARTON.

Bon, des lettres, j'ai bien vû autre chose.

LA MARQUISE.

Et qu'as-tu vû?

MARTON.

J'ai vû des actes, Madame, & des actes pardevant Notaires.

LA MARQUISE.

Et qu'est-ce qu'ils disent?

MARTON.

Ils disent, Madame, qu'il fait bon se frotter à cet homme-là.

LA MARQUISE.

Ne t'a-t-il jamais parlé de Mariane?

MARTON *bas*.

Ah! ah! *haut.* Quelquefois, Madame.

LA MARQUISE *avec un air de confiance*.

Je le crois.

MARTON.

Sans dessein, pourtant

LA MARQUISE.

Non?

MARTON.

Non; mais je crois qu'il y songe.

LA MARQUISE.

J'aurai donné ma parole trop vîte.

MARTON.

Est-ce, Madame, que vous auriez quelque pensée pour ce Comte?

LA MARQUISE.

Je ne sçai: mais si.... Non, c'est une affaire faite. J'aime Mariane, Mariane aime Dorante, Dorante l'aime; j'ai donné ma parole à demain, la chose est trop avancée. Que t'en semble?

MARTON.

Par ma foi, Madame, vous ſçavez combien je ſuis ſincere, ſi j'étois en votre place....

LA MARQUISE.

Eh bien, lequel de ces deux partis me conſeillerois-tu de prendre ?

MARTON.

Pour moi, Madame, je me ſens depuis peu un grand penchant pour le Comte.

LA MARQUISE.

Tu as raiſon, il faut que je le préfére : mais ſi ma fille s'opiniâtre abſolument à vouloir Dorante ?

MARTON.

Vous prendrez Dorante.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai : mais ſi elle étoit plus heureuſe avec le Comte ?

MARTON.

Prenez donc le Comte.

LA MARQUISE.

Oüi : mais ſi le Comte ne vouloit pas de Mariane ?

MARTON.

Vous la donneriez à Dorante.

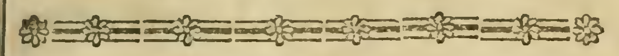
LA MARQUISE.

Allons, me voilà déterminée du côté de.... Je ne ſçai pas bien encore ; je veux y aller ſonger, & ne rien faire à la volée.

MARTON.

Je t'en défie. La bonne tête de femme que voilà ! je n'aurai pas beaucoup de peine avec elle ; le diantre ſera à déſunir les amans. Allons avertir la Branche de ce que j'ai fait, & mettons en campagne Monſieur le Comte.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

JE verrai donc tout-à-l'heure Monſieur le Comte ? tout-à l'heure, Monſieur ?

LA BRANCHE.

Oüi, Madame, il m'a commandé de prendre les devans pour vous annoncer ſa venuë.

LA MARQUISE.

Que j'en ſuis aiſe, Monſieur, que j'en ſuis aiſe !

LA BRANCHE.

Il ſeroit déja ici, Madame, n'étoit qu'à ſon retour de la Ville il a donné audience.

LA MARQUISE.

Audience, Monſieur ? & ſur quoi donne-t-il audience ?

LA BRANCHE.

Sur tout, Madame, ſur tout.

LA MARQUISE.

Sur tout ! voilà un beau département.

LA BRANCHE.

C'eſt le plus beau de tous, mais il a expédié ſes gens. Le voilà qui ſort de chez lui pour venir ici.



SCENE II.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE COMTE *rêvant à part-soi.*

Est-ce là tout ? je pense que oüi. Y a-t-il encore là quelqu'un ?

LE LAQUAIS.

Il n'y a, Monsieur, que ce Commis du Banqui. ...

LE COMTE.

A demain, à demain.

LE LAQUAIS.

Il dit, Monsieur.

LE COMTE.

Allez, allez, je ne vois plus personne d'aujourd'hui. Madame, je suis votre serviteur.

LA MARQUISE.

Ah! Monsieur, je suis votre servante.

LE COMTE.

Vous, Monsieur, allez où je vous ai dit.

LA BRANCHE.

Où, Monsieur ?

LE COMTE.

Je quitte tout, Madame, pour me rendre chez vous.

LA MARQUISE.

Que je vous suis obligée, Monsieur !

LE COMTE.

Allez, vous dis je, allez rendre ces dépêches. Enfin, Madame. ... N'oubliez pas de les donner en main propre.

LA BRANCHE.

Sans doute, Monsieur.

LE COMTE.

Enfin, Madame, vous êtes aujourd'hui. ... Elles sont de conséquence.

LA BRANCHE.

Je le ſçai, Monſieur.

LE COMTE.

Vous êtes aujourd'hui de nôces?

LA MARQUISE.

Monſieur, je ne ſuis pas encore....

LE COMTE *rappellant la Branche.*

A propos, Monſieur. Mille pardons, Madame, vous voulez bien que pour être plus libre.....

LA MARQUISE.

Oh! Monſieur....

LE COMTE.

A-t-on donné ce Brevet à ce petit Marquis?

LA BRANCHE.

Oüi, Monſieur, votre Valet de chambre le lui donna hier là, dans votre appartement.

LE COMTE.

Ces Proviſions à cet homme de Robe?

LA BRANCHE.

Votre Secretaire l'expédia à Verſailles.

LE COMTE.

A Verſailles. Et la Lettre de cachet?

LA BRANCHE.

Votre écu... Je l'ai renduë, Monſieur, ce matin.

LE COMTE.

Ce matin. Voilà qui eſt bien. Allez à préſent, & que d'aujourd'hui on ne me rompe la tête d'aucune affaire. Allez. Non, non, demeurez, demeurez; je ſonge que j'aurai peut-être ici beſoin de vous: demeurez, Monſieur, Madame le veut bien. Vous ſçavez, Madame, que c'eſt un homme de condition?

LA BRANCHE.

Oh! Monſieur.

LE COMTE.

Qui a bien voulu ſe donner à moi?

LA MARQUISE.

Il a fort bon air.

LA BRANCHE.

Oh! Madame....

LE COMTE.

Vous êtes donc aujourd'hui de nôces, Madame?

LA MARQUISE.

En vérité, Monsieur, je ne sçai pas encore trop bien ce que je dois faire.

LE COMTE.

C'est-à-dire, Madame, que vous n'êtes pas tout-à-fait déterminée. Monsieur... Ah! non, non, je croyois parler à mon Secretaire. Pardon, Madame, on seroit distrait à moins. J'avois en tête mes lettres d'Allemagne.

LA BRANCHE.

Cela n'est pas de mon fait.

LE COMTE.

Il est vrai.... Enfin, Madame, vous n'êtes donc pas bien déterminée?

LA MARQUISE.

Vous sçavez, Monsieur, qu'on me veut faire donner ma fille à Dorante?

LE COMTE.

Je pense que oüi, Madame: oüi, oüi, le bruit en est venu jusqu'à moi. C'est un assez joli garçon vraiment, que Dorante.

LA MARQUISE.

Il est fils de Monsieur de Vieusancour.

LE COMTE.

Vieusancour, Vieusancour: oüi, oüi, Madame, je connois cela, je connois cela.

LA MARQUISE.

C'est un riche Gentilhomme.

LE COMTE.

Cela se pourroit, Madame Et vous n'avez jamais porté vos vûës un peu plus haut, là, qu'un simple Gentilhomme?

LA BRANCHE.

Ah! ah!

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne manque pas d'ambition; ma fille a de l'esprit & de la beauté.

LE COMTE.

Elle vous ressemble, Madame.

LA MARQUISE.

On le dit, Monsieur. Elle portera à son époux plus de vingt mille livres de rente en belles Terres, outre deux cens mille livres d'argent comptant, qu'on me garde ici pour sa dot.

LE COMTE.

C'est quelque chose.

LA MARQUISE.

Et je lui ferai encore de plus grands avantages, pourvû que je gagne mon procès.

LE COMTE.

Oh ! pour cela, Madame, on peut, on peut, je pense, vous en répondre.

LA MARQUISE.

Ainsi, Monsieur, je pourrois songer à quelque chose de mieux ?

LE COMTE.

Oüi, Madame.

LA MARQUISE.

Cependant, Monsieur, le pere de Dorante est Résident chez un Prince d'Italie.

LE COMTE.

Vieusancour. Ah ! il m'en souvient, Résident en Italie. Il y est encore, n'est-ce pas, Madame ?

LA MARQUISE.

Oüi, Monsieur.

LE COMTE.

Monsieur, n'ai-je pas fait donner cette Résidence ?

LA BRANCHE.

N'étoit-ce pas une Ambassade, Monsieur ?

LE COMTE.

Non, non, à cet homme-là, diable ! non, non, une Résidence.

LA BRANCHE.

Ah ! oüi, oüi, Monsieur. C'étoit au moins quelque nom comme cela, qui finissoit en cour.

LE COMTE.

C'est ce qu'il me semble.

LA MARQUISE.

Vous faites, Monsieur, tant de gens heureux, que

vous ne pouvez pas vous souvenir de tous; mais si je ne puis pas me défendre de donner ma fille à Dorante, dans les occasions, Monsieur, vous ne lui refuserez pas....

LE COMTE.

Oh! que non, Madame; on verra d'en faire un jour quelque chose, on pourra songer à lui; mais il faudra prendre un tems où j'aye moins de monde sur les bras.

LA MARQUISE

Quand on est, Monsieur, dans une aussi grosse considération....

LE COMTE.

Eh! oüi, oüi, Madame, grosse considération; voilà qui est bien, grosse considération: mais, parbleu, cela est accablant. On ne dit pas cela pour vous, Madame; car j'ai deja assez bien rangé vos affaires. J'ai fait mettre votre Chevalier aux Cadets, j'ai un Régiment tout prêt pour votre aîné, & nous n'en demeurerons pas là.

LA MARQUISE.

Ah, Monsieur!

LA BRANCHE.

Comme elle gobe l'hameçon!

LE COMTE.

Mais, mais tout le monde se ruë sur moi, Madame. Une charge à l'un, un emploi à l'autre, une pension à celui-ci, un Gouvernement à celui là.

LA MARQUISE *se tournant vers la Branche.*

Qu'il a de crédit! qu'il a de crédit!

LA BRANCHE.

Oh! Madame... pas trop chez les Banquiers.

LE COMTE.

On ne sçait de quel côté se tourner, Madame: toujours à mes trousses Officiers de Robe & d'Epée, Gens de Lettres, Hommes d'affaires, Poëtes, Musiciens, Peintres, Sculpteurs, Architectes....

LA MARQUISE.

Oh! pour cela, ces petites créatures fatiguent terriblement les grands Seigneurs.

LE COMTE.

Oh, oh, oh, ventrebleu, auſſi à la fin je quitterai tout, & je m'irai confiner dans quelqu'une de mes Terres. Que j'envie, Madame, le ſort d'un petit Gentilhomme de dix à douze mille livres de rente, qui vit tranquillement chez lui! Il eſt cent fois plus heureux que moi.

LA MARQUISE.

Que vous, Monſieur!

LA BRANCHE.

Oh, pour cela, Madame, il n'eſt rien de plus vrai; perſonne ne le ſçait mieux que moi.

UN LAQUAIS *bas au Comte.*

Monſieur, ce Commis du Banquier....

LE COMTE.

Paix. Allez lui dire de m'attendre chez moi.

LE LAQUAIS.

Il ne veut pas, Monſieur

LE COMTE.

Allez donc faire ce qu'on vous dit.

LE LAQUAIS.

Le voici, Monſieur.

SCENE III.

LE COMMIS, LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

PArdon, Madame... Qu'eſt-ce, mon petit ami? qu'eſt-ce? ne pouviez-vous pas m'attendre chez moi? Parlez bas.

LA MARQUISE *à la Branche.*

Vous êtes là, Monſieur, avec un homme qui vous menera loin.

LA BRANCHE.

Oüi, Madame, il me fait bien voir du pays.

LE COMMIS.

Mais, Monsieur, si quand on vous attend, vous ne venez jamais?

LE COMTE.

Parlez donc plus bas.

LA MARQUISE *à la Branche.*

Faites-le souvenir, Monsieur, du Régiment pour mon fils le Capitaine.

LA BRANCHE.

Il le fera, Madame, si vous voulez, Officier général; cela lui coûtera aussi peu que de m'avoir fait son Ecuyer.

LA MARQUISE.

Je le crois.

LA BRANCHE.

Oüi; mais, comme il vous a dit, il a à présent d'autres gens sur les bras.

LE COMMIS.

En un mot, si les deux mille pistoles ne sont dans deux heures....

LE COMTE.

Mais, mais parlez donc plus bas, vous dit-on. On ne rompt pas ainsi la tête à des gens de qualité pour ces bagatelles.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc, Monsieur le Comte?

LE COMTE.

C'est moins que rien, Madame.

LE COMMIS.

Oh! envoyez-y donc; car pour moi....

LE COMTE.

Bas. Tout-à-l'heure. *bas à la Marquise.* C'est un maraut, *haut*, de Banquier, *bas*, qui me doit, *haut*, deux mille pistoles, *bas*, & qui me fait demander, *haut*, deux heures Hé bien, va, dans deux heures, entens-tu, au moins? dans deux heures.

LE COMMIS *tout-à-fait haut.*

Il viendra lui-même, ou envoyez-y.

LE COMTE.

Oh! va, va, j'y envoyerai.

LE COMMIS.

Il ne manquera pas au moins de. . . .

LE COMTE.

Oh, va, va donc, te dis-je.

SCENE IV.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

IL sera fort bien de n'y manquer pas. J'attens ce gueux-là, Madame, depuis six mois; mais la patience échape à la fin.

LA MARQUISE.

Sans doute, Monsieur.

LE COMTE *bas & vîte à la Branche.*

Il pourroit venir ici, va vîte chez lui.

LA BRANCHE *bas.*

Pour quoi faire, Monsieur?

LE COMTE *bas.*

Ah, le sot! Ces deux mille pistoles, Madame, me font souvenir que j'ai oublié de me trouver ce matin au petit lever.

LA MARQUISE.

Au petit lever!

LE COMTE.

Oüi, Madame. Je vais réparer cela, vous le voulez bien. . . . *bas.* Va dire à ce Banquier, *à l'oreille*, bs, bs, bs.

LA MARQUISE *à part.*

Au petit lever! que n'ai-je plûtôt connu ce Comte!

LA BRANCHE.

Comment dites-vous, Monsieur?

LE COMTE.

Bas. Encore? *haut.* Vous direz au Duc, *à l'oreille,* au Banquier, au Banquier, bs, bs, bs.

LA MARQUISE *à part.*

Au Duc! Si je pouvois lui donner ma fille!

LA BRANCHE.

Je n'entens pas.

LE COMTE.

Bas. J'enrage *haut.* Si le Duc fait difficulté... : *à l'oreille.* Le Banquier, bourreau, le Banquier, bs, bs, bs.

LA MARQUISE.

Quelle difference de lui à Dorante!

LA BRANCHE.

Que diantre me dit il?

LE COMTE.

Bas. Ah, le butor! *haut.* Vous irez trouver le Prince de, *à l'oreille,* bs, bs, bs.

LA MARQUISE.

Le Prince! Il faut que je différe le mariage. Monſieur, je vois que vous avez des ordres à donner, & je vous laiſſe en liberté.

SCENE V.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

J'Irai donc dire au Duc, bs, bs, bs. Si le Duc fait difficulté de, bs, bs, bs, j'irai trouver le Prince de, bs, bs, bs.

LE COMTE.

Inſolent, ſçais-tu bien que je....

LA BRANCHE.

Eh! doucement, on ne bat point les Ecuyers.

LE COMTE.

Maraut, tu n'as donc rien oüi de ce que je te diſois à l'oreille.

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monſieur, j'ai oüi par-ci, par-là; Banquier, ce ſoir, piſtoles, mais comme vous entrelardiez cela tout haut de Ducs & de Princes, le diable m'emporte ſi j'y ai rien compris.

LE COMTE.

Imbécille ! Eh, n'as-tu pas compris que je ne parlois ainsi que pour empêcher la Marquise d'entendre ce que je te disois ? Cependant as-tu pris garde comme elle. . . .

LA BRANCHE.

Oh! qu'oüi, Monsieur, & l'attention que j'avois pour ce qu'elle disoit tout bas, est cause en partie que je ne vous ai pas compris. Il faut avouer que vous êtes un homme incomparable pour coëffer une Provinciale. Je tiens votre affaire en bon train.

LE COMTE.

Nous verrons, sui-moi.

LA BRANCHE.

Est-ce, Monsieur, que vous auriez tout de bon quelque Duc ou quelque Prince à aller voir ?

LE COMTE.

Non ; mais puisque la Marquise est rentrée, je songe que je ferai beaucoup mieux d'aller moi-même à ce brutal. Au dessein que j'ai, je crains quelque éclat de sa part.

LA BRANCHE.

Allons, Monsieur. *à part.* Voilà les Ducs & les Princes que vont voir souvent ceux qui lui ressemblent.

SCENE VI.

MARTON, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

AH ! te voilà.

MARTON.

Où va ton Maître si vîte ?

LA BRANCHE *en action d'un homme empressé de sortir.*

Chez . . . chez un Ambassadeur.

MARTON.

Pour quoi faire?

LA BRANCHE.

Pour . . . . pour un traité de paix qui presse diablement.

MARTON.

Je venois lui dire que le mariage de Dorante est différé, & que la Marquise écrit pour contremander ceux qu'elle avoit invités à ses nôces.

LA BRANCHE.

Tant mieux.

MARTON.

Il faut que ton Maître songe à faire demander Mariane.

LA BRANCHE.

Il le fera. Adieu.

MARTON.

Tu es bien pressé.

LA BRANCHE.

La peste, il ne faut pas faire attendre les Ambassadeurs.

SCENE VII.

MARTON *seule.*

IL est impossible que ma Maîtresse ni Dorante puissent découvrir ce qui se passe; il n'y a que moi seule dans le secret de la mere. Mais voici ma Maîtresse tâchons de l'éviter.



SCENE VIII.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

MArton.

MARTON.

Madame.

MARIANE.

Tu ne me parois pas affez contente de notre bonheur.

MARTON.

Pardonnez-moi, Madame, je le fuis beaucoup, & j'en ai bien fujet.

MARIANE.

Cependant, Ninon veut que je te foupçonne:

MARTON.

Moi, Madame?

MARIANE.

Non, Marton, je te crois fidelle, & je t'aime. Tu fonges à te marier, j'en fuis bien aife, & je fuis affez riche pour te faire du bien; tu peux compter fur cela.

MARTON.

Ah! Madame, que ne ferois-je pas pour votre fervice? commandez-moi ce qu'il vous plaira.

MARIANE.

Je n'aurai bien-tôt plus rien à défirer : tu le fçais, Marton. Va feulement donner ordre à ce que je t'ai dit pour les apprêts de nos nôces, afin que lorfque nos parens feront arrivés, rien ne puiffe les retarder.

MARTON.

J'y vais, Madame. *en s'en allant.* O! argent, que tu as de pouvoir!

SCENE IX.

DORANTE, MARIANE.

DORANTE.

JE viens d'apprendre que mon pere revient d'Italie: il doit arriver inceſſamment. Mais, Mariane, parlez, je vous prie, de ce que je vous ai dit, à Madame votre mere.

MARIANE.

En vérité, Dorante, vous n'y ſongez pas. Vous voulez que je preſſe ma mere de faire aujourd'hui un mariage qu'elle a réſolu de faire demain; cette impatience ſied-elle bien à notre ſexe?

DORANTE.

Vous ſçavez mes raiſons, Mariane; la Marquiſe eſt d'humeur à changer du ſoir au matin: hélas! que deviendrois-je?

MARIANE.

Non, Dorante, de ce côté-là nous n'avons plus rien à craindre; ma mere a rompu ce matin avec la mere de Cléonte. Je ſçai qu'elle a mandé nos parens; votre pere ſera peut-être arrivé, & je vous répons que demain..

DORANTE.

Demain! Ah! belle Mariane, j'avois crû n'avoir plus rien à ſouffrir auprès de vous; mais j'éprouve que l'attente d'être heureux, toute charmante qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'être bien difficile à ſuporter.

MARIANE.

Il vous eſt permis, Dorante, de dire bien des choſes qu'il ne m'eſt pas permis de penſer.

SCENE X.

NINON, DORANTE, MARIANE.

NINON *en courant, & craignant qu'on ne l'écoute.*

AH, ma sœur!

MARIANE.

Qu'est-ce, Ninon?

NINON.

Ah, Monsieur!

DORANTE.

Qu'avez-vous, ma belle enfant?

NINON.

Mais voyez un peu ma mere.

MARIANE.

Qu'as-tu appris? parle.

NINON *regardant toujours de tems-en-tems derriere elle.*

Ma mere a causé ici long-tems avec Monsieur le Comte de Clincan.

DORANTE.

Eh bien?

NINON.

Après elle a dit qu'elle vouloit écrire.

MARIANE.

Dis vîte ce que tu sçais.

NINON.

Oh! laissez-moi bien voir auparavant si personne ne m'écoute.

DORANTE.

Nous sommes seuls.

NINON.

Elle est entrée dans son cabinet : je me suis doutée de quelque chose, & je suis. . . . Ne me décelez pas au moins.

MARIANE.

Ne crains rien, achéve.

NINON.

Et je suis entrée tout doucement après elle, sans qu'elle m'ait vûë. Elle s'est mise à écrire, & je me suis glis.... Ahi!

DORANTE.

Ce n'est rien.

NINON. *Elle marche posément sur la pointe des piéds.*

Je me suis glissée comme cela, comme cela derriere sa chaise, & j'ai lû par-dessus son épaule ce qu'elle écrivoit.

DORANTE.

Qu'écrivoit-elle?

NINON.

Le voici; car je l'ai lû deux fois pour le bien retenir. *Ma chere, si vous n'avez résolu de vous rendre ici demain, que pour vous trouver aux nôces de Mariane & de Dorante, épargnez-vous la peine d'y venir; j'ai fait dessein de les différer, & peut-être....*

DORANTE.

Quoi, peut-être?

NINON.

Oh! je n'en ai pû retenir que jusques-là, & je suis vîte sortie.

DORANTE.

Ah! je suis perdu. Les airs importans de cet homme-là lui ont donné dans la vûë, elle songe à me manquer de parole.

MARIANE.

Juste Ciel! seroit-il possible?

NINON.

Si vous croyez, j'en suis bien fâchée aussi; car j'ai oüi dire que quand vous seriez mariée, dame, on songeroit à moi.

DORANTE.

Je vais tout employer, pour l'empêcher de se dédire.

MARIANE.

Et moi, je vais lui parler moi-même, & consulter Marton.

NINON.

Ne vous fiez pas trop à elle, ne vous l'ai je pas dit? c'est une rusée qui ne songe qu'à son Monsieur de la Branche.

SCENE XI.

MARTON, NINON.

MARTON *bas, ayant entendu ce dernier mot.*

LA Branche?

NINON.

Ah! ah! d'où viens-tu? ma sœur te cherche.

MARTON *bas.*

Je ne la cherche pas, moi. *haut.* Que lui disiez-vous ici à elle & à Dorante?

NINON.

Moi? rien.

MARTON.

Est-ce que je ne l'ai pas oüi?

NINON.

Eh! pourquoi donc me le demandes-tu? *bas.* Elle m'aura entenduë.

MARTON.

Ecoutez, je ne suis qu'une suivante; mais s'il vous arrive jamais de parler de moi & de Monsieur de la Branche....

NINON *à part.*

Bon, ce n'est pas cela.

MARTON.

Vous verrez ce qui vous arrivera.

NINON *la morgue, & s'enfuit.*

Tiens, je te crains comme cela.

MARTON.

Voilà la plus dangereuse petite carogne qu'il y ait à Paris.

SCENE XII.

M. DE VIEUSANCOUR, MARTON.

MARTON:

MAis, que vois-je ? le pere de Dorante ! Monsieur de Vieusancour à Paris !

M. DE VIEUSANCOUR.

Serviteur, Marton. Sçachons un peu ce qui se passe céans.

MARTON.

Eh ! Monsieur, d'où sortez-vous ? Tout le monde vous croit en Italie, &, *entre ses dents*, je voudrois que vous fussiez en Canada.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je suis arrivé ce matin à Versailles, & deux heures après je suis venu ici.

MARTON.

Vous soyez, Monsieur, le bien venu. *entre ses dents.* La peste te créve. Que tu arrives mal-à-propos !

M. DE VIEUSANCOUR.

Je n'ai pas encore vû Dorante, est-il ici ?

MARTON.

Non, Monsieur : il a soupiré tout le jour auprès de Mariane, il est sorti un moment pour prendre l'air.

M. DE VIEUSANCOUR.

Le mariage n'est donc pas encore fait ?

MARTON.

Non, Monsieur.

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis. Qui dîne céans ?

MARTON.

Monsieur votre fils, Madame, ses deux filles, & peut-être Monsieur le Comte de Clincan.

M. DE VIEUSANCOUR.

De Clincan ! J'ai vû autrefois cet homme-là à la Cour, il n'étoit pas Comte.

MARTON.

Il l'eſt devenu.

M. DE VIEUSANCOUR.

Quel homme eſt-ce ?

MARTON.

Diantre, un homme de conſéquence !

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

Juſtement, c'eſt ce fat qui faiſoit l'important. Eſt-il marié ?

MARTON.

Non, Monſieur.

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis.

MARTON.

Pourquoi, tant pis ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis, te dis-je. Je connois la Marquiſe, elle eſt femme à ſe coëffer du premier venu, & je ſçai que mon fils en ſeroit au déſeſpoir.

MARTON.

La peſte, qu'il a bon nez !

M. DE VIEUSANCOUR.

Où eſt-elle ?

MARTON.

Là, Monſieur, dans ſon cabinet.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je vais la ſaluer. Il faut, Marton, que pour l'amour de mon fils, tu m'aides à finir promptement ce mariage.

MARTON.

Oüi, Monſieur.



SCENE XIII.

MARTON *seule.*

TU n'as qu'à t'y attendre. Au diantre soit le Résident de malheur. Il avoit bien affaire de quitter les affaires du Roi pour venir faire obstacle aux miennes. Que pourrai-je imaginer pour opposer à la venuë de cet homme-là ? Tâchons de broüiller ensemble les amans. Je suis leur confidente, c'est un coup digne de moi, & j'aurai après bon marché des autres.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

JE viens ici pour y diſpoſer la Marquiſe.

LA BRANCHE.

Quoi, Monſieur vous voulez faire demander Mariane par Monſieur de Cornichon ?

LE COMTE.

Je n'ai que lui pour cela.

LA BRANCHE.

Quel négociateur !

LE COMTE.

Quand il en ſera tems, il viendra ici avec un habit plus propre que celui qu'il avoit tantôt, il n'en faut pas davantage.

LA BRANCHE.

C'eſt quelque choſe que l'habit, & je vois bien des gens qui n'ont pas d'autre mérite. Vous lui avez bien recommandé de ne vous appeller céans que Monſieur le Comte, & non pas ſon neveu ?

LE COMTE.

Oüi.

LA BRANCHE.

Outre que cela eſt plus de qualité, vous ſçavez combien il vous eſt important de laiſſer croire pour tout aujourd'hui à Marton que Monſieur de Cornichon eſt mon oncle. Elle me croit par-là un grand parti, & vous ſert de tout ſon cœur.

LE COMTE.

Je le ſçai.

LA BRANCHE.

Oh ! çà, Monſieur, votre affaire ne peut manquer de réuſſir ; la mere eſt gagnée, votre oncle fera la demande, Dorante n'a ici perſonne qui parle pour lui, ſon pere eſt en Italie.

LE COMTE.

Oüi. Commençons par voir la Marquiſe.

SCENE II.

M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE, LA BRANCHE.

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

QUe veut-elle dire ?

LA BRANCHE.

Voilà un homme qui ſort de ſon cabinet, le connoiſſez-vous ?

LE COMTE.

Non, il paroît fâché.

M. DE VIEUSANCOUR.

Pourquoi vouloir différer un mariage.... Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

LE COMTE.

Serviteur, Monſieur. Vous venez apparemment de voir Madame la Marquiſe ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur, je....

LE COMTE *ſe tourne tout d'un coup du côté de la Branche, & lui dit :*

Sçachez ſi....

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh, oh.

LE COMTE.

Attendez. A-t-elle compagnie, Monſieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur, il n'y a....

LE COMTE.

Que fait-on chez elle?

M. DE VIEUSANCOUR.

Je crois, Monſieur, qu'elle....

LE COMTE.

Vous ne faites que d'en ſortir?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur, dans le tems que....

LE COMTE.

Croyez-vous qu'on puiſſe entrer?

M. DE VIEUSANCOUR.

Je penſe, Monſieur, que....

LE COMTE *ſe tourne encore comme il a fait.*

Sçachez, vous, cependant, ſi elle eſt viſible, & ſi...?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüais, il me fait vingt queſtions, & n'attend pas que j'y réponde. Quel homme eſt-ce ci?

LE COMTE.

Entendez-vous, Monſieur de la Branche?

LA BRANCHE.

Oüi, Monſieur

LE COMTE *à l'oreille.*

Dites ſeulement que....

M. DE VIEUSANCOUR.

Juſtement. Au nom de ſon valet je connois que c'eſt l'homme dont Marton m'a parlé, & que j'ai vû autrefois à la Cour. Il ne m'a pas reconnu. Voici pourquoi elle veut différer le mariage: je connois ſa vanité, & l'imprudence de cet homme-là; tâchons de le faire parler.

LE COMTE.

Comprenez-vous?

LA BRANCHE.

A miracle, Monſieur: je lui dirai ce qu'il faut.

SCENE III.

M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE.

LE COMTE.

AH! Monſieur, vous êtes donc encore ici?

M. DE VIEUSANCOUR.

J'ai oublié, Monſieur, de dire un mot à Madame la Marquiſe.

LE COMTE.

Pour des affaires, ſans doute?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Monſieur, c'eſt ſur le mariage de ſa fille, dont j'ai oüi parler.

LE COMTE.

Oüi parler! fort bien. Vous êtes de ſes amis, à ce que je puis juger?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Monſieur.

LE COMTE.

Son parent, peut-être?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monſieur; mais je prens beaucoup d'intérêt à ce qui la regarde.

LE COMTE.

Beaucoup d'intérêt! j'en ſuis fort aiſe vraiment.

M. DE VIEUSANCOUR.

Elle me fait même, Monſieur, quelquefois l'honneur de me conſulter ſur ſes affaires.

LE COMTE.

De vous conſulter! oh, j'en ſuis ravi. Vous êtes un homme de poids, à ce que je vois: ai-je l'honneur d'être connu de vous?

M. DE VIEUSANCOUR.

Il faudroit, Monſieur, n'être pas de ce pays-ci, pour ne pas connoître Monſieur le Comte de Cin-

ean, & ignorer ſon grand crédit à la Cour.

LE COMTE *De la main ſur l'épaule.*

Oh! Monſieur, je voudrois bien vous y rendre ſervice. Mon Ecuyer tarde bien à venir, ne le trouvez-vous pas?

M. DE VIEUSANCOUR.

C'eſt, Monſieur, que Madame la Marquiſe eſt fort occupée du mariage de ſa fille.

LE COMTE.

Cela ſe peut. Et vous ſçavez, ſans doute, avec qui on la marie?

M. DE VIEUSANCOUR.

On dit, Monſieur, que c'eſt avec un nommé....

LE COMTE.

Dorante, n'eſt-ce pas?

M. DE VIEUSANCOUR.

Juſtement, Monſieur.

LE COMTE.

Vous le connoiſſez, ce Dorante?

M. DE VIEUSANCOUR.

Un peu, Monſieur.

LE COMTE.

Un peu! Voilà qui me plaît. Comment trouvez-vous ce mariage?

Mr. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur....

LE COMTE.

Là, là, franchement, franchement.

M. DE VIEUSANCOUR.

Peut-être ne devrois-je pas....

LE COMTE.

Non, non, j'aime qu'on diſe la vérité.

M. DE VIEUSANCOUR.

Il me ſemble, Monſieur, que Madame la Marquiſe....

LE COMTE

J'entens, j'entens, ne fait pas là une grande alliance; eh?

M. DE VIEUSANCOUR.

J'ai oüi dire, Monſieur, que....

LE COMTE.

Que ce Dorante est le fils d'un certain Monsieur de Vieusancour.

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur....

LE COMTE.

Et que ce Vieusancour est un petit Gentilhomme des plus minces, n'est-ce pas ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, ...

LE COMTE.

Je suis, parbleu, ravi d'avoir appris cela de vous; des plus minces.

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, tout le monde ne peut pas être aussi grand Seigneur que Monsieur le Comte de Clincan.

LE COMTE.

Oh ! pour cela, non. Mais, tenez, si je ne me trompe, ce petit Vieusancour est un homme que j'ai autrefois donné au Roi.

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous, Monsieur ?

LE COMTE.

Oüi. Cependant, autant qu'il m'en peut souvenir, c'est fort peu de chose que ce Vieusancour.

M. DE VIEUSANCOUR.

Voyez.

LE COMTE.

Je pense même lui avoir fait donner une Résidence en Italie, où il est encore.

M. DE VIEUSANCOUR.

Il vous a, Monsieur, de grandes obligations.

LE COMTE.

Oüi; mais nous ne sommes pas trop contens de lui, nous pourrions bien le faire rappeler.

Mr. DE VIEUSANCOUR.

A ce compte-là, Monsieur, vous ne conseilleriez donc pas à Madame la Marquise de faire ce mariage ?

LE COMTE.

Moi ? oh, je n'entre point dans ces petites affaires-là ;

mais si, comme vous dites, elle écoute vos conseils, vous ne feriez peut-être pas mal de lui en toucher quelque chose en passant, en passant, en passant.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LA BRANCHE, M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE.

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

PArbleu, voilà un hardi personnage ! ah, voici pourquoi elle veut différer.

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte, je suis au désespoir de vous avoir fait attendre. Vous vous êtes beaucoup ennuyé ?

LE COMTE.

Oh ! point, Madame, j'etois en fort bonne compagnie.

LA MARQUISE.

Ah, avec Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Madame.

LE COMTE.

Je vous donne Monsieur, Madame, pour un homme de fort bon sens, & tout-à fait dans vos intérêts.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée, Monsieur.

LE COMTE.

Nous en étions, Madame, sur le mariage du jour.

LA MARQUISE.

Avec Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Madame.

LE COMTE.

Il vous en parlera, Madame, il vous en parlera en homme bien instruit.

LA MARQUISE.

Qui, Monsieur ?

LE COMTE.

Il n'est point d'homme en France, Madame, qui connoisse mieux votre Dorante & votre Vieusancour, que Monsieur, que voilà.

LA MARQUISE.

Vraiment, Monsieur, je le crois, puisque c'est Monsieur de Vieusancour lui-même.

LE COMTE.

Vieusancour ?

LA BRANCHE.

Oh ! oh !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce ci, Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

On vous le dira, Madame. Monsieur me donnoit ici certains avis, & je n'ai pas encore eu le tems de le remercier de la Résidence qu'il m'a fait donner en Italie.

LA MARQUISE.

Quoi, ce n'est pas Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, Madame ! il ne me connoît seulement pas.

LE COMTE.

Eh ! doucement, Monsieur, doucement : seulement pas ; voilà une belle supercherie que vous me faites. On ne vous connoît pas, c'est un grand malheur, on ne vous connoît pas, cela se pourroit sans miracle. Vous me le disiez tantôt vous-même, Madame ; il nous passe tant de gens devant les yeux....

LA MARQUISE.

Il est vrai.

M. DE VIEUSANCOUR.

Quoi ? Monsieur....

LE COMTE.

Hé bien, quoi, quoi ? est-ce qu'il n'y a pas d'autres Vieusancours ? prétendez-vous être au monde le seul de ce nom ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monsieur ; mais....

LE COMTE.

Hé bien, mais, mais. On parle des autres, on parle des autres. Tenez, Monsieur, puisque Monsieur le dit, je veux bien le croire, mais parbleu je jurerois quasi encore de lui avoir fait donner cette Residence.

LA BRANCHE.

Si vous voulez que j'en jure ...

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous oseriez encore....

LE COMTE.

Tout beau, Monsieur, tout beau, j'oserois, j'oserois. A qui croyez-vous parler? brisons là, s'il vous plaît, brisons là, j'oserois.

M. DE VIEUSANCOUR

Eh bien, oüi, Monsieur, brisons là donc, je vous prie, pour le respect que nous devons à Madame.

LE COMTE.

Que m'importe, après tout, Madame, que ce soit moi, ou quelqu'autre Seigneur de la Cour? Je vois, Monsieur, que vous croyez que je suis cause qu'on vous a rappellé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous, Monsieur?

LE COMTE.

Je vous jure, Madame, que je ne m'en suis pas mêlé,

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh, je n'en doute pas.

LA BRANCHE,

Ni moi non plus, foi d'Ecuyer.

LE COMTE.

Je souhaiterois, palsanbleu, que vous fussiez encore en Italie; & si j'en étois crû, on vous y reverroit tout-à-l'heure.

SCENE V.

MARTON, LA MARQUISE, M. DE VIEUSANCOUR, LA BRANCHE.

MARTON *au Comte.*

MOnfieur, un gros homme à manteau noir, rouge de vifage, aux manieres brufques, fort de votre appartement. Il vouloit entrer ici pour vous parler, je lui ai dit de vous attendre à la porte.

LE COMTE.

Je vois ce que c'eft.

LA BRANCHE.

C'eft, fans doute, Monfieur, le Secretaire de cet Ambaffadeur que nous venons de voir.

LE COMTE.

C'eft cela même. Voyons ce qu'il veut : Madame, je fuis votre très-humble ferviteur; bon jour, Monfieur le Réfident.

SCENE VI.

M. DE VIEUSANCOUR, LA MARQUISE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

MAdame, Madame, fi vous vous amufez à cet homme-là, vous pourriez y être trompée.

LA MARQUISE.

Oh! Monfieur, je fçai de bonne part qu'il a beaucoup de crédit à la Cour; il a fait mettre mon Chevalier aux Cadets.

M. DE VIEUSANCOUR.

De plus fins que vous, Madame, y sont pris tous les jours. Les gens de ce caractere en font bien accroire à qui les veut écouter.

MARTON.

La peste soit le Résident.

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Madame, après les engagemens que vous avez pris avec nous, & tout ce que mon fils m'a écrit, je ne puis pas me persuader que vous pensiez à nous manquer de parole.

LA MARQUISE.

Oh! non assurément, Monsieur, & ma parole vaut un contrat, tout le monde vous le dira.

MARTON *à part.*

Nous voilà à recommencer.

M. DE VIEUSANCOUR.

Adieu donc, Madame, je suis dans quelque impatience de voir mon fils.

SCENE VII.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

IL y a long-tems, Madame, que cet homme-là n'a été à la Cour : il connoît fort mal Monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Oh! je le vois bien.

MARTON.

Vous ne lui avez, sans doute, parlé ainsi que pour l'amuser ?

LA MARQUISE.

Ah! Marton, je souhaiterois de tout mon cœur pouvoir donner Mariane à Monsieur le Comte ; mais voilà Monsieur de Vieusancour arrivé ; ma fille, à qui j'en ai déja parlé, en a été extrêmement allarmée ; je tremble qu'elle ne tombe malade.

MARTON.

Bon, malade; elle se portera bien mieux d'épouser un Comte.

LA MARQUISE.

Non, Marton, je vais remettre le calme dans son esprit, en lui accordant ce qu'elle désire.

MARTON.

La peste soit de la folle. Oh! je vois bien que si je ne broüille les amans, je n'avancerai rien.

SCENE VIII.

DORANTE, MARIANE, MARTON.

MARTON.

Les voici. Ils me paroissent avoir quelque chose à démêler ensemble; voyons un peu de quoi il s'agit.

DORANTE.

Vous m'en faites donc un mystere?

MARIANE *tenant un billet à la main, que Dorante veut voir.*

Je ne puis pas vous le laisser lire.

DORANTE.

Tout de bon?

MARIANE.

Tout de bon.

DORANTE.

Je vous en prie.

MARIANE.

Non.

DORANTE.

Je vous en conjure.

MARIANE.

Non, vous dis-je.

DORANTE.

Si vous m'aimiez, Mariane, vous ne me refuseriez pas cette grace.

MARIANE.

MARIANE.

Si vous m'aimiez, Dorante, vous ne me presseriez pas davantage.

DORANTE.

A ce que je vois, Madame, vous avez des secrets pour moi ?

MARIANE.

Je n'ai point de secrets, Monsieur ; mais j'ai mes raisons.

DORANTE.

Vos raisons, eh... j'entens

MARIANE.

Entendez... ce qu'il vous plaira.

DORANTE.

Je vois... ce que j'en dois croire.

MARIANE.

Croyez ce que vous voudrez.

DORANTE.

Mariane.

MARIANE.

Dorante.

DORANTE.

Si près d'être votre époux, vous pourriez me traiter autrement.

MARIANE.

Si près d'être votre épouse, vous pourriez avoir plus de complaisance.

DORANTE.

Il n'y a donc rien à faire ?

MARIANE.

N'est-ce pas assez dit ?

DORANTE.

Eh bien !

MARIANE.

Quoi ?

DORANTE.

Adieu.

MARIANE.

Adieu.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

OH! oh! Madame, voilà un adieu bien brusque.

MARIANE.

Il reviendra bien-tôt.

MARTON.

Qu'y a-t-il donc? vous ne me dites rien.

MARIANE.

Que veux-tu que je te dise? Il est entré dans le tems que j'écrivois ce billet : il a demandé à le voir, je n'ai pas voulu ; il en a pris de l'ombrage, je m'en suis offensée ; nous avons eu quelque picoterie, il sort comme tu vois.

MARTON.

Il a tort.

MARIANE.

Pourquoi vouloir lire ce que j'écris?

MARTON.

C'est être bien curieux.

MARIANE.

Et encore malgré moi.

MARTON.

Voyez ; c'est tout ce qu'il pourra faire quand il sera votre époux, encore faudra-t-il voir.

MARIANE.

Cependant, Marton, tu le sçais, c'est le billet que ma mere m'a commandé d'écrire à Cléonte, pour le prier de ne me venir plus voir. Tiens, va le rendre promptement.

MARTON.

Il n'y a point d'adresse.

MARIANE.

Je n'ai pas eu le tems de la mettre. Tu sçais à qui le donner, va.

SCENE X.

MARTON *seule.*

OUi! un billet de sa propre main sans adresse, pour un homme avec qui on la devoit marier, auquel elle donne congé. . . . Je suis curieuse à mon tour, moi, voyons.

Elle lit.

On avoit parlé, Monsieur, de nous marier ensemble: ma mere a changé de dessein, j'en suis fâchée; elle m'a commandé de vous écrire, pour vous prier de ne me venir plus voir.

MARIANE.

Oh! si j'osois, le beau coup à faire en faveur du Comte! mais la peste, si on venoit à le sçavoir..... Allons, point de tentation.

SCENE XI.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

AH! Marton, je suis bien aise que tu ne sois pas encore sortie. Je viens de faire réflexion, que je pouvois peut-être avoir tort dans ce qui s'est passé ici avec Dorante, je ne veux rien avoir à me reprocher.

MARTON.

Auriez-vous cette foiblesse?

MARIANE.

Ce n'est pas une foiblesse de revenir quand on peut avoir tort. Je veux que tu passes chez lui, comme de ton pur mouvement, & que tu lui fasses voir ce billet avant que de l'aller rendre à Cléonte. Si après cela, Dorante.... Le voilà qui revient, je me retire; je ne

veux pas être présente à l'avantage qu'il remporte sur moi.

MARTON.

Le lui donnerai-je ici?

MARIANE.

Oüi, donne-le lui.

SCENE XII.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

ELle me fuit!

MARTON *affectant une mine triste, comme quand on porte une méchante nouvelle.*

C'est, Monsieur, que vous l'avez quittée tout-à-l'heure assez brusquement.

DORANTE.

Hélas! tu le vois; je n'ai pû seulement sortir du logis pour aller voir mon pere qui est arrivé, à ce qu'on m'a dit. Je n'ai pû tenir un seul moment sans la venir revoir. Que te disoit-elle de me donner?

MARTON *du plus triste.*

Ah! vous l'avez oüi? Ce billet, Monsieur.

DORANTE *le prenant.*

Elle m'écrit? donne.

MARTON.

Monsieur, elle m'a chargé de vous dire que....

DORANTE.

Elle reconnoît, sans doute, le tort qu'elle a.

MARTON.

Monsieur, je vous dis que ...

DORANTE.

Attens, attens, voyons comme elle s'en justifie.

MARTON *à part.*

Oh, puisqu'il ne veut pas m'écouter, ce ne sera pas ma faute s'il prend le billet pour lui.

DORANTE *après avoir lû.*

Ah ! Ciel.

MARTON.

Monsieur.

DORANTE.

Ah ! juste Ciel.

MARTON.

Mais, Monsieur. si....

DORANTE.

Quelle perfidie, juste Ciel ! quelle perfidie ! Ai-je bien lû ? recommençons. *On avoit parlé de nous marier ensemble.* Helas ! je m'en étois flatté. *Ma mere a changé de dessein.* Je ne m'en suis que trop apperçû. *J'en suis fâchée.* Avec quelle froideur elle le dit ! elle ne m'a jamais aimé. *Elle m'a commandé de vous écrire, pour vous prier de ne me venir plus voir.* MARIANE. Non, perfide, je n'y mettrai jamais le pied.

MARTON.

Mais, Monsieur, si vous ne voulez point écouter ce....

DORANTE.

Que veux-tu que j'écoute, quand elle m'assassine de sa propre main ?

MARTON.

Ce billet, Monsieur....

DORANTE.

Eh ! n'ai-je pas oüi qu'elle t'a dit de me le donner ?

MARTON

Il est vrai, Monsieur : mais sa mere....

DORANTE.

Sa mere ! Ah ! voilà pourquoi Mariane n'a pas voulu la presser sur notre mariage ; voilà pourquoi elle n'a pas osé mettre elle-même ce billet entre mes mains ; & voilà pourquoi encore tout-à-l'heure elle a fui, dans le moment qu'elle t'a dit de me le donner. Ah ! Mariane, Mariane, je ne méritois pas d'être traité de la sorte.

MARTON.

Ne l'emportez donc pas, s'il vous plaît, afin que je le rende.

DORANTE.

Ah! tiens; je ne veux rien avoir qui me puisse faire souvenir d'une infidelle.

MARTON *seule.*

Il s'est enferré de lui-même; je n'ai rien à me reprocher. Il n'a pas voulu m'entendre, tant pis pour lui. Laissons couler l'eau, & servons-nous adroitement de ce que le hazard a commencé de faire pour nous.

SCENE XIII.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

QU'ai-je entendu? qu'avoit Dorante? il me semble qu'il faisoit ici beaucoup de bruit.

MARTON.

Je ne sçai, Madame, ce qu'il a mangé.

MARIANE.

Lui as-tu fait voir ce billet?

MARTON.

Il l'a tenu quelque tems entre ses mains. Il étoit si en colére, que je ne crois pas seulement qu'il l'ait regardé.

MARIANE.

Mais ne lui as-tu pas dit....

MARTON.

Bon, dit, est-ce qu'il veut rien écouter?

MARIANE.

Ah! Marton, il me soupçonne peut-être de lui avoir supposé un autre billet à la place de celui qu'il m'a vû écrire.

MARTON.

Par ma foi, Madame, j'étois en peine d'où venoit sa colere; mais je crois que vous l'avez deviné.

MARIANE:

Seroit-ce un prétexte pour se dégager? Voici ma mere, ne lui dis rien de nos différends.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

LA MARQUISE.

QU'avez-vous, Mariane? vous êtes triste.

MARIANE.

Pardonnez-moi, Madame.

LA MARQUISE.

Non, vous n'êtes pas tranquille, ma fille. Dorante sort tout en colére, & j'ai même vû de la fenêtre qu'il parle à son pere avec beaucoup d'émotion.

MARIANE.

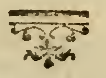
Avec beaucoup d'émotion? Eh! que puis-je sçavoir, Madame....

LA MARQUISE.

Croyez-moi, Mariane, vous seriez plus heureuse avec le Comte.

MARIANE.

Oh! Madame, je vous dirai, quand il vous plaira, tout ce que j'ai à démêler avec Dorante: ce sont de pures bagatelles. Il seroit au désespoir si vous lui manquiez de parole; & si vous aviez la pensée de me donner à un autre, je ne sçai, Madame, si j'aurois la force, ou si je serois en état de vous obéir, sans qu'il m'en coûtât le repos de ma vie.



SCENE XV.

M. DE VIEUSANCOUR, LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

JE viens vous dire, Madame, que nous vous dégageons de votre parole.

MARIANE.

Ah, Ciel!

M. DE VIEUSANCOUR.

Et que vous pouvez donner Mademoiselle à qui bon vous semblera.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous me faites un vrai plaisir.

MARIANE.

Ah! Marton.

MARTON.

Madame.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je suis votre serviteur.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

MARIANE *rentrant en pleurant.*

POur si peu de chose, l'infidéle! il ne cherchoit qu'un prétexte.

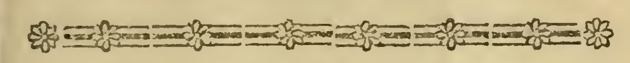
MARTON.

Courage, Madame, le plus difficile est fait.

LA MARQUISE.

Suivons ma fille, elle me fait pitié en l'état où je la vois.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

M. DE CORNICHON.

C'Eſt un peu précipiter les choſes, que d'aller ſi vîte faire la demande de Mariane pour mon neveu.

LA BRANCHE.

Marton, nous fait dire, Monſieur, que la choſe preſſe. La Marquiſe eſt une de ces femmes qu'il faut prendre entre bond & volée.

M. DE CORNICHON.

Tu crois donc qu'habillé de la ſorte je puis aller faire cette viſite?

LA BRANCHE.

Oh! Monſieur, paré comme vous êtes, vous pouvez paſſer par-tout. J'y perds un oncle: mais à la bonne heure.

M. DE CORNICHON.

Quand je veux me mettre un peu proprement, vois-tu, je le ſçai faire encore comme un autre.

LA BRANCHE.

Oüi, Monſieur, vous voilà à miracle: il n'y a que ce plumet qui ſe reſſent encore un peu, ce me ſemble, des fatigues de l'arriere-ban.

M. DE CORNICHON.

Il n'eſt que trop bon.

LA BRANCHE *l'arrêtant.*

Attendez, Monſieur. Pour parler à la Marquiſe, il faut commencer par Marton: elle m'a fait ſigne qu'elle alloit venir,

M DE CORNICHON.

Attendons-la donc.

LA BRANCHE.

Oh! çà, Monſieur, ſouvenez-vous bien au moins de ce que vous avez promis à mon Maître.

M. DE CORNICHON.

Et quoi?

LA BRANCHE.

De ne l'appeller céans que Monſieur le Comte, & non pas votre neveu. Nous avons affaire à une femme glorieuſe, qui ſur cela romproit tout net un mariage.

M. DE CORNICHON.

A la bonne heure. Quoiqu'il y ait en cela quelque choſe à dire, je veux bien encore avoir cette complaiſance pour mon neveu.

LA BRANCHE.

Dites, je vous prie, pour Monſieur le Comte, afin de vous exercer.

M. DE CORNICHON.

Pour Monſieur le Comte, ſoit.

LA BRANCHE.

Voilà qui eſt bien, quand vous parlerez ainſi, Monſieur, à la Marquiſe, du grand crédit de Monſieur le Comte, ayez la bonté de lui bien dire....

M. DE CORNICHON.

Oh! pour cela, ne t'attens pas que je l'entretienne des chimeres de mon neveu.

LA BRANCHE.

De Monſieur le Comte, de grace.

M. DE CORNICHON.

Je le dirai quand il le faudra. Vois-tu, je change d'habit par complaiſance, mais non pas de cœur, & je ne ſçai dire que la vérité. Je ne parlerai pourtant que bien à propos pour les intérêts de mon neveu.

LA BRANCHE.

Vous voulez dire de Monſieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

Eh bien, eh bien, ſoit; mais en un mot, je ne veux tromper perſonne.

LA BRANCHE.

Eh ! Monsieur, en fait de mariage, trompe qui peut; on ne dit jamais de part ni d'autre la pure vérité, c'est aujourd'hui la grande mode, informez-vous-en.

M. DE CORNICHON.

Je me mocque de la mode, quand l'honneur y est intéressé, & je ne puis souffrir en cela ce que fait mon neveu.

LA BRANCHE.

Mais, mais, Monsieur, vous ne voulez donc pas dire Monsieur le Comte ?

M. DE CORNICHON.

Qu'importe à présent ? Je te dis que mon neveu....

LA BRANCHE.

Oh ! il ne dira jamais Monsieur le Comte. Mais, st, voici Marton. Là, Monsieur, mettez-vous un peu sur votre bonne mine. Je vais dire à Monsieur le Comte de se rendre ici promptement. Souvenez-vous de Monsieur le Comte.

SCENE II.

MARTON, M. DE CORNICHON.

MARTON.

Tandis que M. de Cornichon se peigne, & s'ajuste en vieillard dans un coin.

ILs tardent bien à venir faire demander ma Maîtresse, je leur ai pourtant fait dire que la chose presse. Mais voici l'oncle de Monsieur de la Branche; que vient-il faire ici ?

M. DE CORNICHON.

Voilà donc la fille qui est dans les intérêts de mon neveu ?

MARTON *à part.*

Voudroit-on se servir de lui pour cela ? à la bonne heure.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Marton.

MARTON.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

M. DE CORNICHON.

Mon neveu m'a dit que tu es de ſes amies.

MARTON.

Monſieur, il vous a bien dit la vérité.

M. DE CORNICHON.

Et que je devois te parler du deſſein qu'il a.

MARTON.

Votre neveu, Monſieur, & quel deſſein a-t-il, s'il vous plaît. ?

M. DE CORNICHON.

Et va, va, je ſçai tout.

MARTON.

Je le crois, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Je parle du deſſein qu'il a de ſe marier.

MARTON.

Oh, Monſieur, c'eſt beaucoup d'honneur. *à part.* Celui-ci me vient demander, moi !

M. DE CORNICHON.

Il m'a dit auſſi qu'il faut ſe dépêcher, & que la choſe preſſe.

MARTON.

Je vous demande pardon, Monſieur, nous n'avons aucune raiſon qui nous oblige à rien précipiter,

M. DE CORNICHON.

Et là, là, ne fais point la fine avec moi.

MARTON.

Il n'y a point ici de là, là, Monſieur, je ſuis fille d'honneur.

M. DE CORNICHON.

Je le ſçai bien, mais quand c'eſt pour un mariage, on peut. . . .

MARTON.

On peut ? Oh! il n'y a point de mariage qui tienne ; je ſuis votre ſervante.

M. DE CORNICHON.

Parle-moi autrement, je te prie, je t'assure que tu trouveras ton compte avec mon neveu.

MARTON.

Oh! Monsieur, je l'espére bien ainsi.

M. DE CORNICHON.

Oh, çà, j'en vais donc parler à la Marquise.

MARTON.

Pour quoi faire?

M. DE CORNICHON.

Pour lui demander son consentement.

MARTON.

Gardez-vous-en bien.

M. DE CORNICHON.

Que je m'en garde bien?

MARTON.

Sans doute, Monsieur, la Marquise se défieroit de moi après cela.

M. DE CORNICHON.

Mais nous ne pouvons rien faire sans son consentement.

MARTON.

Je vous demande pardon, Monsieur, vous n'avez besoin que du mien.

M. DE CORNICHON.

Que du tien?

MARTON.

Assurément, je ne releve de personne.

M. DE CORNICHON.

Que veux tu dire?

MARTON.

Je veux dire, Monsieur, que je n'ai ni pere, ni mere.

M. DE CORNICHON.

Je ne te comprens point.

MARTON.

Oh, puisqu'il vous faut tout dire, sçachez, Monsieur, que j'ai trente ans passés, & qu'une fille à cet âge-là....

M. DE CORNICHON.

Oh! bien, parce que tu as trente ans, je n'irai pas demander à la Marquise. ...

MARTON.

Vous n'irez pas, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICHON.

Tu te mocques de moi, je veux lui aller parler, je l'ai promis à mon neveu.

MARTON.

Votre neveu est un fou. Vous n'entrerez pas assurément, vous gâteriez l'affaire de M. le Comte.

M. DE CORNICHON.

Oüais, que veut dire ceci?

SCENE III.

LE COMTE, LA BRANCHE, M. DE CORNICHON, MARTON.

LE COMTE.

COmme je suis persuadé, Monsieur, qu'on vous aura parfaitement bien reçu ...

M. DE CORNICHON.

On ne peut pas mieux.

LE COMTE.

J'ai crû que je pouvois venir, sans attendre aucune réponse.

M. DE CORNICHON.

Vous avez fort bien fait.

LE COMTE.

Eh bien, notre affaire?

M DE CORNICHON.

Il faut en demander des nouvelles à cette fille.

LE COMTE.

Comment?

M. DE CORNIOHON.

Elle est fort dans vos intérêts, vraiment,

MARTON.

Oüi, ſans doute, Monſieur, j'y ſuis.

M. DE CORNICHON.

Oüi ; mais elle n'a pas voulu que je ſois entré ſeulement pour parler à la Marquiſe.

LA BRANCHE *à part.*

Ah! il n'aura ſçû dire Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Mais qu'eſt-ce donc que tout ceci, Marton, qu'eſt-ce ci ? ſe jouë-t-on de moi ? eſt-ce ainſi que tu me ſers ?

MARTON.

Monſieur, je vous ſervirois fort mal, ſi en l'état où ſont vos affaires, je ſouffrois que Monſieur de Cornichon m'allât demander, moi, à la Marquiſe pour Monſieur ſon neveu.

LA BRANCHE *à part.*

L'y voilà.

LE COMTE.

T'allât demander, toi ?

M. DE CORNICHON *à part.*

Ah ! je vois....

LA BRANCHE *à part.*

Il n'y a rien de gâté. Attendez, Monſieur ; écoute, Marton. Il y a ici du mal entendu : Monſieur n'eſt venu ici au moins que pour demander Mariane pour Monſieur le Comte. Vous gâteriez tout.

MARTON.

C'eſt ce que je lui diſois.

LE COMTE.

Oh, çà, Monſieur, prenez donc la peine de voir la Marquiſe ; puiſque me voici, j'attendrai. Dépêchons, Marton, dépêchons, ces longueurs commencent à me déplaire, cela me fâche.

MARTON.

Oh, venez, Monſieur, je vais vous faire parler à elle.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

OSerai-je vous demander, puifque vous venez du Palais, fi vous vous êtes informé du procès de Madame la Marquife, qui fe doit juger aujourd'hui?

LE COMTE.

Je n'y ai pas fongé d'abord, j'ai eu autre chofe en tête; mais depuis j'ai....

LA BRANCHE.

Je comprens, Monfieur, vous êtes allé communiquer votre mariage à vos créanciers, afin qu'ils demeurent en repos.

LE COMTE.

Sur cette efpérance aucun ne bougera, ils me l'ont promis.

SCENE V.

LA MARQUISE, M. DE CORNICHON, MARTON, LE COMTE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

AH! Monfieur le Comte, j'allois chez vous.

LE COMTE.

Je m'en fuis douté, Madame, j'ai voulu vous prévenir.

LA MARQUISE.

Vous me faites beaucoup d'honneur. Monfieur peut vous dire avec quelle joie j'ai d'abord accepté la propofition.

LE COMTE.

Oh! j'ai bien crû, Madame, qu'elle ne vous déplairoit pas.

M. DE CORNICHON.

Il est vrai, Madame, qu'on ne peut faire les choses de meilleure grace, & que mon ne....

LA BRANCHE *le tirant à part.*

Monsieur le Comte.

M DE CORNICHON.

Et que Monsieur le Comte est fort heureux.

LA MARQUISE.

Tout le bonheur est de notre côté, Monsieur le Comte, je ne me sens pas de joie.

LE COMTE.

C'est que vous êtes bonne, Madame, & j'aime à faire plaisir.

M. DE CORNICHON.

Pour moi, Madame, je suis bien aise de m'être rencontré à Paris, pour me trouver aux nôces....

LA BRANCHE *le tirant par le bras.*

De Monsieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

De Monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Nous les ferons, Messieurs, quand il vous plaira. Afin que ma joie fût parfaite, je souhaiterois seulement que mon procès fût jugé : il faut que j'envoie chez mon Procureur.

LE COMTE.

Il n'est pas besoin, Madame.

LA MARQUISE.

Comment, Monsieur?

LE COMTE.

Je viens du Palais

LA MARQUISE.

Du Palais, Monsieur?

LE COMTE.

Oüi, Madame. Un Duc de mes intimes, qui m'est venu voir ce matin, m'avoit conjuré instamment de m'y rendre pour solliciter un procès qu'il y avoit; je lui ai fait son affaire sur le champ.

LA MARQUISE.

Sur le champ, Monſieur?

LE COMTE.

Oüi, Madame. Votre Procureur m'a dit que la vôtre étoit ſur le bureau; qu'elle étoit délicate: mais que pour peu que je vouluſſe m'en mêler....

LA MARQUISE.

Enfin, Monſieur....

LE COMTE.

Enfin, faut-il le demander, Madame? Voilà votre Arrêt, voilà votre Arrêt.

LA MARQUISE.

J'ai gagné mon procès!

LE COMTE.

Oh, oh, oh, parbleu, j'euſſe bien voulu voir que non, j'euſſe bien voulu voir que non.

LA MARQUISE.

Ah, Monſieur!

MARTON.

Cet homme-là gouverne le Parlement.

LA BRANCHE.

Il y a autant de crédit qu'à la Cour.

LE COMTE.

Quand vous auriez vous-même dicté l'Arrêt. Si l'on y a oublié quelque choſe, vous n'avez qu'à parler, Madame, vous n'avez qu'à parler

LA MARQUISE.

Marton, envoyez vîte querir le Notaire.

MARTON.

Ne faut-il pas dire auſſi, Madame, à votre Intendant d'aller querir les deux cens mille livres?

LA MARQUISE.

Oüi. Allons, que par le mariage de ma fille je m'acquitte au plûtôt envers Monſieur le Comte de toutes les obligations que je lui ai.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Madame, je vais me débarraſſer de quelques affaires, pour me trouver au mariage de Monſieur le Comte.

LA-BRANCHE.

Oh! l'y voilà.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Madame.

SCENE VI.

MARIANE, LA MARQUISE, LE COMTE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

VEnez, Mariane. Après tout ce que Monſieur le Comte a fait pour nous, nous lui devons encore le gain de notre procès. Il faut aujourd'hui même faire les nôces.

MARIANE.

Je venois vous ſupplier, Madame, de me donner encore quelques jours; Monſieur ne s'y oppoſera pas, ſans doute?

LE COMTE.

Moi, Madame? oh! je ſerois au déſeſpoir de vous déplaire. Cependant, Madame, je crois qu'il ſeroit à propos de ne pas différer, pour prévenir les obſtacles qui me pourroient ſurvenir du côté de la Cour. Vous comprenez bien, Madame?

LA MARQUISE.

Oüi, Monſieur.

LE COMTE.

Les petites gens, Madame, comme.... comme..., ne nommons perſonne, ſe marient quand ils veulent, & comme il leur plaît; mais pour... pour.... qu'eſt-il beſoin que je m'explique?

LA MARQUISE.

Ma fille, vous n'y penſez pas.

LE COMTE.

Après, Madame, quand la choſe ſera faite, on en informera la Cour.

LA MARQUISE.

La Cour sçaura donc que je marie ma fille ?

LE BRANCHE.

Vous mocquez-vous, Madame ? toute l'Europe le sçaura : les articles du contrat seront registrés dans les Gazettes & dans le Mercure Galant.

MARIANE.

Mais, Madame, quel mal y a-t-il....

LA MARQUISE *avec un air d'autorité.*

Mariane, après l'injure que nous a fait Dorante, je crois que vous avez le cœur trop bon pour songer encore à lui.

MARIANE.

Moi, Madame ? oh ! non assurément.

LA MARQUISE.

Eh bien, me promettez-vous de prendre Monsieur pour époux ?

MARIANE.

Ah, Ciel !

LA MARQUISE.

Répondez-moi, ma fille, répondez-moi.

MARIANE.

Je vous obéirai, Madame.

LA MARQUISE.

C'est assez. Comte, laissez-moi ménager le reste. Suivez-moi, Mariane, j'ai un mot à vous dire en particulier.

SCENE VII.

MARTON, LE COMTE, LA BRANCHE.

MARTON.

VOici Dorante, passez vîte chez la Marquise, ou rentrez chez vous.

LA BRANCHE.

Que prétens-tu faire ?

MARTON.

L'empêcher, si je puis, de parler à ma Maîtresse.

SCENE VIII.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

NOn, je n'aurai point de repos que je ne lui aye reproché sa perfidie.

MARTON.

Ah ! Monsieur, que venez-vous faire ici ?

DORANTE.

C'est pour la derniere fois de ma vie.

MARTON.

Après l'éclat qu'a fait ici Monsieur votre pere.

DORANTE.

Je n'ai point de mesures à garder. Où est-elle ?

MARTON.

Où voulez-vous aller, Monsieur ? Depuis que vous avez retiré votre parole, elle a donné la sienne.

DORANTE.

La perfide ! laisse-moi aller, je veux tout-à-l'heure...

MARTON.

Oh ! pour cela, Monsieur, vous ne sçauriez à présent lui parler.



SCENE IX.

MARIANE, MARTON, DORANTE.

MARIANE.

AH, Ciel!

MARTON. *Elle va de l'un à l'autre, & ils ne laissent pas de se répondre.*

Madame.

DORANTE.

Vous êtes surprise de me voir.

MARTON.

Monsieur.

MARIANE.

Quel peut être son dessein?

MARTON.

Eh! rentrez.

DORANTE.

Ce n'est pas de m'opposer à votre bonheur.

MARTON.

Mais, Monsieur.

MARIANE.

Mon bonheur! Ah, infidelle! il n'y en a plus pour moi.

MARTON.

Mais, Madame!

DORANTE.

Moi infidelle, après la cruelle lettre!

MARIANE.

La cruelle lettre, perfide!

DORANTE.

Moi, perfide!

MARIANE.

Vous deviez prendre un meilleur prétexte.

MARTON.

Je tremble.

DORANTE.

Un prétexte ? ah, Ciel !

MARIANE.

Venez-vous ajouter quelque dureté à la barbarie de votre pere ?

DORANTE.

Cruelle, ne l'avez-vous pas voulu ?

MARIANE.

Je l'ai voulu, que veut-il dire ?

DORANTE.

Ma présence vous gêne, je m'en apperçois. Adieu, infidelle ; vous serez obéie, j'en mourrai, je ne vous verrai de ma vie.... *Il s'arrête.* Que veut ce Laquais de Cleonte ?

LE LAQUAIS.

Madame, vous trouverez au pied de votre billet la réponse de mon Maître.

DORANTE.

A quoi est-ce que je m'arrête ?

MARIANE *lui jettant le billet.*

Tiens, traître, voilà ce que je faisois pour toi ; tu ne méritois pas que je prisse tant de soins.

Dorante ramasse, & lit le billet.

MARTON.

Ah ! tout va être sçû. Madame, il est de votre gloire de ne rien écouter de sa part.

MARIANE.

Il revient chez moi de son pur mouvement, transporté de courroux, le feu dans les yeux, les reproches à la bouche ; s'il ne m'aimoit pas, seroit-il si agité ?

DORANTE.

Ah, Madame, voilà ce qui fait tout l'éclat. Vous aviez commandé à Marton de me le faire voir avant que de l'aller rendre : il n'y a point d'adresse ; je l'ai pris pour moi, je me suis emporté, je vous demande pardon.

MARIANE.

Tu m'as donc trahie, Marton ?

MARTON.

Moi, Madame?

DORANTE.

Non, Madame, c'est ma faute; je ne lui ai pas donn le tems de s'expliquer.

MARIANE.

Ne devoit-elle pas me le dire? Ote-toi de mes yeux malheureuse.

MARTON.

Allons trouver la mere.

DORANTE.

Empêchez qu'elle ne la prévienne; je vais, moi, fair tous mes efforts pour la désabuser du Comte.

MARIANE.

Faire revenir Monsieur votre pere.

Fin du quatriéme Acte.



ACT

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE *seul.*

OUi, ceci tourne mal. Les amans d'accord, des gens en campagne pour déterrer ce que nous sommes; Monsieur de Cornichon que nous n'avons pû trouver, & qui ne manquera pas de venir dire ici quelque vérité; des Banquiers en croupe; une Suivante rusée, qui sur le moindre mot tournera casaque; une mere folle, qui change comme le vent: tout cela ne me dit rien de bon, & je tremble qu'à la fin.... qu'à la, la, la la.

Appercevant Marton, il fait semblant de rêver en chantant.

SCENE II.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON *après l'avoir observé quelque tems.*

A Quoi rêves-tu?

LA BRANCHE.

Ah!... à l'inconstance des choses humaines.

MARTON.

Tu prens bien ton tems.

LA BRANCHE.

Eh! c'est ce que je viens d'apprendre que Monsieur de Vieulmeour & son fils courent toute la Ville, pour s'informer de mon Maître & de moi.

MARTON.

Eh! de quoi as-tu peur?

LA BRANCHE.

De quelque faux rapport.

MARTON.

Les gens de bien n'ont rien à craindre.

LA BRANCHE.

Il est vrai, mais il y a de méchantes langues; & la Marquise est une girouette.

MARTON.

Pour l'empêcher de se dédire, je viens de lui persuader de donner ce soir même à ton Maître les deux cens mille livres de la dot, & pour cela elle a envoyé querir son Banquier.

LA BRANCHE.

Un Banquier, diable! comment s'appelles-tu?

MARTON.

Et que t'importe?

LA BRANCHE.

C'est que.... je serois bien aise de sçavoir.... s'il ne doit rien à mon Maître, nous prendrions ce tems-là pour lui parler.

MARTON.

Ton Maître, pour un grand Seigneur, a bien de l'argent à l'intérêt: ce n'est pas le vice des gens de Cour.

LA BRANCHE.

A l'intérêt! oh! je me donne au diable s'il en prend de personne; ces gens-là lui gardent de l'argent, & il en prend dans ses besoins.

MARTON.

Oh! bien, je ne sçai pas le nom de ce Banquier; tout ce que je puis te dire, c'est qu'il n'est pas de Paris, & qu'il ne fait ce métier que depuis deux mois. Regarde si à cela....

LA BRANCHE.

Non, nous n'avons rien à démêler avec cet homme-là, il ne nous doit rien, nos dettes sont plus vieilles, il peut venir quand il voudra. J'entens la Marquise, empêche qu'elle ne change.

MARTON.

Va, toi, dire à ton Maître, que lorsqu'elle lui offrira cette somme, il ne la laisse pas échapper; mais d'une maniere pourtant ...

LA BRANCHE.

Ne te mets pas en peine, nous toucherons cette corde délicatement.

SCENE III.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

EH bien! Madame, voici un grand jour pour vous.

LA MARQUISE.

Je ne sçai.

MARTON.

Comment, je ne sçai?

LA MARQUISE.

Je ne sçai, te dis-je, Mariane n'est pas contente, & je suis extrêmement combattuë.

SCENE IV.

MARIANE, LA MARQUISE, MARTON.

MARIANE.

QUoi, Madame, pouvez-vous encore écouter cette malheureuse, & songer à me donner au Comte?

LA MARQUISE.

Nous verrons, Mariane.

MARTON.

Songez, Madame, aux grands avantages qui vous en reviennent.

LA MARQUISE.

J'y ſonge, Marton.

MARIANE.

Voudriez-vous refuſer un homme que vous m'avez commandé d'aimer ?

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

MARTON.

Voudriez-vous refuſer un homme qui fait tout ce qu'il veut à la Cour ?

LA MARQUISE.

Non, Marton.

MARIANE.

Je ſerai malheureuſe.

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

MARTON.

Votre fils ſera Colonel.

LA MARQUISE.

Oüi, Marton; mais elle aime Dorante, & Dorante l'aime.

MARTON.

Dorante l'aime trop, Madame.

LA MARQUISE.

Comment, trop ?

MARTON.

Vraiment, oüi, trop. Le quart des femmes enrage pour être trop aimées de leurs époux, les autres pour ne l'être pas aſſez. Si vous en doutez, recueïllez les voix.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai, ma fille, que ceux qui aiment trop ſont jaloux.

MARIANE.

Oh! Madame, je connois trop bien Dorante.

LA MARQUISE.

Ne comptez pas sur cela, ma fille, le Dorante d'aujourd'hui n'est pas celui de demain.

MARIANE.

Que je suis à plaindre, si vous me donnez au Comte!

LA MARQUISE.

Ne pleurez pas, Mariane.

MARTON.

Qu'elle aura à souffrir, si vous la donnez à Dorante!

LA MARQUISE.

Ne pleure pas, Marton.

MARIANE.

Je mourrai dans quatre jours.

MARTON.

Je m'irai enterrer, Madame, je m'irai enterrer.

LA MARQUISE.

Ma fille, c'est à cause que je vous aime, que je dois vous rendre heureuse, malgré que vous en ayiez. Je vous ai promise au Comte, je le veux, je le veux, je le veux.

MARIANE *s'en allant.*

Ah! Madame, je ne l'eusse jamais crû.

SCENE V.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON.

LE COMTE.

QU'est-ce, Madame, qu'est-ce donc? Il me paroît que je cause ici. . . . . qu'on y pense, Madame.

LA MARQUISE.

Monsieur, je vous répons de ma fille. Vous voulez toujours que ce soit aujourd'hui même?

LE COMTE.

On fait de moi, Madame, tout ce qu'on veut, pourvû qu'on y pense.

MARTON.

On y pensera, Monsieur.

LA BRANCHE *à la Marquise.*

Prenez garde, Madame, qu'il ne vous échappe, songez à l'engager.

LA MARQUISE:

Marton, allez sçavoir si mon Intendant a reçu les deux cens mille livres.

LA BRANCHE *à son Maître.*

Voici l'occasion.

SCENE VI.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

Monsieur, pour vous faire voir que j'y pense, c'est que ce soir même je veux vous faire toucher l'argent des nôces.

LE COMTE.

A moi, Madame?

LA MARQUISE.

Oüi, Monsieur.

LE COMTE.

Eh! Madame, croyez-vous....

LA MARQUISE.

Non, Monsieur; mais cependant....

LE COMTE.

Eh! Madame, cependant; eh! Madame.

LA BRANCHE.

Vous l'avez choqué, Madame, de lui offrir de l'argent; c'est son foible, on a toutes les peines du monde à lui en faire recevoir, il a l'ame noble.

LA MARQUISE.

Monſieur, je ne croyois pas que cela vous dût fâcher.

LE COMTE.

Fâcher, Madame! oh ! pour cela point du tout.

LA MARQUISE.

Non, Monſieur, je vois que cela vous a déplû.

LE COMTE.

Déplû, Madame ? non, je vous jure.

LA MARQUISE:

Au moins, Monſieur....

LE COMTE.

Eh! ne parlons plus de cela, Madame. Voilà qui eſt fait, vous le voulez, je le veux de tout mon cœur, pour vous faire voir que je ne ſuis point piqué. Faites-vous donner vos deux cens mille livres, ce ſoir on les portera chez moi. Un autre me déſobligeroit; mais je prens en bonne part, Madame, tout ce qui vient de vous Monſieur, vous ſçavez ma coutume; mais ne refuſez pas au moins l'argent de Madame.

LA BRANCHE.

Oh ! Monſieur, puiſque vous me l'ordonnez, vous aurez ſatisfaction. Madame, il eſt délicat ſur ce chapitre-là; mais il eſt bon, il ſe rend d'abord.

SCENE VII.

M. DE VIEUSANCOUR, DORANTE, LA MARQUISE, LE COMTE, LA BRANCHE.

M. DE VIEUSANCOUR.

VOus êtes ſurpriſe, Madame, de nous revoir chez vous ?

LA MARQUISE.

J'en ai, Monſieur, quelque raiſon.

DORANTE.

Mais vous avez sçu, Madame, pourquoi nous avions retiré notre parole, & que Marton....

LA MARQUISE.

Oüi, Monsieur; mais après votre brusquerie, je me suis engagée ailleurs.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh! Madame, voilà qui est fait, je ne vous en parle donc plus pour ce qui nous regarde; mais pour votre interêt seulement, on peut vous faire voir que Monsieur vous repaît ici de châteaux en Espagne.

LA MARQUISE.

Oüi, Monsieur, mon procès gagné, châteaux en Espagne? & le Régiment que Monsieur va faire donner à mon fils, châteaux en Espagne?

LE COMTE.

A propos, Madame, je n'avois pas songé à vous le dire, cela est accordé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Accordé. J'en avois oüi parler, Madame; ce matin à Versailles j'ai eu occasion de m'en informer, mais je sçai tout le contraire, & je dois même avoir sur moi....

Il fouille dans sa poche, & en tire un papier.

LE COMTE.

Quoi, quoi, Monsieur, prétendez-vous empêcher le fils de Madame d'avoir un Régiment?

M. DE VIEUSANCOUR.

Ah! parbleu, voici le Placet même qui m'a été rendu.

LE COMTE.

Eh bien, Monsieur, le Placet, qu'est-ce? le Placet, voyons un peu ce Placet.

M. DE VIEUSANCOUR.

Voyez, Madame, vous le reconnoissez?

LA MARQUISE.

C'est le même.... en effet.... Monsieur le Comte, que veut dire ceci!

LE COMTE, *après avoir été un peu embarrassé, la tirant à part.*

Nous.... nous.... nous sommes d'accord le Ministre & moi, la conséquence....

LA MARQUISE.

A cause de l'âge?

LE COMTE.

Justement.

M. DE VIEUSANCOUR.

Eh bien, Madame, avois-je raison?

LE COMTE.

Oh! beaucoup raison. Ce petit Vieusancour, Madame, fait l'Important, comme vous voyez.

LA MARQUISE.

Il me prend pour une Provinciale... Monsieur, je sçai ma Cour aussi bien qu'une autre.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Madame; mais vous connoissez fort mal celui que vous preférez à mon fils.

LE COMTE.

Tout beau, mon cher, tout beau, point, point, point de comparaison sur-tout. Tubieu, comme vous y allez; mon fils!

DORANTE *avec transport.*

Eh! qui croyez-vous être?

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire, mon Ecuyer, ne vous en allez pas.

M. DE VIEUSANCOUR

N'êtes-vous pas Monsieur Clincan, à peine Gentilhomme?

LE COMTE.

Oh! parbleu, je...

DORANTE.

Ne vous êtes-vous pas donné une Comté chimérique?

LE COMTE.

Eh! ventrebleu, vous....

M. DE VIEUSANCOUR.

N'avez-vous pas érigé en Ecuyer ce maraut de valet?

LA BRANCHE *à part.*

Il est vrai.

LE COMTE.

Oh! je vous montrerai...

DORANTE.

N'êtes-vous pas accablé de dettes?

LE COMTE.

Oh! je vous apprendrai....

DORANTE.

Apprenez vous-même qu'un honnête homme ne déguise jamais son nom, ni sa qualité. Madame, pardonnez cet emportement.

SCENE VIII.

MARTON, MARIANE, DORANTE, M. DE VIEUSANCOUR, M. DE CORNICHON, LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

DORANTE.

AH! Madame, voici Monsieur, qui ne doit pas vous être suspect, puisque c'est l'oncle de Monsieur,

MARTON.

L'oncle de Monsieur?

M. DE CORNICHON.

Assurément, je le suis.

MARTON.

Fourbe!

LA BRANCHE.

Je suis aussi son neveu à la mode de Bretagne.

MARTON.

Je crains bien que tu ne le sois à la mode de Gascogne. *à part.* M'auroit-il trompée?

DORANTE.

Madame, on nous a fait connoître Monsieur, & je sçai que rien ne peut obliger un honnête homme à déguiser la vérité.

M. DE CORNICHON.

Sans doute. De quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Th! quels procédés sont-ce là, Madame?

LA MARQUISE.

Pour avoir le plaisir de le convaincre, laissons parler Monsieur votre oncle. Dites, Monsieur, dites, je vous prie.

M. DE CORNICHON.

Je m'en vais vous dire au vrai ce que je sçai de la Terre de Clincan. Il y a, si je ne me trompe, environ cinquante ans qu'elle fut....

LE COMTE *à part à la Marquise.*

Erigée en Comté.

M. DE CORNICHON.

Oüi, qu'elle fut donnée par Gilbert de Clincan...;

LE COMTE *à la Marquise.*

Premier Comte.

M. DE CORNICHON.

A Pierre de Clincan son fils.

LE COMTE *à la Marquise.*

Second Comte.

M. DE CORNICHON.

Et substituée à son premier enfant mâle, qui est Gilles de Clincan, que voilà.

LE COMTE *à la Marquise.*

Troisiéme Comte.

LA MARQUISE.

En voilà, Monsieur, plus qu'il n'en faut... Eh bien, Monsieur, n'est-il pas Comte?

DORANTE.

Quoi, Madame, est-il possible que la prévention vous fasse entendre ce que personne ne vous dit?

LE COMTE.

Au moins, ce n'est pas moi qui le fait parler.

M. DE VIEUSANCOUR.

Mais, Madame, Monsieur vous dit seulement...;

M. DE CORNICHON.

Oh! Monsieur, je dis la chose comme elle est, & nous pouvons le prouver par des actes autentiques.

LE COMTE.

Tenez, Madame, autentiques; je ne sçavois pas cela.

MARIANE.

Je ne comprens pas, Madame....

LA MARQUISE.

Vous ne comprenez pas, ma fille! Il n'est rien de plus clair. Premier Comte, second Comte, troisiéme Comte.

LA BRANCHE.

Un enfant comprendroit cela.

MARTON.

Euh! je ne trouve pas là mon compte, moi.

SCENE IX.

M. DE VIEUSANCOUR, M. DE CORNICHON, LA MARQUISE, DORANTE, MARIANE, LE COMTE, LA BRANCHE, LE BANQUIER, MARTON.

LA MARQUISE.

AH! Monsieur, avez-vous donné les deux cens mille livres à mon Intendant?

LE BANQUIER.

Je lui en ai déja compté la moitié, Madame, & je venois vous prier de vouloir attendre le reste jusqu'à demain matin.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, je veux être payée tout-à-l'heure. C'est pour la dot de ma fille; je veux donner ce soir même cette somme à Monsieur.

LE BANQUIER.

Monsieur aura donc la bonté, Madame, de prendre des billets endossés par les gens de Paris les plus solvables; sans cela je ne m'en serois pas chargé.

LE COMTE.

Un homme comme moi n'a que faire d'aller courir après ces gens-là.

LA MARQUISE.

Monsieur, allez querir de l'argent, puisque Monsieur le Comte de Clincan ne les veut pas.

LE BANQUIER.

Monsieur de Clincan! Ah! parbleu, Madame, cela ne pouvoit mieux venir. Monsieur, vous ne refuserez pas de les prendre, quand vous sçaurez qu'il y en a pour plus de vingt mille écus des vôtres.

LA MARQUISE.

Pour plus de vingt mille écus!

LE COMTE.

Eh! bon, bon, Madame, ce n'a été que pour faire plaisir : ce sont des gens qui.....

LA BRANCHE.

Oüi, Madame, qui contrefont l'écriture des gens de qualité.

LE BANQUIER *allant à lui.*

Avec le respect que je dois à la compagnie, vous....

LA MARQUISE *l'arrêtant.*

Doucement, Monsieur, il est Gentilhomme.

LE BANQUIER.

Lui, Madame? Je le connois, il y a long-tems, il est de mon pays; c'est le fils d'un Vitrier de Nevers, il n'y a que trois jours qu'il portoit les couleurs.

LA MARQUISE.

Les couleurs!

MARTON.

Ah, le ladre!

LA BRANCHE.

Délogeons d'ici.

LE COMTE.

Il le prend pour un autre, Madame, il ne sçait ce qu'il dit.

LE BANQUIER *en colere.*

Monsieur votre oncle, dont je suis connu, sçait si je dis la vérité. Et puisque l'on me force de parler, sça-

chez, Madame, que Monsieur, à qui je vois que l'on donne ici la qualité de Comte, est à peine Gentilhomme, & très-mal dans ses affaires. On m'avoit prié de faire passer ses billets; mais je vois bien que c'est une marchandise qu'on gardera long-tems. Je vais les rendre, & vous querir du comptant. *Il sort.*

LA BRANCHE.

Il ne fait pas bon ici.

M. DE CORNICHON *s'en allant.*

Il mérite bien cette confusion.

LA MARQUISE.

Comment? l'homme d'importance!

LE COMTE *en reculant.*

Oh! çà, çà, Madame, point d'explication, s'il vous plaît, point d'explication; je ne prétens pas vous donner ici davantage la Comédie. Puisque vous prenez mal les choses, tant pis pour vous; renoüez, renoüez avec vos gens, je retire... ma parole. *En revenant.* Ne comptez plus sur moi, je retire ma parole. Adieu, adièu. *Il s'en va.*

MARTON.

Et toi, Gentilhomme de verre?

LA BRANCHE *en reculant.*

Oh! çà, çà, Marton, point tant de bruit, je te prie, point tant de bruit. Puisque tu le prens sur ce ton-là, tant pis pour toi. Je retire aussi ma parole... ne compte plus sur moi, je retire ma parole. Adieu, adieu.

SCENE DERNIERE.

M. DE VIEUSANCOUR, DORANTE, LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

LE hazard, Madame, vous fait heureusement voir la vérité.

MARTON.

Madame, j'en ai été la dupe la premiere.

MARIANE.

Je te pardonne.

LA MARQUISE.

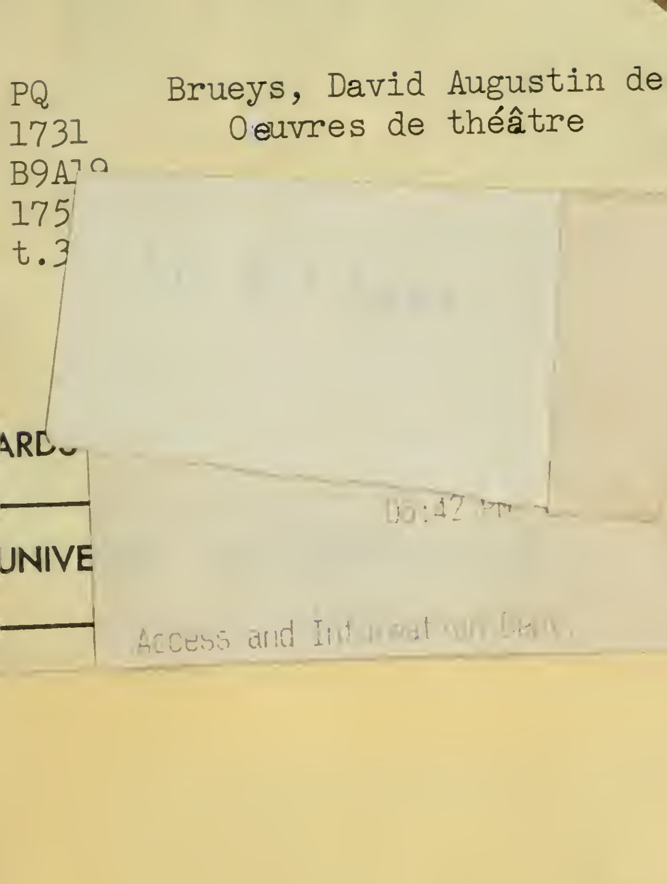
Allons tout oublier, Monſieur, dans la réjoüiſſance de vos nôces.

MARTON.

La peſte ſoit des Importans.

Fin du troiſiéme Volume.





Brueys, David Augustin de
Oeuvres de théâtre

